

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

CONSTRUCTION ET RECONSTRUCTION IDENTITAIRE CHEZ LES JEUNES
IMMIGRANTS LATINO-QUÉBÉCOIS DE GÉNÉRATION 1.25

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
CHLOÉ CHARETTE LALONDE

MAI 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Avant de débiter ce mémoire, je tiens à remercier certaines personnes qui ont été essentielles à la réalisation de celui-ci, par l'appui moral qu'elles m'ont offert, au cours des deux dernières années, et par l'aide concrète apportée dans la conception du mémoire. J'aimerais premièrement remercier mon directeur de recherche, Gaby Hsab, qui a su me porter conseil tout au long de ma rédaction, en plus de généreusement m'offrir son bureau comme espace de travail, espace au sein duquel j'ai eu l'occasion de rédiger la majorité de mon mémoire. Merci, Gaby, pour les encouragements et la confiance que vous avez eu en moi et en mon projet.

Merci aux professeures qui ont accepté d'être les membres de mon jury, Catherine Montgomery et Christine Thoër, que j'ai aussi eu la chance d'avoir comme enseignantes. Leurs cours m'ont non seulement beaucoup aidée à sélectionner mon sujet de recherche et à me familiariser avec les divers concepts que j'aborde dans mon mémoire, mais ils ont aussi grandement participé à mon apprentissage plus général quant à la création d'un projet de cette ampleur.

Un gros merci aux participants à ma recherche, qui ont été très ouverts et généreux de leur temps. J'ai adoré vous rencontrer et m'entretenir avec vous, et je vous remercie d'avoir bien voulu partager avec moi vos expériences de vie et d'immigration, qui sont très personnelles et parfois vulnérables, en plus d'avoir été si curieux et intéressés par la recherche. L'expérience immigrante en est une qui m'était peu familière, et, au travers de vos histoires de vie, j'ai pu un peu mieux la saisir. J'ai beaucoup appris de nos conversations et j'en serai toujours reconnaissante.

Je veux également remercier ma famille, particulièrement mes parents, et mes ami(e)s, qui ont été très présent(e)s, au cours de cette maîtrise. Merci à mon père d'avoir lu et relu avec grand intérêt mon mémoire, malgré sa longueur. Merci à ma mère pour toutes les conversations eues sur la question identitaire et pour son soutien constant. Un merci tout spécial à mes bon(ne)s ami(e)s, de Gatineau à Montréal, qui ont su m'aider à rester motivée et ont toujours cru en mes idées et en ma capacité de mettre le projet à son terme. Enfin, je tiens à remercier mes collègues de la maîtrise, surtout Enora et Marylène, qui m'ont non seulement aidée dans le recrutement de participants, mais qui ont aussi partagé cette expérience de maîtrise et de rédaction avec moi (dans tous ses

hauts et ses bas!). Votre présence et vos conseils étaient toujours appréciés, et la maîtrise partiellement en ligne a été beaucoup plus plaisante à vos côtés.

*Ce qui se crée, se rêve, s'écrit et se bâtit ici est québécois, à l'image du Québec
pluriel connecté au reste du monde et façonné par les nouvelles générations.*

– Marco Micone

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
RÉSUMÉ	1
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 PROBLÉMATIQUE	4
1.1. Qu'est-ce que l'immigration ?.....	4
1.1.1. L'immigration au Canada.....	6
1.1.2. L'immigration au Québec.....	7
1.1.3. L'immigration latino-américaine.....	11
1.2. Groupe à l'étude	13
1.3. Question(s) de recherche	17
1.4. Pertinence du projet.....	18
1.4.1. Pertinence scientifique.....	18
1.4.2. Pertinence sociale et communicationnelle.....	19
CHAPITRE 2 CADRE THÉORIQUE ET CONCEPTUEL.....	21
2.1. Identité(s) et (re)construction identitaire.....	21
2.2. Construction identitaire chez les jeunes immigrants et jeunes latino-américains	25
2.3. Processus et enjeux de l'immigration.....	26
2.4. Multiplicité identitaire et hybridité	30
CHAPITRE 3 MÉTHODOLOGIE	32
3.1. Posture épistémologique	32
3.2. Méthode et technique de collecte des données.....	35
3.3. Critères de participation et recrutement	37
3.4. Analyse des données	38
3.5. Considérations et positionnements éthiques	39
CHAPITRE 4 PRÉSENTATION DES RÉSULTATS	42
4.1. Présentation des participants	42
4.2. Culture et identité ethnoculturelle latino-américaines dans toute leur diversité	43
4.2.1. L'apparence physique.....	44
4.2.2. Les manières d'être, d'agir et de penser	45
4.2.3. Les activités ou pratiques socio-culturelles	48

4.2.4. L'histoire et les orientations politiques	48
4.2.5. L'art, la musique et la danse.....	51
4.2.6. Les produits culturels et l'appartenance culturelle.....	54
4.2.7. Les généralisations et les stéréotypes culturels	56
4.2.8. L'attachement à la terre et à la culture d'origine.....	57
4.3. Rôle de la langue dans la perception et construction identitaire	59
4.3.1. Résistance au français comme mécanisme contre-acculturatif	61
4.3.2. Francisation et regroupement culturel	62
4.3.3. Apprentissage linguistique et intégration sociale dans différents milieux	65
4.3.4. Transformation du sentiment d'attachement à la langue d'origine	67
4.3.5. Développement du sentiment d'attachement à la langue de la terre d'accueil.....	69
4.4. Adaptation/intégration sociale et construction de l'identité.....	71
4.4.1. Adolescence, deuil et isolement social.....	72
4.4.2. Famille et formation de liens de proximité.....	73
4.4.3. Regroupement culturel et adaptation sociale.....	75
4.4.4. Regroupement entre immigrants et sentiments d'appartenance	77
4.4.5. Formation de liens avec les membres de la société d'accueil et sa culture	78
4.4.6. Attachement à la culture d'origine et à la communauté culturelle	81
4.5. Multiplicité identitaire : Entre cultures et générations d'immigration.....	83
4.5.1. Synthèse, dualisme ou multiplicité identitaire?.....	84
4.5.2. Mixité et questionnements identitaires	86
4.5.3. Attachement à la culture et lien avec le pays d'origine	86
4.5.4. Transformation du sentiment d'appartenance à la culture d'origine.....	89
4.5.5. Sentiment d'appartenance à la culture d'accueil	91
4.5.6. Présentation et stratégies identitaires.....	92
4.5.7. Identité situationnelle et sentiments d'exclusion.....	94
4.5.8. Catégorisation identitaire.....	95
4.5.9. Anxiété face à la transformation identitaire	97
CHAPITRE 5 DISCUSSION ET CONCLUSION.....	100
BIBLIOGRAPHIE.....	106
ANNEXES	112
Annexe A : Grille d'entretien thématique.....	112

RÉSUMÉ

Ce mémoire rend compte de divers facteurs qui impactent et définissent la (re)construction de l'identité ethnoculturelle chez des immigrants latino-québécois de génération 1.25 et cela, en se fondant sur l'expérience et la subjectivité de quatre jeunes adultes d'origine latino-américaine. L'objectif est de mieux cerner la perspective qu'ont ces derniers face aux appartenances et identités ethnoculturelles qui se maintiennent et se forment, dans le cadre de leur immigration et de leur intégration au Québec, qui constitue un environnement culturel unique, au sein du Canada. L'étude cherche également à mettre en relief certains des facteurs influençant la formation de ces identités ethnoculturelles. Elle fait appel à plusieurs définitions de l'identité et de l'identité ethnique et/ou culturelle, qui servent à guider les entretiens effectués ; elle maintient en même temps la flexibilité de ces définitions, en complétant celles-ci par celles qu'en font les immigrants-mêmes.

S'inspirant d'une approche constructiviste, la recherche emploie une démarche qualitative et narrative, donnant la parole à quatre immigrants âgés entre 24 et 30 ans, lors de 10 entretiens ouverts et thématiques, au cours desquels sont abordées leurs expériences d'immigration et d'intégration, en lien avec leur développement identitaire. À partir de ces entretiens, la recherche analyse non seulement la définition de l'identité ethnoculturelle, mais aussi le rôle de la langue et des interactions sociales dans la formation de l'identité immigrante, tout comme la multiplicité et l'hybridité de cette dernière.

Mots-clés : Identité ethnoculturelle, génération 1.25 d'immigration, communication interculturelle, Québec

INTRODUCTION

Tout au long de notre parcours universitaire, qui s'est entamé en 2015, nous nous sommes intéressée à la découverte et à l'apprentissage de diverses langues et cultures, en particulier l'espagnol et les cultures latino-américaines, plus spécifiquement hispaniques. Un échange académique au Chili, tout comme une première maîtrise en études hispaniques, nous ont notamment permis d'approfondir nos connaissances sur cette région et ses cultures, tout comme notre intérêt face à celles-ci. Dans notre interaction avec les Chiliens, entre autres, nous avons pu remarquer que la plupart semblaient très intéressés à en découvrir plus sur le Canada. De manière générale, ils n'en savaient que très peu ou pas du tout sur notre pays, surtout en comparaison avec leur plus grande familiarité face à nos voisins, les États-Unis.

De là sont nées nos réflexions quant aux liens unissant le Canada et le Québec au Chili, mais aussi plus généralement aux nations latino-américaines. Ces réflexions étaient surtout liées à la manière dont nous pourrions favoriser la création et le développement de relations interculturelles, encourager l'immigration latino-américaine au Canada et assurer que les immigrants de ces nations puissent se sentir inclus au sein de notre société et culture (ou cultures). En effet, dans le contexte québécois actuel d'appréhension face au déclin du français, désormais associé par plusieurs à l'accueil de nouveaux arrivants, nous pensons qu'il est nécessaire de se pencher sur la question de l'immigration et du contact entre cultures.

Ce contact interculturel, qui est inévitable, a une multitude d'implications, et nous sommes d'avis qu'une meilleure compréhension de ces dernières peut favoriser un meilleur vivre-ensemble. Nous pensons que mieux comprendre l'Autre et ses expériences de vie, quelles qu'elles soient, peut permettre plus d'empathie face à ce dernier, réduisant la possibilité que se développe une peur ou une réticence face à son installation ici. Nous avons ainsi débuté cette maîtrise en communication en nous fondant sur un désir d'explorer un peu plus en profondeur l'immigration latino-américaine au Québec, ainsi que la relation interculturelle unissant ces immigrants à la société québécoise et à ses membres.

Des recherches préliminaires sur l'immigration, en général et plus spécifiquement sur l'immigration au Canada et au Québec, tout comme des cours abordant divers aspects de la communication internationale et interculturelle, nous ont permis de nous familiariser avec plusieurs concepts pertinents à nos intérêts de recherche. Ces concepts incluent ceux d'identité et de construction identitaire, spécifiquement chez les immigrants. C'est justement ce processus de construction identitaire immigrante dont ce mémoire cherche à rendre compte, en explorant comment et dans quel(s) contexte(s) a lieu cette construction et/ou reconstruction, chez des adolescents/jeunes adultes d'origine latino-américaine.

L'objectif principal de ce mémoire est ainsi de dépeindre cette (re)construction identitaire chez l'immigrant, selon une définition de l'identité que nous avons développée, en nous fiant à la littérature existante, tout en témoignant de la perspective ou perception immigrante face à ce processus particulièrement complexe et subjectif. Le premier chapitre de notre mémoire délimite la problématique de notre recherche ; nous y définissons premièrement l'immigration, en nous penchant plus en détail non seulement sur l'immigration au Canada et au Québec, mais aussi sur l'immigration latino-américaine. Nous décrivons ensuite le groupe d'individus que nous souhaitons étudier et mettons de l'avant nos questions de recherche, qui sont ensuite justifiées par une description de la pertinence scientifique, sociale et communicationnelle de notre recherche.

Le second chapitre porte sur le cadre théorique et conceptuel du projet, cadre qui inclut les notions d'identité et de reconstruction identitaire, les divers processus et enjeux de l'immigration, ainsi que les concepts de multiplicité (ou pluralisme) identitaire et d'hybridité. Le troisième chapitre nous permet de présenter la méthodologie employée pour notre recherche, c'est-à-dire la posture épistémologique sélectionnée, notre méthode de collecte des données, nos critères de recrutement de participants, notre technique d'analyse des données, ainsi que nos considérations éthiques.

Notre quatrième chapitre sert, entre autres, à la présentation de nos participants et des données, mais aussi à l'analyse de ces dernières, en prenant en compte les notions et théories développées dans notre cadre conceptuel. Nous avons divisé notre analyse en cinq sections. Premièrement, nous présentons brièvement nos participants et leur parcours, en introduction au reste de l'étude de leurs expériences en matière d'immigration et de formation de l'identité. Par la suite, nous voyons comment nos participants définissent la notion de culture, plus spécifiquement la culture latino-

américaine, ainsi que l'identité ethnoculturelle lui étant associée. Des sous-sections nous permettent de clairement identifier les éléments caractéristiques de la culture ayant le plus fréquemment été abordés et détaillés par nos participants. Deuxièmement, nous explorons le rôle de la langue et de son apprentissage, dans le cas du français, dans l'intégration sociale et la formation de l'identité, pour ensuite déterminer comment l'interaction sociale et la formation de liens sociaux impacte ce processus. Nous finalisons la présentation et l'analyse de nos résultats en abordant la question du pluralisme et de l'hybridité identitaire. Finalement, nous terminons notre mémoire en résumant les conclusions principales de la recherche, ainsi qu'en discutant des limites et des possibles avenues de recherches qui naissent de cette dernière.

CHAPITRE 1

PROBLÉMATIQUE

1.1. Qu'est-ce que l'immigration ?

Depuis les débuts de l'histoire humaine, les migrations font partie intégrante de la formation des sociétés. Avec l'évolution de celles-ci, la naissance d'États-nations et la mise en place progressive de frontières entre territoires, ces migrations, de nature initialement plutôt démographique, sont devenues plus politiques, créant la notion d'immigration (Kukathas, 2021). Cette notion, tout comme celle d'immigrant, est assez difficile à définir, notamment parce qu'un immigrant « *is not a person with particular characteristics (such as age or sex or race) but someone who is identified as such for reasons that are varied and contested* » (Ibid., p. 12). La difficulté à définir ces concepts naît aussi du fait que les frontières entre nations sont aujourd'hui assez flexibles et même contestées, et cela, entre autres, en raison du phénomène de mondialisation.

La mondialisation, selon Geneviève Vinsonneau (2012), est fondamentalement un phénomène qui accélère les mouvements et les échanges à l'échelle mondiale, et dont la montée « dépend de la conjonction de divers facteurs technologiques, économiques, financiers, résultant eux-mêmes de valeurs culturelles » (p. 20). Sans nécessairement être une « homogénéisation de l'espace mondial » (Ibid., p. 26), le phénomène rend tout de même les frontières entre nations et cultures de plus en plus floues, avec les échanges et la circulation de capital, notamment humain, mais aussi culturel, qu'il permet.

Au niveau de la communication, depuis déjà plusieurs décennies, les nouveaux réseaux ou médias (Internet, par exemple) contribuent également à l'accélération de ces échanges, venant « remettre en question les notions traditionnelles d'État-nation et de souveraineté nationale, notamment dans le domaine de l'expression culturelle et celui de l'équité sociale. » (Comité des SMA de recherche sur les politiques, 1996, p. 4) Les effets de la mondialisation sont loin d'être équitables pour l'ensemble des nations ; en effet, certains pays, plus nantis, sont mieux équipés pour faire face aux changements et transformations découlant de ce phénomène. La multiplication des déplacements de migrants et d'immigrants constitue l'une de ces transformations.

En fait, l'immigration ne constitue pas simplement un mouvement « naturel » effectué par l'immigrant d'un espace physique naturel à l'autre, mais plutôt l'acquisition d'un nouveau statut, d'une nouvelle identité et/ou de nouveaux droits, que cette acquisition soit l'objectif du déplacement ou non (Kukathas, 2021). Le processus d'immigration impacte alors non seulement la manière dont l'individu se perçoit et s'identifie, mais aussi la manière dont il est perçu par autrui. Selon les Nations Unies, en 2020, environ 3,6 % de la population mondiale (281 millions de personnes) vivait hors de son pays d'origine (Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'Homme, 2021). Vivre hors de son pays d'origine ne signifie cependant pas automatiquement qu'une personne soit immigrante. Plusieurs statuts, officiels ou non, peuvent être associés au migrant. Le statut d'immigrant, quant-à-lui, dépend principalement de l'aspect législatif du pays hôte, mais l'identification immigrante, qui se fait par l'immigrant-même et par autrui, dépend surtout de la subjectivité de chacun.

L'immigration est beaucoup plus qu'un simple mouvement de personnes d'un territoire ou d'un État à l'autre ; elle est un processus complexe, qui crée aujourd'hui de nombreuses tensions intraétatiques et interculturelles. De celui-ci découlent également plusieurs autres processus se déroulant chez l'individu. Sélim Abou (1995), anthropologue libanais, mentionne par exemple l'adaptation, qui se réfère à « l'accommodation au milieu physique du pays d'accueil » (p. 67), l'intégration, qui est liée à l'insertion au sein de structures plus larges, ainsi que l'acculturation, qui a à voir avec « l'ensemble des interférences culturelles » (Ibid., p. 69) auxquelles font face les immigrants. Abou souligne aussi les processus d'assimilation et de contre-acculturation. Nous reviendrons à ces notions dans notre cadre conceptuel et théorique, puisque celles-ci, accompagnées des définitions que nous présenterons de l'identité, serviront de fondement à notre recherche.

Tel que nous l'avons souligné, les déplacements humains ont toujours fait partie intégrante de la formation des sociétés et des nations. Les frontières, tout comme les identités ou communautés nationales, tendent cependant à porter obstacle à ces déplacements. Tel que l'affirme Chandran Kukathas (2021), « *in the popular imagination, immigration control is border control.* » (p. 10) Des règles et classifications sont mises en place, notamment pour la protection et préservation des États et des cultures nationales : « *immigration control is not straightforwardly about protecting the interests of nationals from would-be immigrants, for immigration control plays a critical role*

in the establishment of nationality. » (Kukathas, 2021, p. 12) Cette volonté de préservation d'une « culture » ou « identité nationale », qui se développe surtout dans l'imaginaire des individus formant cette nation, a été centrale à la création des politiques migratoires canadiennes, tout d'abord, mais aussi à l'établissement de politiques proprement québécoises. En guise de mise en contexte, nous révisons, dans ce mémoire, comment celles-ci ont évolué, à travers le temps et la mutation des flux migratoires, tout en nous concentrant par la suite sur l'immigration latino-américaine, qui est celle qui nous intéresse plus particulièrement.

1.1.1. L'immigration au Canada

En tenant compte de son histoire, on peut considérer que le Canada est une « *settler society* » (société coloniale) (Bauder, 2011, p. 48), c'est-à-dire une société définie non seulement par la colonisation, mais aussi par l'immigration et l'intégration d'arrivants de l'étranger. Au départ, ces nouveaux arrivants étaient surtout Européens et les politiques d'immigration se fondaient sur les objectifs qu'avaient la France et ensuite la Grande-Bretagne de peupler le territoire canadien. À ce moment, c'est-à-dire avant le 20^e siècle, dans les débuts de l'ère de « *nation-building* » (Le Bourdais et Piché, 2003, p. 227), le Canada favorise l'immigration européenne et blanche, avec des politiques d'immigration préférentielles se fondant sur l'ethnie, malgré qu'entre la fin du 19^e siècle et le début du 20^e, des immigrants non européens finissent par s'installer au Canada. Cela inclut notamment des immigrants chinois, qui furent employés afin de construire le Chemin de fer Canadien Pacifique.

Ces immigrants n'étaient cependant pas éligibles à devenir citoyens canadiens et étaient perçus comme formant une sous-classe de la société. Ils n'ont possédé pour longtemps que très peu de droits (Bauder, op. cit., p.48). En effet, jusqu'aux années 1960, le racisme et la discrimination teintaient les politiques migratoires canadiennes et la manière dont étaient traités les immigrants non européens. Le régime d'immigration de la première moitié du siècle est marqué par la préférence ethnique, qui implique donner priorité aux immigrants considérés comme étant « hautement assimilables » (Le Bourdais et Piché, op. cit., p. 232).

C'est la mise en place de l'Acte de citoyenneté de 1946 qui marque le début de la fin des politiques préférentielles d'immigration, au Canada. Après la Seconde Guerre mondiale, on note

l'implémentation d'un régime d'immigration qui privilégie les besoins économiques du pays et les qualifications professionnelles des immigrants que l'on accueille, plutôt que leur ethnie, ce qui mène logiquement à une croissance de la diversité ethnique chez les nouveaux arrivants (Le Bourdais et Piché, 2003, p. 240). S'ensuit alors la mise en place de politiques qui reflètent cette nouvelle réalité plurielle et les enjeux qui en découlent, comme la politique de multiculturalisme de 1971 et l'Acte du multiculturalisme de 1988 (Bauder, 2011, p. 49). Les politiques d'immigrations ont elles aussi, surtout à partir des années 1960, été sujettes à de nombreux changements, dont l'élimination officielle du biais racial et régional dans la sélection des immigrants, en 1967, et la reconnaissance de différentes classes d'immigrants et d'immigration (économique, familiale, humanitaire, etc.) dans l'Acte de 1976 (Ibid., p. 50).

Une réforme de l'immigration a lieu entre les années 1990 et 2000, réforme qui se conclut avec l'adoption de la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, en 2002 (Idem). L'aspect économique, avec l'accueil des réfugiés, reste encore aujourd'hui l'élément principalement pris en compte dans le contexte de l'implémentation et la modification de politiques d'immigration (Ibid., p. 52). Il convient de mentionner qu'au Canada, il existe aujourd'hui trois catégories d'immigrants, c'est-à-dire les immigrants indépendants, les immigrants se déplaçant à des fins de réunification familiale et, finalement, les réfugiés (DeVoretz et Pivnenko, 2008, p. 364).

1.1.2. L'immigration au Québec

Dans le contexte de l'immigration canadienne, il est pertinent d'analyser la spécificité culturelle et linguistique de la province québécoise, bien que celle-ci ait toujours été assujettie aux politiques fédérales, et que le Québec et le Canada aient suivi une trajectoire assez similaire à ce niveau (Le Bourdais et Piché, op. cit., p. 228). Ce n'est que depuis 1968 que le Québec a son propre département d'immigration provincial, afin de conserver le « caractère unique » de la société québécoise (DeVoretz et Pivnenko, op. cit.) et, surtout, d'assurer la protection de sa langue, le français. Avant les années 1950, la situation de l'immigration, au Québec, se résume principalement à une « idée de survivance où dominant des rapports ethniques axés sur la dualité anglais-français » (Le Bourdais et Piché, op. cit., p. 233). À partir des années 1950 et 1960, on voit cependant une nouvelle figure prendre de l'importance, c'est-à-dire celle de l'allophone. Le Québec passe d'un modèle linguistique plutôt dualiste (anglais et français) à un modèle triangulaire

ou pluriel, et cela, en raison de l'immigration et de la diversification de celle-ci (Le Bourdais et Piché, 2003, p. 225).

Il y aurait eu, au Canada, deux « régimes d'immigration » : le premier se définit par des politiques préférentielles et le second, par une croissance en diversité ethnique (Idem). Au Québec, le premier régime, qui se termine vers la moitié du 20^e siècle, se caractérise par peu d'implication de la province quant aux politiques d'immigration, dont la mise en place dépend du fédéral. En fait, « c'est [même] une période où le Québec est plutôt défavorable à l'immigration pour des raisons historiques liées, entre autres, aux rapports conflictuels anglais-français. » (Idem) Les Québécois ont alors une perception assez négative de et sont méfiants face aux politiques fédérales, qui favorisent encore l'immigration britannique. L'implémentation de ces politiques constitue pour ces derniers une « stratégie de minorisation des Canadiens français » (Ibid., p. 240).

À compter des années 1950, c'est-à-dire en période d'après-guerre, et lors de la Révolution tranquille des années 1960, on remarque une augmentation des flux migratoires, qui se concentrent surtout dans les grandes villes québécoises. En effet, « *Quebec's ethnic diversity is very much concentrated in Montreal* » (Piché, 2002, p. 9), entre autres. C'est aussi à ce moment, c'est-à-dire à partir de 1967, qu'est pour la première fois mis en place un système de points servant à classer les candidats à l'immigration, au Canada comme au Québec. Un tel système permet une meilleure gestion des flux d'immigrants, selon les besoins en main d'œuvre, principalement (Le Bourdais et Piché, op. cit.). Quant au multiculturalisme, au Québec, ce dernier prend la forme de l'interculturalisme ou de la convergence culturelle. Alors que le multiculturalisme reconnaît « la multiplicité d'affiliations identitaires des citoyens canadiens, qu'ils soient issus des deux nations fondatrices, des nations autochtones, ou de l'immigration » (Segura, 2011, p. 82), l'interculturalisme considère l'existence « [d']une majorité, et des minorités, en interaction l'une avec les autres et les unes avec les autres » (Idem), critiquant et rejetant l'identification à une citoyenneté canadienne que requiert en quelque sorte le multiculturalisme.

L'interculturalisme « propose une démarche de compréhension dynamique des cultures d'origine des enfants migrants et éventuellement une éducation aux relations internationales, aux droits humains et à l'antiracisme » (Labelle, 1990, p. 150), tout en favorisant la compréhension qu'ont ces jeunes immigrants face à la culture francophone québécoise. Cet interculturalisme n'est

cependant pas inclus ni dans la Loi, ni dans la Constitution, au contraire du multiculturalisme. La politique de multiculturalisme, au Québec, est surtout « associé[e] au bilinguisme officiel canadien » et « interprétée comme une stratégie du fédéral pour occulter le fait national québécois » (Labelle, 1990, p. 149). Le Québec prône ainsi une convergence culturelle, en soulignant « la nécessité d'axer les cultures autres sur la culture des francophones. » (Ibid., p. 150) Ainsi, les politiques d'intégration multiculturelle constituent une manière pour le gouvernement fédéral de mieux gérer le pluralisme grandissant au sein de son territoire (Le Bourdais et Piché, 2003, p. 241), bien que le Québec soit en désaccord avec les fondements de cette approche multiculturelle, perçue comme une menace à la préservation de sa culture et de sa langue.

En 1971, le Québec et le Canada signent une première entente sur l'immigration, entente servant à réitérer la relation de coopération entre le fédéral et le provincial, au niveau de la sélection des immigrants autorisés à entrer et à s'installer au sein du territoire québécois ; cela dit, on y établit aussi que le Québec a maintenant la charge de décider quels immigrants indépendants il souhaite accueillir (Ibid., p. 233). La possibilité pour le Québec de choisir les membres de cette catégorie d'immigrants lui permet notamment de prioriser l'immigration d'étrangers parlant le français, favorisant ainsi la préservation de sa langue.

En effet, le Québec, ayant choisi le français comme seule langue officielle, se définit beaucoup sur la base de la primauté de la langue française. Cela se reflète clairement dans ses politiques d'immigration et d'intégration, et dans son système de points, qui accorde notamment davantage de points aux immigrants parlant déjà le français. De plus, depuis 1977, la loi 101 (ou Charte de la langue française), oblige les nouveaux immigrants soit à déjà connaître ou à apprendre le français ; l'école en français est donc obligatoire pour les enfants immigrants (Ministère de l'Éducation et ministère de l'Enseignement supérieur du Québec, 2021).

En 1981, le Québec adopte sa première politique d'intégration officielle, politique qui s'intitule « Autant de façons d'être Québécois ». On y prône le respect des minorités, le pluralisme, l'inclusivité et le vivre ensemble, tout en insistant sur l'importance de protéger la langue de la province (notamment avec la Loi 101) (Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration du Québec, 1983). La politique souligne que « la culture québécoise doit être d'abord de tradition française » (Ibid., p. 9) et que la langue française, sans être « la seule légitime au Québec », est « le

moteur principal de la culture québécoise.» (Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration du Québec, 1983, p. 11) On reconnaît ainsi la présence d'une multiplicité de cultures et de langues, en insistant cela dit que le français reste central et prioritaire. Au sein de la politique « Autant de façons d'être Québécois », on mentionne déjà à plusieurs reprises l'aspect interculturel et l'importance de reconnaître que les communautés culturelles font face à certains obstacles, dans le contexte de leur intégration. Cela dit, on indique aussi que « leurs difficultés quotidiennes ne diffèrent guère de celles que doivent supporter leurs concitoyens francophones » (Ibid., p. 78). Il n'y a ainsi pas encore une pleine reconnaissance des défis spécifiques auxquels les communautés immigrantes et culturelles ont à se confronter.

Depuis l'adoption de l'Énoncé de politique en matière d'immigration et d'intégration (aussi nommé « Au Québec pour bâtir ensemble »), en 1990, les politiques d'immigration québécoises se fondent surtout sur une vision positive de l'immigration, présentant le Québec comme étant une société francophone inclusive (Le Bourdais et Piché, 2003, p. 245). En effet, elles incluent des mesures servant à augmenter l'influx de travailleurs qualifiés, ainsi qu'à combattre le racisme et la discrimination contre les minorités ethnoculturelles (Paquet, 2020, p.167). La politique actuelle en matière d'immigration, de participation et d'inclusion, dénommée « Ensemble, nous sommes le Québec », constitue « une politique à l'image d'une société québécoise francophone et fière de sa diversité » (Ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration, 2016, p. 1). Celle-ci cherche alors à affirmer ou plutôt réaffirmer l'identité québécoise (identité qualifiée de distincte et plurielle), tout en valorisant la diversité de la société québécoise (Idem).

On remarque ainsi une volonté politique claire d'intégration et d'inclusion des immigrants. Cela dit, en réalité, ceux-ci font aujourd'hui face à de nombreux obstacles à leur intégration au sein de la société québécoise, de la discrimination et du profilage racial à l'absence de reconnaissance de leurs qualifications professionnelles, entre autres. Le processus d'immigration en est un particulièrement ardu, et il reste encore beaucoup de travail à faire afin d'assurer que les immigrants puissent bien s'intégrer et s'adapter à leur nouveau chez-soi. Cela passe premièrement par la reconnaissance des problématiques auxquelles ils font face et la mise en place de potentielles solutions à ces dernières. Cela n'est possible qu'avec la consultation et la création d'espaces de discussion avec les immigrants, qui sont les plus aptes à déterminer des pistes de réflexion et de solution.

L'un des enjeux à prendre en compte, dans le cadre de l'établissement de politiques d'immigration, est celui de l'identité et de la (re)construction identitaire. Tel que le mentionne Piché (2002), l'immigration au Québec, par son pluralisme croissant, a provoqué une redéfinition de ce qu'est le « nous » québécois, remettant en question le nationalisme fondé sur l'ethnie. L'immigration permet en quelque sorte le développement d'une citoyenneté qui se veut plus inclusive (Piché, op. cit., p. 6), plus adaptée au pluralisme croissant. En effet, les immigrants constituent une « *third force in Quebec which has in a sense obliged the redefinition of identities.* » (Ibid., p. 20)

Les identités se voient ainsi reconsidérées et reconstruites, compte tenu de l'immigration et de la multiculturalité qu'elle crée. L'identité québécoise se fonde toujours sur un usage commun de la langue française, mais elle tient en même temps compte de l'aspect pluriel de la société, c'est-à-dire des diverses cultures et appartenances identitaires de ses membres. En fait, on peut affirmer que l'identité québécoise devient des identités québécoises. Les immigrants, surtout ceux ayant vécu au Québec pour une majorité de leur vie, reflètent cette multiplicité identitaire, ainsi que les questionnements qui peuvent en découler. Les immigrants latino-américains, d'origines nationales diverses, constituent un groupe intéressant dont faire l'étude, justement en raison de sa diversité et de la diversité d'expériences que ses membres amènent.

1.1.3. L'immigration latino-américaine

L'immigration latino-américaine, au Québec, débute principalement à partir des années 1960, et les immigrants latino-américains, qui proviennent de plusieurs nations du continent, s'installent en majorité à Montréal. Les années 1970 se définissent surtout par l'immigration de réfugiés provenant du Cône Sud (Chili, Argentine, Uruguay), qui fuient des dictatures dans leur pays d'origine (Del Pozo, 2014, p. 164). À partir de 1974, des programmes spéciaux sont mis en place par le gouvernement fédéral canadien, afin d'assurer une plus grande rapidité du processus de sélection d'immigrants latino-américains ; de tels programmes ont surtout favorisé l'immigration de réfugiés chiliens (Ibid., p. 165). Des immigrants économiques, notamment de Colombie, viennent aussi s'installer au Québec, à partir du début des années 1970. Lors des années 1980, ce sont principalement des immigrants et réfugiés d'Amérique centrale qui viennent s'installer au Canada et au Québec, en raison de guerres civiles, notamment au Guatemala, au Nicaragua et au Salvador (Del Pozo, 2014, p. 165). Au cours de cette même décennie, une crise économique

mondiale pousse aussi un nombre important de Latino-américains à quitter le continent (Del Pozo, 2014, p. 166).

À partir des années 1990, avec la démocratisation de nombreux pays d'Amérique latine, on peut noter une diversification des raisons qui poussent les Latino-américains à se diriger vers le Canada et le Québec. Ces derniers se déplacent majoritairement pour tenter d'améliorer leurs conditions de vie, ou tout simplement pour « connaître l'expérience de vivre dans un nouveau pays. » (Ibid., p. 167) Il convient cependant de noter que l'arrivée de réfugiés latino-américains ne stoppe pas complètement, au cours des années 1990. Malgré leurs apparences démocratiques, certains pays, dont le Chili, restent affectés par les politiques répressives de dictatures, alors que d'autres subissent encore les conséquences de conflits civils (par exemple, la *guerra sucia*, c'est-à-dire la « guerre sale », au Pérou, et la violence due aux conflits entre narcotrafiquants, paramilitaires et guérillas, en Colombie) (Idem).

Depuis les années 2000, la situation économique et politique s'est stabilisée dans de nombreux pays d'Amérique latine, dont le Chili, le Guatemala et le Salvador (Ibid., p.168). Les débuts du XXI^e siècle sont aussi marqués par une augmentation de l'immigration en provenance du Brésil, immigration qui est de nature surtout économique, puisque le pays subit de « forts taux de croissance et est devenu un pays de tête dans les forums internationaux » (Idem), et du Venezuela, qui vit des tensions politiques, dans le contexte du régime d'Hugo Chavez (Ibid., p. 169). Au niveau de l'intégration, notons que celle-ci « désigne l'insertion des nouveaux-venus dans les structures économiques, sociales et politiques du pays d'accueil » (Abou, 1995, p. 68) ; ce concept d'intégration, « dans le cas des Latino-américains, s'applique de façon asymétrique : ils ont connu une intégration ratée sur le plan économique¹, mais assez réussie aux points de vue culturel, civique et social. » (Del Pozo, op. cit., p. 171) Les Latino-américains forment une communauté

¹ Pour appuyer ce propos, Del Pozo mentionne que les Latino-américains, en tant que communauté immigrante, ont l'un des plus hauts taux de chômage, doublant presque la moyenne chez les Québécois, tout en ayant le revenu individuel moyen le plus bas de l'ensemble des communautés immigrantes. L'auteur n'émet que des hypothèses quant aux raisons pour lesquelles les Latino-américains ont eu et continuent à avoir peu de succès sur le plan de l'intégration économique, même s'ils sont pour la plupart assez éduqués. Entre autres, il mentionne l'impact qu'aurait pu avoir le statut de demandeur d'asile de nombreux Latino-américains et la possibilité de discrimination dans le marché du travail. Il souligne cela dit que le manque d'études sur le sujet nous empêche de déterminer quels facteurs impactent concrètement la situation économique de ce groupe, et pourquoi, notamment, le problème de l'intégration au marché du travail est plus remarquable chez les Latino-américains que chez le reste des groupes immigrants.

particulièrement diverse, constituée d'individus provenant d'une variété de pays et s'associant à une variété de cultures. L'appartenance à une communauté latino-américaine ou à sa « latino-américanité » (Gosselin, 1984, p. 402) ne se fait souvent que sentir par l'arrivée des immigrants d'origine latino-américaine au sein de leur terre d'accueil ; comme nous le verrons, l'immigration constitue justement un processus qui peut entraîner des questionnements et/ou prise(s) de conscience identitaire(s).

Aujourd'hui, les Latino-américains constituent environ 13 % des minorités visibles au Québec (Armony, 2017, p. 4), tout en y étant deux fois plus nombreux que dans le reste du Canada (Chapman, 2019) ; ceux-ci s'intègrent et s'adaptent normalement assez bien au sein de la société québécoise, notamment en raison de certaines caractéristiques spécifiques les définissant comme groupe (taux de trilinguisme élevé, bon niveau d'éducation, etc.) (Ibid.). Cependant, ceux-ci ont tout de même à faire face à certains obstacles et changements majeurs, à leur arrivée et lors de leur installation au Québec, puisque, comme tout immigrant, l'immigrant latino-américain doit s'adapter à son nouvel environnement. Dépendamment du moment ou de l'âge auquel il immigré, de ses qualités personnelles et/ou de ses connaissances linguistiques, par exemple, chaque immigrant a une expérience d'immigration et d'intégration qui lui est propre, expérience qui impacte son ou ses identité(s) et la manière dont ces dernières se construisent ou se reconstruisent (Phukon, 2002).

1.2. Groupe à l'étude

Pour cette recherche, nous avons sélectionné nos participants en prenant en compte plusieurs facteurs : leur région d'origine, leur génération d'immigration ou l'âge auquel ils sont arrivés au Québec, ainsi que leur âge actuel. En effet, l'âge ou le moment auquel un jeune immigré peut avoir un grand impact sur son développement individuel. Comme le mentionne Fernando Nunes (2019), des jeunes appartenant à des groupes d'âge ou à des générations d'immigration différentes « *will have had very different life experiences, a variable linguistic skillset, and relationships to their ancestral language and will also have different expectations of the dominant society.* » (p. 607)

Berry et al. (2006) considèrent que l'âge auquel a lieu la migration constitue l'un des facteurs les plus influents dans les processus d'immigration et d'intégration :

Among the many factors that influence the process and outcomes of immigration, age is one of the most important. To understand the impact of immigration, it is essential to consider the age at the time of migration, the length of time since migration, and the particular developmental tasks the immigrant is dealing with. (p. 8)

Dans le cadre de notre projet, nous nous intéressons à des jeunes immigrants d'origine latino-américaine s'étant déplacés entre les âges de 12 et 17 ans, environ, et étant maintenant âgés entre 24 et 30 ans. Nous considérons que ces jeunes appartiennent à la génération d'immigration 1.25, qui est incluse dans l'entre-deux de la première et seconde génération. En fait, il est difficile d'établir clairement ce qu'est un immigrant de première génération, même si, techniquement, cette catégorie inclut tout immigrant né hors du Canada (Statistiques Canada, 2022). Un nombre significatif d'immigrants se déplacent alors qu'ils sont encore enfants et leur développement en tant qu'individus se fait ainsi majoritairement au sein du pays d'accueil, et non dans le pays d'origine. Cela impacte grandement la manière dont ce développement a lieu, puisqu'en effet, « *there are fundamental differences in the pace and mode of adaptation between persons who immigrate as adults and those who do so as children.* » (Rumbaut, 2004, p. 1166) Les travaux de R.S. Oropesa et Nancy Landale (1997), par exemple, se concentrent sur les connaissances et compétences linguistiques des jeunes immigrants de seconde génération, de leur langue d'origine à celle apprise au sein du pays hôte. En comparant l'expérience de jeunes latino-américains nés aux États-Unis et de jeunes nés en Amérique latine, ils concluent qu'il est crucial de différencier ces groupes, lors de l'analyse de l'impact de ces compétences linguistiques sur leur intégration.

Ayant vécu un certain nombre d'années dans leur pays d'origine, ces jeunes de génération 1.25 ne peuvent pas non plus être considérés comme des immigrants de seconde génération, qui, selon la définition qu'en fait le gouvernement canadien, doivent être nés au Canada (Statistiques Canada, 2022). Aux États-Unis, les chercheurs se spécialisant en immigration considèrent surtout les individus nés et socialisés à l'étranger et immigrant à l'âge adulte, et cela, même si la première génération d'immigration inclut tout immigrant né ailleurs, peu importe son âge d'arrivée au pays d'accueil (Rumbaut, 2004) Voici pourquoi il est intéressant de prendre en compte la ou les génération(s) se trouvant entre la première et la seconde génération d'immigration. Cet entre-deux

« captures the experience of youths who fall in the interstices between these groupings [...] [and] takes into account their different ages and life stages at the time of migration. » (Rumbaut, 2004, p. 1166)

Ainsi, la génération 1.5 inclut techniquement les jeunes ayant immigré après l'âge d'environ 6 ans (après la période considérée comme le début de l'enfance ou *early childhood*) et avant (ou à) l'âge de 12 ans. Plusieurs auteurs (Park, 1999 ; Zhou, 1997) s'y réfèrent, notamment dans le contexte de l'immigration asiatique (coréenne, entre autres) aux États-Unis. Au sein de la littérature sur l'immigration, il n'existe pas de consensus clair sur l'âge auquel immigrer un jeune faisant partie d'une génération 1.5. On peut cependant considérer que ces jeunes ont passé une majorité de leur formation scolaire au cœur de leur pays d'accueil, et qu'une bonne part de leur développement social et culturel a aussi lieu au sein de celui-ci (Portes et Rumbaut, 2001 ; Rumbaut, 2004). La génération 1.25 inclut quant-à-elle les individus ayant immigré entre les âges de 13 et 17 ans. En fait, leurs « *experiences and adaptive outcomes are hypothesized to be closer to the first generation of immigrant adults than to the native-born second generation.* » (Rumbaut, 2004, p.1167) En se référant aux travaux de Rumbaut (1997), Oropesa et Landale (1997) affirment que, concrètement, « *(t)he "1.25" generation is those who arrived here as teenagers after spending most of their formative years in the origin country.* » (p. 432)

Nous considérons que l'analyse de ce groupe, c'est-à-dire l'entre-deux des première et seconde générations d'immigration, est particulièrement pertinente, puisque ses membres ont migré à l'adolescence, « *a period when developmental issues raised by immigration are of particular salience* » (Berry et al., 2006, p. 8), et parce qu'ils ont grandi et se sont développés en tant qu'individus au sein de l'ère de plus en plus interconnectée et mondialisée à laquelle nous faisons aujourd'hui face. Selon Erikson (1968), la formation identitaire individuelle et collective a surtout lieu lors de l'adolescence et les débuts de la vie adulte, bien qu'il reconnaisse que, premièrement, « *the foundations of identity are established in the identifications children make with powerful and attractive role models who provide them with a sense of what they can become.* » (Phinney, 2000, p. 28)

Comme l'indiquent Berry et al. (2006), lors de la transition de l'enfance à la vie adulte, les jeunes font d'importants choix quant à leur identité, c'est-à-dire qui ils sont et leurs aspirations futures.

Les jeunes immigrants, lors de l'adolescence, vont développer des appartenances à différents groupes, mais aussi à la société, plus généralement. En effet, « *(w)ith increasing age, adolescents have more mature cognitive skills to support the process of constructing a sense of self that integrated prior understandings and experiences* » (Vedder et al., 2006, p. 147), bien que ce processus dépende également du contexte et de la communauté au sein desquels l'adolescent se retrouve.

Certains auteurs, dont Jeffrey Jensen Arnett (2000), vont préconiser l'importance de différencier l'adolescence de l'*emerging adulthood*, qu'il identifie comme période principale de formation de l'identité. Tel que l'indique Arnett, cette période débute à l'âge de 18 ans, environ, pour se terminer vers les 25 ans. Le choix de l'âge actuel de nos participants repose justement dans la « fin » de cette période délimitée par Arnett, puisque nous avons déterminé qu'un individu âgé de plus de 24 ou 25 ans pourrait avoir un regard réflexif et une compréhension peut-être un peu plus poussée de son processus de construction identitaire, de l'enfance à l'*emerging adulthood*. Arnett définit la spécificité de cette période comme suit :

Emerging adulthood is distinguished by relative independence from social roles and from normative expectations. Having left the dependency of childhood and adolescence and having not yet entered the enduring responsibilities that are normative in adulthood, emerging adults often explore a variety of possible life directions in love, work, and worldviews. Emerging adulthood is a time of life when many different directions remain possible, when little about the future has been decided for certain, when the scope of independent exploration of life's possibilities is greater for most people than it will be at any other period of the life course. (p. 469)

Ainsi, nous pouvons affirmer que plusieurs périodes de la vie d'une personne peuvent être centrales à la construction de son identité. Comme nous l'avons établi, dans cette recherche, nous souhaitons spécifiquement comprendre comment se forme et se transforme l'identité d'un jeune immigrant d'origine latino-américaine ayant passé son enfance et son adolescence au sein de plus d'un environnement culturel. Tel que nous le verrons, la formation identitaire reste un processus très subjectif et propre à chacun, et « *[l]ike adolescence, emerging adulthood is a period of the life course that is culturally constructed, not universal and immutable* » (Arnett, 2000, p. 470). Notre étude permettra tout de même une meilleure compréhension du processus de formation de

l'identité, en donnant l'opportunité à quelques jeunes de s'exprimer sur la perception qu'ils ont de leur identité.

1.3. Question(s) de recherche

La construction identitaire est un processus de nature fondamentalement individuelle, mais, au sein de groupes ayant certaines caractéristiques et vécus en commun, le développement des identités individuelles peut se ressembler, d'un individu à l'autre (Brubaker et Cooper, 2000). On peut ainsi se référer au développement d'identités ethniques et/ou culturelles, qui relèvent souvent de l'appartenance à une collectivité. Comme nous l'avons établi, la question identitaire en est une très complexe et subjective, surtout si l'on considère qu'elle est étudiée dans plus d'une discipline. Notre recherche sert à permettre une meilleure compréhension de celle-ci surtout selon une perspective communicationnelle, sociologique et anthropologique. Ainsi, notre question de recherche se formule comme suit : comment l'identité ou les identités ethnoculturelles se construisent ou reconstruisent-elles chez les jeunes latino-américains, au Québec ? Avec cette question, nous souhaitons mieux saisir l'identité ou les identités auxquelles ces derniers se rattachent, ainsi que les multiples éléments qui, selon eux, impactent la naissance de ces identifications et la transformation possible de ces dernières.

Cette question de recherche principale sera complétée par les questions spécifiques suivantes : comment définissent-ils la culture et l'identité ethnoculturelle latino-américaine ? Comment le processus d'intégration au Québec joue-t-il dans leur construction identitaire ? Comment voient-ils évoluer leur identité, à travers le temps et les différentes périodes de leur vie ? Comment perçoivent-ils le regard d'autrui sur cette construction identitaire ? Quel rôle l'apprentissage linguistique et la formation de liens sociaux jouent-ils dans ce processus ? Ces questions ne sont bien sûr pas exhaustives, mais elles donnent tout de même un aperçu de ce que nous cherchons à comprendre et ce dont nous souhaitons rendre compte, dans cette étude.

Tel que nous l'avons indiqué, en introduction à notre mémoire, nous identifions concrètement des éléments qui définissent la culture et l'identité ethnoculturelle latino-américaine, dans l'objectif de mieux saisir comment les jeunes immigrants perçoivent leur identité et sa construction. Nous nous concentrons également sur la compréhension du rôle de la langue dans l'adaptation immigrante et

la formation de sentiments d'appartenances envers diverses cultures, ainsi que sur le rôle des interactions et de l'adaptation sociale dans la formation de sentiments d'appartenance, fondamentaux à la formation de l'identité. Finalement, nous nous penchons sur la question du pluralisme identitaire, qui est particulièrement pertinente dans le contexte de l'étude de l'expérience de jeunes se trouvant entre générations d'immigration et cultures.

1.4. Pertinence du projet

1.4.1. Pertinence scientifique

La littérature sur la construction identitaire au sein de la communauté latino-qubécoise ou canadienne reste encore aujourd'hui peu développée, malgré le travail de certains chercheurs sur le sujet, notamment Victor Armony, professeur de sociologie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Ce dernier, tout comme plusieurs organisations et fondations telles que la Coalition pour l'intégration latino-qubécoise (CAFLA), la Chambre de commerce latino-américaine du Québec (CCLAQ) et la Fondation LatinArte et Hispanidad Québec, travaillent sur la question de l'intégration latino-américaine, au Canada et au Québec. Plusieurs études ont aussi été faites sur les communautés immigrantes canadiennes (notamment latino-américaines), dans les deux dernières décennies (Cardénas et De la Sablonnière, 2017 ; Gallant, 2008 ; Hernandez Ramirez, 2012 ; Meintel, 2008 ; Tomic, 2013). Cependant, les études sur la formation de l'identité chez les Latino-qubécois, plus précisément, restent très limitées, raison pour laquelle nous avons choisi de réaliser notre projet sur le sujet. Comme nous l'avons souligné, nous sommes d'avis que la spécificité culturelle et linguistique du Québec offre une expérience d'immigration et d'intégration qui diverge de celle du reste des provinces canadiennes. Dans cette optique, notre objectif est ainsi de déterminer comment cette expérience impacte l(es) identité(s) que les immigrants latino-américains développent.

Un nombre important de recherches ont été effectuées sur la communauté immigrante latino-américaine des États-Unis, dont la taille est nettement plus significative que celle du Québec, et nous avons pensé pertinent de nous inspirer de ces dernières pour élaborer notre propre recherche. Ces études abordent, par exemple, les représentations médiatiques faites de cette communauté et leur impact sur la construction identitaire (Levine, 2001 ; Ostfeld, 2013 ; Shafer, 2017), ainsi que

la place de l'éducation/de l'apprentissage linguistique (Márquez Reiter, 2014 ; Villenas, 2008) et de la participation citoyenne (Dyrness et Sepúlveda, 2020), dans ce processus de construction de l'identité immigrante latino-américaine. Rubén Rumbaut, sociologiste cubain-américain, est l'un des auteurs les plus proéminents quant à l'étude de la formation de l'identité ethnique à l'adolescence ; ce dernier a notamment étudié le cas des jeunes immigrants latino-américains, aux États-Unis. Les textes et auteurs énumérés, bien que l'énumération soit non-exhaustive, donnent tout de même une idée de la littérature actuellement disponible sur les questions qui nous intéressent pour notre étude. Ces textes nous ont servi, entre autres, à déterminer comment ont été complétées d'autres études du même type, nous donnant ainsi des pistes quant à l'organisation et la création de notre propre recherche.

Finalement, comme en discute Nunes (2019), dans l'étude des identités ethnoculturelles des jeunes, il est crucial d'adopter ou du moins de considérer l'importance d'une approche multidisciplinaire. Tel qu'il le souligne, beaucoup de recherches de nature plus psychologique ont été effectuées sur les questions identitaires, mais elles prennent rarement en considération les études socio-anthropologiques et l'approche des systèmes (Bronfenbrenner, 1979), par exemple, sur laquelle nous élaborerons dans notre cadre conceptuel. La pertinence scientifique de notre recherche repose alors également dans l'angle socio-anthropologique qu'elle adopte. À ce sujet, Nunes nous dit :

[T]he leading theories on this topic have arisen predominantly from psychology and from empirical, quantitative approaches. Yet, proponents of this discipline have called for identity formation to be analyzed from a more critical and contextualized historical, interdisciplinary, intersectional, and systems perspective. » (p. 606)

1.4.2. Pertinence sociale et communicationnelle

Notre étude tient compte d'une multitude d'aspects liés à la communication internationale et interculturelle ; nous y explorons les liens se créant entre cultures et individus, et comment ces liens sont déterminants (ou non) dans la formation de l'identité, mais aussi dans l'apprentissage culturel et linguistique, et comment ce dernier impacte la transformation de l'identité, par exemple. En parallèle, nous examinons comment les technologies de communication et d'information (comme les réseaux sociaux) jouent un rôle dans les liens que ces jeunes entretiennent avec les cultures formatrices de leur identité ethnoculturelle. Dans ce contexte, nous étudions, entre autres, la

relation entretenue par ces immigrants avec leur culture d'origine, ainsi que celle maintenue avec leur culture ou communauté d'accueil, c'est-à-dire le Québec. Ainsi, la communication, qu'elle soit internationale ou interculturelle, est centrale à notre projet.

Quant à la pertinence pratique ou sociale du projet, nous considérons qu'une meilleure compréhension des groupes immigrants ou minoritaires formant notre société, de plus en plus multiculturelle et diverse, est fondamentale à la mise en place de stratégies favorisant leur meilleure intégration et inclusion au Québec. S'assurer de leur bien-être implique maximiser la richesse (sociale, culturelle et/ou économique) que ces derniers apportent à la société (Cardénas et De la Sablonnière, 2017). Notre projet a comme objectif principal de donner une voix aux jeunes adultes latino-américains, afin qu'ils puissent exprimer, en leurs propres mots et selon leur propre vision de l'identité, ce qu'ils considèrent comme étant formateur de celle-ci. Nous croyons alors que notre étude est importante sur le plan social et pratique, puisqu'elle sert à mieux saisir les divers enjeux qui affectent l'intégration des immigrants latino-québécois, par l'entremise de l'observation du parcours de certains d'entre eux.

CHAPITRE 2

CADRE THÉORIQUE ET CONCEPTUEL

Avant d'effectuer notre recherche, nous avons identifié certains concepts ou notions liés à la question nous intéressant, c'est-à-dire la construction identitaire. Ces concepts nous ont guidé tout au long du projet ; nous les avons employés afin de déterminer ce que nous souhaitons aborder, dans nos entretiens, mais également afin de compléter et d'appuyer nos propos et résultats de recherche. Les principaux concepts que nous avons mobilisés sont les suivants : l'identité et la (re)construction identitaire (en tenant compte du processus chez les jeunes immigrants, plus spécifiquement), l'identité culturelle et ethnique, les processus et enjeux migratoires, ainsi que la multiplicité/le pluralisme identitaire et l'hybridité.

2.1. Identité(s) et (re)construction identitaire

Premièrement, l'identité, selon Edmond-Marc Lipiansky (1993), se réfère à « l'ensemble des perceptions, des sentiments et des représentations relativement stabilisées se rapportant à soi et par lesquelles chacun se perçoit (ou est perçu) comme un être singulier, restant lui-même à travers l'espace et le temps. » (p. 31) L'identité correspond ainsi à la perception que nous avons de nous-mêmes, ainsi qu'à la perception que les autres ont de nous ; l'identité est aussi situationnelle, c'est-à-dire qu'elle s'adapte aux contextes au sein desquels nous nous retrouvons (Ibid., p.32). L'identité individuelle est alors « déterminée par les cadres psychologiques » (Ruano-Borbalan, 2004, p. 1), tout en étant multiforme, « construite à partir d'une expérience totalement singulière » (Idem), ainsi qu'influencée par diverses structures et institutions de socialisation.

L'identité ethnique, plus spécifiquement, ou l'ethnicité, est considérée par plusieurs comme étant une « *category in which descent-based attributes are necessary for membership.* » (Chandra et Wilkinson, 2008, p. 517) Cette notion est particulièrement complexe puisqu'elle peut inclure une variété d'éléments caractérisant l'individu, dont sa religion, sa langue et sa nationalité, par exemple, qui sont tous des aspects relevant de la descendance. Cela dit, l'identité ethnique n'inclut pas nécessairement les mêmes éléments et caractéristiques pour tous, et elle fait « référence à une histoire ou une origine commune symbolisée par un héritage culturel commun, qui ne couvre

cependant qu'un fragment de la culture du groupe » (Abou, 1995, p. 39). La culture et l'ethnie sont ainsi à différencier, puisque l'ethnie ne constitue qu'un aspect ou un fragment de la culture. L'identité ethnique peut être considérée dans le contexte d'un groupe ethnique s'insérant dans une nation, d'une identité ethnique nationale, ou d'une identité ethnique supranationale, tel est le cas de l'identité latino-américaine, par exemple, qui constitue une « communauté de langue et de culture » (Ibid., p. 43).

Selon les théories primordialistes de l'identité, l'ethnicité est centrale à l'identité culturelle, puisque « l'appartenance au groupe ethnique est la première et la plus fondamentale de toutes les appartenances sociales, celle dans laquelle se nouent les liens les plus déterminants » (Cuche, 2010, p. 99). Dans cette recherche, nous souhaitons cependant nous concentrer sur une vision de l'identité plus ouverte et flexible que celle établie par les auteurs adoptant un regard primordialiste. Nous maintenons ici la subjectivité de l'identité de chacun, et nous soutenons qu'elle est surtout une question de perception et de construction. Tel que le notent Kane et al. (2013), le sujet migrant ou immigrant voit son identité ethnique définie non seulement par le regard qu'il porte sur lui-même, mais aussi par le regard des membres de la communauté qui l'accueille, tout comme par celui de sa communauté culturelle. L'identité est alors situationnelle et relationnelle, puisqu'elle dépend du contexte au sein duquel un individu se situe et des relations qu'il entretient avec ceux qui l'entourent (Lipiansky, 1993). Dans le contexte de l'étude de la construction de l'identité chez les adolescents, on peut considérer que « *the formation of an identity is a critical developmental task of adolescents, particularly in complex modern societies, and ethnic identity is an important aspect of this process, especially for immigrant youth.* » (Phinney et al. 2006, p. 76)

Quant à l'identité culturelle, celle-ci se réfère notamment à la culture, aux croyances et aux rituels de mémoire, qui « constituent l'un des vecteurs privilégiés de la socialisation et de l'identification des individus. » (Ruano-Borbalan, 2004, p. 7) Pour Berry et al. (2006), l'identité culturelle se réfère aux « *thoughts and feelings about belonging to one's ethnocultural group [...] and to the larger society* » (p. 13). Les notions de culture et d'identité culturelle doivent cependant être distinguées, malgré qu'elles soient très liées ; alors que la culture est majoritairement fruit de processus inconscients, « l'identité, elle, renvoie à une norme d'appartenance, nécessairement consciente, car fondée sur des oppositions symboliques. » (Cuche 2010, p. 97) L'identité implique donc un sentiment d'appartenance, alors que la culture, non. L'identité culturelle, qui est l'une des

composantes de l'identité sociale plus générale, est définie comme étant fluide, ainsi que comme « résultante des diverses interactions entre l'individu et son environnement social, proche et lointain » (Ibid., p. 98) et comme façon pour ce même individu de « se repérer dans le système social et d'être lui-même repéré. » (Cuche, 2010, p. 98) Encore une fois, l'aspect situationnel et relationnel de l'identité est central à la définition que nous en faisons, dans cette recherche.

Selon Khanlou et al. (2018), l'identité culturelle est plus inclusive que l'identité ethnique et plus adéquate, dans le contexte de la reconnaissance de la diversité des identités auxquelles les jeunes immigrants peuvent s'associer. L'identité culturelle reste tout de même une notion complexe, particulièrement chez les jeunes, qui apprennent à vivre au sein de sociétés culturellement plurielles et à découvrir la relation qu'ils souhaitent entretenir avec ces diverses cultures. Justement, des contextes multiculturels comme celui qu'offre le Canada/Québec, peuvent favoriser le développement d'une plus grande conscience identitaire; en effet, « *cultural identity manifests in the presence of culturally different other(s)* » (Khanlou et al., 2018, p. 59). Un jeune immigrant prend ainsi beaucoup plus conscience de son identité culturelle lorsqu'il interagit avec des individus d'autres cultures.

Comme nous l'avons identifié, l'identité ethnique est considérée par certains comme un fait donné ou un héritage (biologique), alors que l'identité culturelle est plutôt une construction sociale et culturelle, construction qui a lieu dans le cadre de notre socialisation au sein d'un groupe culturel spécifique (Cuche, op. cit., p. 99). L'identité culturelle se réfère à « [l']identité globale [d'une personne], qui est une constellation de plusieurs identifications particulières à autant d'instances culturelles distinctes. » (Abou, 1995, p.47) Dans le cadre de cette recherche, nous considérons que l'identité ethnoculturelle (ethnique et culturelle) est le concept le plus approprié à employer, puisqu'il prend en compte la spécificité des différentes ethnies, tout en incluant des aspects plus généraux associés à la culture. Comme le soulignent Berry et al. (2006), l'adjectif « ethnoculturel » est « *used to describe the ethnic and cultural qualities that are characteristic of every group living together in a society* » (p. 11). De plus, l'ethnoculturel se réfère non seulement aux immigrants, mais aussi aux non-immigrants.

En fait, ce mémoire cherche surtout à rendre compte de l'aspect subjectif et construit de cette identité ethnoculturelle, plutôt que de ses aspects plus objectifs. Nous sommes cependant d'avis

qu'il est important de prendre en compte l'existence de ces derniers, qui sont tout de même au fondement de la définition que font plusieurs auteurs et individus de l'identité ethnoculturelle. Dans la sélection de nos participants, entre autres, nous avons pris en considération certains éléments perçus comme étant plus objectifs, comme leurs origines ethniques. Cela dit, nous adoptons fondamentalement la perspective que chaque individu décide de ses allégeances, qui peuvent être conflictuelles (Abou, 1995). Nous affirmons en même temps qu'une « culture commune, en intégrant les héritages ethnoculturels particuliers, à partir desquels elle s'élabore mais qu'elle dépasse, peut créer, chez tous les groupes en présence, le sentiment d'une histoire et d'un destin communs » (Abou, op. cit., p. 51). En adoptant ce point de vue particulier, l'identité ethnoculturelle « apparaît [alors également] comme une modalité de catégorisation de la distinction nous/eux, fondée sur la différence culturelle » (Cuche, 2010, p. 98) et/ou ethnique.

Finalement, plusieurs auteurs ont abordé le rôle de la consommation médiatique ou consommation de contenus culturels dans la construction identitaire (Kellner, 1995; Warde, 1996), consommation que nous abordons brièvement, dans le cadre de ce mémoire. Ces auteurs ne s'entendent cependant pas nécessairement sur l'importance du rôle de cette consommation. Selon Douglas Kellner (1995):

Radio, television, film, and the other products of the culture industries provide [...] the materials out of which many people construct their sense of class, of ethnicity and race, of nationality, of sexuality, of "us" and "them". [...] Media culture provides the materials to create identities whereby individuals insert themselves into contemporary techno-capitalist societies and which is producing a new form of global culture. (p. 1)

Ainsi, ce dernier est d'avis que la consommation de divers contenus culturels contribue grandement à la création de sentiments d'appartenance chez les individus, que ce sentiment d'appartenance soit lié à une communauté ethnoculturelle ou autre chose. Alan Warde (1996), qui aborde la consommation plus générale, et non seulement la consommation médiatique, affirme, par exemple, que le sentiment d'appartenance ou l'identification à des groupes, qui constituent une autre source d'expérience culturelle, sont plus centrales à l'identité d'une personne que ses habitudes de consommation. Il souligne qu'une perspective telle que celle de Kellner sous-estime les contextes sociaux de la formation de l'identité, tout en surestimant le rôle des produits culturels, surtout en comparaison à la création de liens sociaux, qu'il considère comme bien plus centrale à la formation de l'identité d'un individu.

2.2. Construction identitaire chez les jeunes immigrants et jeunes latino-américains

Il est particulièrement difficile de faire l'étude de l'identité ethnoculturelle chez les jeunes immigrants, parce qu'ils constituent un groupe de composition très diverse, que ce soit en termes d'origines, de contextes socio-économiques ou de parcours migratoires, par exemple. Tel que l'indique Nunes (2019), « *(t)his complexity and diversity thus makes generalizations tenuous.* » (p. 607) Comme nous l'avons vu plus tôt, l'âge auquel immigrer un jeune peut avoir un impact significatif sur son intégration et, en conséquence, sur le processus de formation de son identité. Nunes considère en revanche aussi l'environnement socio-politique du pays d'origine et le contexte dans lequel s'est fait le déplacement. En effet, il note que, par exemple, les jeunes ayant à se déplacer de manière forcée et/ou sans leur famille ou une partie de leur famille peuvent avoir une relation d'attachement plus complexe et fragile envers leur pays d'origine. De plus, il souligne la provenance de pays anciennement colonisés comme facteur pouvant influencer la relation que ces jeunes forment avec le pays d'accueil.

L'expérience immigrante implique non seulement une formation ou construction identitaire, mais aussi une reconstruction de « *previously developed ethnic-racial and cultural identities that make use of knowledge and socialization from both origin and new homelands* » (Johnson, Chuang et Glozman, 2022, p. 1) Cette reconstruction a lieu dans le contexte de l'interaction qu'ont ces jeunes avec de nouvelles informations et environnements culturels, entre autres. Deborah Johnson, Susan Chuang et Jenny Glozman (2022) considèrent que les systèmes culturels et sociétaux sont centraux au développement de l'identité d'un individu, qu'il soit immigrant ou non. Les jeunes grandissent et apprennent à vivre au sein de ces systèmes ; un jeune immigrant, quant-à-lui, a souvent à faire face à une plus grande diversité de systèmes, dans son déplacement d'un pays et d'un environnement socio-culturel à l'autre.

Dans leur cadre conceptuel systématique, Nazilla Khanlou et al. (2018) adoptent une approche interdisciplinaire et intersectionnelle, afin de tenter d'expliquer la construction de l'identité culturelle chez les jeunes. Ils empruntent un cadre conceptuel créé par le psychologue russe Urie Bronfenbrenner (1979), le *Ecological Systems Framework*, selon lequel le développement d'un enfant ou d'un jeune se doit aux systèmes qui l'entourent. Ces systèmes incluent un microsystème, qui se réfère notamment à l'entourage immédiat et au milieu académique, un exosystème (par

exemple, le gouvernement ou le système éducatif, plus généralement), ainsi qu'un macrosystème, lié aux valeurs socio-culturelles, entre autres. Bronfenbrenner mentionne aussi l'existence d'un mésosystème et d'un chronosystème, qui sont respectivement définis comme étant des liens entre divers processus microsystémiques et des événements de vie significatifs, soit personnels ou sociohistoriques. Lorsque le positionnement de l'individu au sein de l'environnement écologique se modifie, on peut se référer à une « transition écologique ». Pour l'auteur, « *every ecological transition is both a consequence and an instigator of developmental processes* » (Bronfenbrenner, 1979, p. 27), et l'immigration peut être considérée comme une forme de « transition écologique ». Ainsi, la construction identitaire chez les jeunes immigrants « *can be conceptualized as a complex, contextual and fluid process, one which is both affected by family and peer group influences, as well as by a myriad of wider-world political, cultural, and economic factors.* » (Nunes, 2019, p. 610)

Chez les jeunes immigrants latino-américains, le processus de construction identitaire est donc dépendant de plusieurs systèmes ; l'ampleur de l'impact de chaque système varie cela dit d'un jeune à l'autre, ce qui nous ramène encore une fois à l'aspect particulièrement subjectif de cette formation de l'identité. Pour Schwartz et al. (2018), il est notamment question pour ces jeunes de faire certains choix identitaires, « *deciding what it means to be Hispanic and how their ethnic group fits into the larger national context, and how Hispanic or not they want to be, how much Spanish they want to speak* » (p. 4), par exemple. Ainsi, les jeunes immigrants latino-américains doivent décider de la relation qu'ils souhaitent maintenir avec leur culture, pays et/ou région d'origine. Schwartz et al. considèrent que l'identité personnelle et culturelle est cruciale, chez les adolescents, surtout, puisque « *personal identity can anchor young people during times of acute cultural change* » (Ibid.), surtout lors de leur arrivée au sein du pays d'accueil. Lorsqu'un individu immigré, il fait face à plusieurs changements et processus, qui ont le potentiel d'impacter la construction ou plutôt la reconstruction de son identité.

2.3. Processus et enjeux de l'immigration

Tel que nous avons pu le constater, l'immigration et l'insertion des immigrants constituent des phénomènes complexes, dont découlent également d'autres processus, décrits en détail par Abou. Nous allons principalement aborder les processus d'adaptation, d'intégration, d'acculturation et de

contre-acculturation. Le premier processus décrit par l'auteur est celui d'adaptation, qui se réfère à « l'adaptation physique au milieu d'accueil » (Abou, 1995, p. 67), mais aussi à « *the acquisition of the culturally appropriate skills needed to operate effectively in a specific social or cultural milieu* » (Sam et al., 2006, p. 120), si l'on considère l'adaptation socioculturelle. Le passage d'un espace physique à un autre peut être très déstabilisant pour un individu, qui perd tous les repères qu'il avait acquis au sein de sa terre d'origine. Cette adaptation est non seulement liée aux conditions climatiques, par exemple, mais aussi à l'aménagement de l'espace (Abou, 1995).

Les immigrants peuvent adopter plusieurs stratégies de réaménagement de cet espace, afin de mieux s'y adapter et de s'y sentir plus à leur aise, plus chez eux. Par exemple, l'une de ces stratégies consiste à reproduire le lieu d'installation du groupe ethnique « en une copie conforme du paysage natal » (Ibid., p. 68). Tel que le souligne Abou, cela peut faire en sorte qu'une seconde génération issue de l'immigration, si elle grandit au sein de ces lieux de regroupement ethnique, aura une plus grande difficulté à entrer et s'intégrer au sein de la société d'accueil, puisqu'elle ne connaîtra principalement qu'une reproduction du milieu d'origine de ses parents.

Le second processus est celui d'intégration. En théorie, il existerait trois niveaux à cette intégration ; premièrement, l'intégration « de fonctionnement » (Ibid., p. 69), qui se réfère au stade auquel l'immigrant peut communiquer (en français et/ou en anglais, au Canada et au Québec) et être autonome, en tant que membre de la société, ainsi que l'intégration « de participation », qui entre en jeu lorsque l'immigrant commence à s'impliquer au sein de la société d'accueil, que ce soit en politique ou dans des mouvements sociaux, par exemple. Finalement, Abou souligne l'intégration « d'aspiration », qui implique que l'immigrant se perçoive comme « membre à part entière de la société » (Idem). La définition de ces phases d'intégration est peu précise, mais elle donne tout de même un aperçu des étapes qui peuvent constituer le processus d'intégration immigrante.

Comme l'indique le ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration (maintenant le ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration), l'intégration constitue un processus multidimensionnel, puisque l'individu doit s'adapter à diverses dimensions de la société qui l'accueille, dont les aspects linguistique, socioéconomique, personnel, institutionnel, familial et communautaire (Legault, 2000). Dans cette recherche, nous considérons notamment l'aspect

linguistique comme étant central à l'interaction interculturelle et, donc, à l'intégration des immigrants. En effet, « *which languages are learned, and which are used in which kinds of interactions, are all decisions that are made daily, particularly by those in immigrant groups.* » (Berry et al., 2006, p. 13)

Il y a ensuite le processus d'acculturation, qui « désigne l'ensemble des interférences culturelles que les immigrés et leurs enfants subissent, à tous les niveaux de l'adaptation et de l'intégration, par suite de la confrontation constante de leur culture d'origine avec celle de la société d'accueil. » (Abou, 1995, p. 69) L'acculturation est ainsi le produit d'un contact ou même d'un choc entre cultures, surtout si celles-ci sont très différentes. Comme l'indique Micone (2021), « un immigrant [...] arrivé au Québec, à n'importe quel âge, ne pourra éviter un processus d'acculturation, dont la durée et l'issue dépendent en bonne partie de la qualité de l'accueil. » (p. 12) L'acculturation peut également être matérielle ou formelle. Alors que l'acculturation matérielle s'applique plutôt aux immigrants adultes, qui ont à faire face à de nouvelles valeurs, qu'ils vont interpréter selon leur propre culture et valeurs, l'acculturation formelle est plutôt associée aux immigrants ayant immigré en bas âge ou aux immigrants de seconde génération, puisqu'elle « atteint les manières, toujours inconscientes, de penser et de sentir » (Abou, 1995, p. 70).

Ce mémoire se concentre plutôt sur l'acculturation dite formelle, étant donné que notre sujet d'étude est constitué de jeunes immigrants latino-américains de génération 1.25. Ceux-ci ont ainsi passé plus ou moins la moitié de leur vie au Québec, tout en y arrivant avec un certain « bagage culturel », développé au sein de leur pays d'origine. Comme le mentionne Abou, ces jeunes immigrants vont souvent grandir en faisant face à plus d'un code culturel, et il y a ainsi réinterprétation de ces codes (de la culture d'origine et de la « nouvelle » culture, c'est-à-dire celle du pays d'accueil) ; dans le cas de l'acculturation formelle, c'est plutôt une réinterprétation de la culture d'origine, selon les codes de cette « nouvelle » culture, qui a lieu (Abou, 1995).

Tel que le mentionnent Phinney et al. (2006), « *(s)tudies in which factor analysis has been used to identify components of acculturation find language to be one of the major contributors to the construct.* » (p. 79) Ainsi, la langue, que ce soit le maintien ou l'apprentissage de celle-ci, constitue un élément important de l'intégration et de l'acculturation immigrante, puisqu'elle permet à ces immigrants de « *participate in the life of the larger community, get an education, find a job, obtain*

access to health or social services » (Rumbaut, 2004, p. 1992), par exemple. Les immigrants adolescents doivent souvent non seulement apprendre la langue de leur pays d'accueil, à l'arrivée au sein de celui-ci, mais aussi face faire au choix de maintenir leur usage de la langue de leur pays d'origine. Phinney et al. (2006), qui effectuent une revue de littérature sur la question du rôle de la langue dans l'identité ethnique, entre autres, concluent que l'importance de ce rôle fluctue beaucoup. Ils soulignent cependant que, de manière générale, une plus grande compétence linguistique ethnique implique un plus grand sentiment d'appartenance face à l'identité ethnique.

Les interactions sociales constituent également un aspect central de l'acculturation, et « *(s)ocial networks are assumed to change as part of the acculturation process, as immigrants extend their contacts with the larger society.* » (Phinney et al., op. cit., p. 81) Il convient cependant de souligner que les liens avec le pays ou l'ethnie d'origine (et avec leurs proches s'y trouvant toujours) demeurent et, surtout à leur arrivée, les immigrants vont avoir tendance à préférer l'interaction avec les membres de leur propre groupe ethnique. De plus, les adolescents peuvent être « *limited by the context in the kinds of choices they can make regarding their social networks* » (Idem), que ce soit en raison de leurs parents, de la composition ethnique de leur communauté d'accueil ou de leur milieu scolaire, par exemple.

Quant au processus d'assimilation, celui-ci est « la dernière étape de l'acculturation, atteinte lorsque l'héritage ethnoculturel du groupe s'est dissout dans les variantes de la culture dominante. » (Abou, 1995, p. 72) Un tel processus impliquerait, techniquement, l'élimination de l'identité d'origine pour la remplacer par une nouvelle ou autre identité, qui correspond plus à la ou aux culture(s) de la société d'accueil. Finalement, le processus de contre-acculturation, tel que son nom l'indique, se réfère au rejet du processus d'acculturation et peut prendre deux formes, c'est-à-dire le « messianisme politique » ou « l'idéologie du retour aux sources » (Idem), c'est-à-dire une quête de redécouverte de son identité d'origine. La contre-acculturation (à laquelle on peut également se référer comme étant une attitude ou une réaction de séparation), peut impliquer un évitement de l'interaction avec l'Autre. Phinney et al. (2006) arrivent à la conclusion que « *(a)cross most countries and ethnocultural groups, adolescents prefer integration and reject assimilation* » (p. 109), en plus d'affirmer que ceux-ci ont de fortes identités ethniques et une identité nationale (associée au pays d'accueil) plus faible, mais tout de même notable. Finalement, les expériences d'acculturation chez les jeunes immigrants sont très diverses.

2.4. Multiplicité identitaire et hybridité

Comme nous l'avons abordé, l'identité peut constituer un amalgame culturel et ethnique, surtout chez l'immigrant, ce qui explique notre choix d'intégrer le concept d'hybridité à l'ensemble de notions formant le cadre théorique de cette recherche, car cette notion reflète selon nous très bien le mélange culturel qui peut former les identités immigrantes. Pour Homi Bhabha, (1994), l'hybridité constitue en quelque sorte un « troisième espace » ou un entre-deux culturel. Il définit l'hybridité comme « *a difference "within", a subject that inhabits the rim of an "in-between" reality.* » (p. 19)

Comme l'indique Vijay Agnew (2008), l'hybridité est le fruit du changement et de l'adaptation constante des identités et de la marginalisation de certaines d'entre elles. En effet, « *not all facets of hybrid identities are equal and symmetrical; rather, they are uneven because they stem from histories that transcend individual intentionality.* » (Ibid., p. 12) Les diverses facettes de l'identité ou les multiples identités de l'immigrant n'ont pas toutes la même importance ou place chez chacun. De nouveau, il convient ainsi de souligner la singularité de l'expérience immigrante, mais aussi de la construction identitaire.

Notre projet permet d'analyser ces processus de formation d'identités hybrides, en prenant en compte ce que les jeunes latino-américains nous confient quant à leur parcours et à leurs perceptions. Comme nous l'avons établi, nous considérons aussi crucial d'aborder le rôle de la mondialisation, c'est-à-dire du développement de nouvelles technologies de communication permettant notamment la multiplication de la diffusion d'images et d'information, dans le développement des identités. Concrètement, la société mondialisée permet aux communautés immigrantes de rester plus « connectées » à leur terre natale (Kane et al., 2013, p. 35) et aux autres membres de leur communauté ethnique, tout en les exposant à une variété de groupes et d'identités qui peuvent aussi avoir un impact sur leur(s) processus de construction identitaire.

Dans ce contexte, il est aussi pertinent d'aborder brièvement les processus psychologiques de l'acculturation soulignés par Abou, qui rendent compte de la reconstruction identitaire pouvant avoir lieu chez les immigrants. Le premier processus est celui de la déculturation, et celui-ci a lieu lorsqu'il y a intériorisation de l'acculturation par l'individu « comme un facteur de désintégration

de sa personnalité. » (Abou, 1995, p. 77) La déculturation fait référence à une sorte de crise identitaire, qui correspond à l'incapacité qu'a l'individu de concilier ses multiples identités et cultures. Une telle crise peut entraîner plusieurs conséquences, dont un repliement sur soi, par exemple (Ibid., p. 79).

Le second processus est l'évitement de cette déculturation que nous venons de décrire. On peut définir ce dernier comme « adoption des modèles de comportement caractéristiques de la culture dominante dans le secteur des relations secondaires, maintien de ses propres modèles de comportement dans le secteur des relations primaires et, partout, sauvegarde des manières de penser et de sentir originels. » (Abou, 1995, p. 81) Le troisième processus à prendre en compte est celui de la réorganisation culturelle. L'immigrant peut ainsi percevoir ses cultures et identités comme étant complémentaires ; la réorganisation culturelle a normalement lieu lorsque les structures des nations « offrent le cadre le plus favorable à une acculturation harmonieuse. » (Ibid., p. 86)

Au niveau de la relation entre les identités ethniques et nationales, Phinney et al. (2006) affirment qu'elle est centrale au processus d'acculturation. Au départ, les recherches sur l'acculturation se fondaient surtout sur un modèle linéaire ou unidimensionnel, qui proposait une corrélation négative entre ces deux identités. Ainsi, ce modèle proposait qu'une identité ethnique ou un sentiment d'appartenance à sa culture d'origine impliquait nécessairement peu d'attachement au pays d'accueil. Cela dit, « *the more recent two-dimensional model suggests that the two identities may vary independently. It is then possible to identify strongly with both cultures and have a bicultural identity.* » (Phinney et al., 2006, p. 78) Dans cette recherche, nous reconnaissons cependant la présence d'une pluralité d'identités, et nous ne souhaitons ainsi pas nous limiter à une vision bi-dimensionnelle de l'identité.

CHAPITRE 3

MÉTHODOLOGIE

3.1. Posture épistémologique

La recherche qualitative est celle qui se prête le mieux à notre projet, notamment puisque nous visons le recueil « d'un matériau empirique qualitatif, c'est-à-dire non traité sous la forme de chiffres » (Pires, 1997, p. 51), et que nous tentons d'étudier un phénomène (celui de la construction identitaire), en prenant en compte comment les individus l'interprètent et quelles significations ils lui donnent. En fait, la recherche qualitative se caractérise par plusieurs éléments :

[...] sa souplesse d'ajustement pendant son déroulement, [...] sa capacité de s'occuper d'objets complexes sa capacité d'englober des données hétérogènes, [...] sa capacité de décrire en profondeur plusieurs aspects importants de la vie sociale relevant de la culture et de l'expérience vécue étant donné, justement, sa capacité de permettre au chercheur de rendre compte (d'une façon ou d'une autre du point de vue de l'intérieur ou d'en bas [...] [et] par son ouverture au monde empirique [...]). (Ibid., p. 51-52)

La démarche qualitative, dont la contribution à la recherche sociale peut, entre autres, se résumer au « renouvellement du regard porté sur les problèmes sociaux et sur les mécanismes professionnels et institutionnels de leur gestion » (Ibid., p. 56), découle d'autres théories, paradigmes et épistémologies, qui permettent une meilleure compréhension des raisons derrière notre choix de sujet et de démarche de recherche. Tel que nous l'avons souligné, notre projet se fonde sur l'étude du phénomène social et vécu qu'est la construction identitaire chez un jeune immigrant latino-américain, tout en considérant ce dernier comme étant interprète de sa propre réalité.

Ainsi, si l'on établit que le monde humain est phénoménique, c'est-à-dire dépendant de phénomènes, on s'oriente plutôt vers une épistémologie phénoméniste (phénoménologie), notamment abordée par Edmund Husserl (1959), qui affirme que l'expérience vécue ne peut être dissociée de la connaissance. Le paradigme lui étant associé est interprétatif, puisque l'on cherche à déterminer comment l'individu interprète son monde et sa réalité, c'est-à-dire quelles significations il lui donne, tout en interprétant nous-mêmes, en tant que chercheuses, l'information que nous recueillons.

Ensuite, nous avons établi que notre projet s'inscrit dans une perspective constructiviste, puisque l'identité et les choix identitaires que nous effectuons dépendent de notre environnement, mais aussi de nos expériences et de notre parcours de vie. En effet, « en réfléchissant sur nos expériences, nous nous construisons et construisons notre propre vision du monde dans lequel nous vivons. » (Kerzil, 2009, p. 112) Notre vision du monde et de nous-mêmes, tout comme notre identité, constituent fondamentalement une construction sociale et individuelle. Sans nier qu'il existe une réalité objective (par exemple, une vision plus objective de l'identité ethnoculturelle), Peter Berger et Thomas Luckmann (2012) affirment que certaines règles et schémas sociétaux, qui sont en constante évolution et transformation, vont aussi contribuer à construire cette réalité. Ces derniers définissent un « constructivisme phénoménologique, partant des individus et de leurs interactions. » (Corcuff, 1995, p. 56) Ils s'inspirent surtout des écrits d'Alfred Schütz et les complètent, puisque Schütz est critiqué pour sa tendance à « se focaliser trop exclusivement sur l'acteur individuel, sa conscience et ses projets dans l'interprétation du monde social » (Ibid., p. 58).

Les auteurs soulignent qu'il existe, chez l'individu, « une dialectique entre l'identification avec les autres et l'auto-identification, entre l'identité objectivement attribuée et subjectivement appropriée. » (Berger et Luckmann op. cit., p. 217) D'une société à l'autre, les identifications et socialisations des individus vont varier, mais il convient tout de même de distinguer la socialisation primaire de la socialisation secondaire. Respectivement, elles se réfèrent au processus dans le cadre duquel « le premier monde de l'individu est construit » (Ibid., p. 222) et à « l'intériorisation de "sous mondes" institutionnels ou basés sur des institutions » (Ibid., p. 225). Dans la construction de l'identité, qui est, tel que nous l'avons vu, fondamentalement sociale, il est pertinent de considérer les multiples socialisations auxquelles un individu fait face, au cours de son développement.

Afin de rendre compte de la réalité des jeunes immigrants latino-américains, qui sont au cœur de notre recherche, nous avons décidé d'employer une approche narrative, selon une perspective plutôt anthropologique et sociologique. Nous avons sélectionné cette approche puisque « *individual narratives can provide insight into processes that are difficult to capture at the group level.* » (Phinney, 2000, p. 28) Dans ce cas, nous souhaitons comprendre une trajectoire sociale, ou plutôt la trajectoire identitaire, des jeunes immigrants latino-américains issus de l'immigration, en

nous fondant sur le point de vue individuel de ces jeunes. En effet, même s'ils « ne centrent pas explicitement leurs discours sur les dimensions sociale de leurs expériences, cela n'empêche pas qu'en même temps ils rendent compte, implicitement, de leurs expériences et de leurs représentations associées à ces mêmes dimensions sociales. » (Mercier et Rhéaume, 2007, p. 21) À travers nos conversations avec les quatre participants à notre recherche, il nous est impossible d'illustrer l'expérience de l'entière du groupe auquel ils appartiennent, qui est celui des jeunes immigrants d'origine latino-américaine. Cela dit, leurs narrations ou récits de vie contribuent tout de même au développement des connaissances sur la question de la formation de l'identité chez l'immigrant de génération 1.25. Tel que le soulignent Mercier et Rhéaume, « c'est en même temps, dans une même narration, une même histoire de vie, qu'on exprime la représentation de soi et la représentation de sa société. » (Idem)

Nous avons ainsi planifié des entretiens thématiques ouverts avec des jeunes latino-qubécois, entretiens qui permettent aux participants de narrer assez librement, guidés par des thèmes et questions liées à ceux-ci, leur parcours en tant qu'immigrant. Comme nous l'avons mentionné, leur voix, leur parole et leur vécu sont centraux à notre recherche, qui a comme objectif de documenter comment s'est construit et se construit toujours leur identité, dans le contexte de leur parcours d'immigration et d'intégration au Québec. En fait, on peut considérer que :

The key to this type of qualitative research is the use of stories as data, and more specifically, first-person accounts of experience told in story form having a beginning, middle, and end. Other terms sometimes used for these stories of experience are biography, life history, oral history, autoethnography, and autobiography. (Merriam et Tisdell, 2016, p. 34)

Une telle approche narrative, combinée avec nos propres recherches et analyses de la (re)construction identitaire immigrante, permet de rendre compte de l'aspect constructiviste de l'identité, puisqu'elle démontre les différentes perceptions qui peuvent se créer de l'identité d'une personne, perceptions qui viennent de cette personne-même, mais aussi des individus et des structures l'entourant.

3.2. Méthode et technique de collecte des données

Nous avons alors sollicité quatre immigrants latino-américains pour effectuer des entretiens ouverts abordant divers aspects ou thèmes liés au parcours d'immigration et d'intégration, ainsi qu'à l'identité. Comme nous l'avons déjà indiqué, ces immigrants se sont déplacés au Québec à l'adolescence, c'est-à-dire entre les âges de 12 et 17 ans, puisque la plus grande part de notre développement identitaire semble avoir lieu à l'enfance et à l'adolescence.

Nous avons jugé l'entretien ouvert et thématique, auquel on se réfère aussi comme entretien non directif ou peu structuré, comme étant le mode de collecte de données le plus adéquat, dans le cadre de notre recherche, puisque l'un de nos objectifs principaux était de « rendre explicite l'univers de l'autre » (Savoie-Zajc, 2004, p. 299), tout en tentant de comprendre son monde et en provoquant une réflexion, chez le chercheur comme chez l'interviewé. Les entretiens ouverts se sont faits plutôt sous la forme de conversations avec les participants, afin d'obtenir certaines informations quant à leur expérience d'immigration et d'intégration, informations qui permettaient une meilleure compréhension de comment ces jeunes perçoivent et vivent leur identité ethnoculturelle. Nous avons aussi directement abordé l'identité, mais seulement lors du dernier entretien avec les participants. Nous souhaitions avoir une compréhension plus globale de leur expérience en tant qu'immigrant au Québec, avant de discuter de la notion complexe qu'est l'identité.

En fait, dans le cadre de certains cours, lors de notre première année à la maîtrise, nous avons eu l'opportunité de faire des entretiens avec trois individus d'origine latino-américaine, entretiens qui étaient eux aussi liés aux questions identitaires. Nous considérons ainsi que ces entretiens ont en quelque sorte constitué des entretiens exploratoires à notre recherche actuelle, puisqu'ils nous ont permis « de compléter [certaines] pistes de travail suggérées par les lectures préalables et de mettre en lumière les aspects du phénomène auxquels le chercheur ne peut penser spontanément. » (Blanchet et Gotman, 2007, p. 39) Ces entretiens nous ont notamment aidée à construire une grille d'entretien préliminaire, puisqu'ils ont su nous donner une meilleure idée de quel genre de questions pouvaient être plus ou moins claires et/ou pertinentes, et des thèmes que les participants tendaient à aborder par eux-mêmes.

Pour nos entretiens non dirigés, des thèmes généraux ainsi que certaines questions complémentaires à ces thèmes ont été établis au préalable (voir l'annexe A), afin d'assurer que nous puissions recueillir des informations utiles à notre recherche. L'entretien peu structuré « suppose la préparation de deux éléments : la formulation d'une consigne et la préfiguration d'axes thématiques » (Blanchet et Gotman, 2007, p. 58), une consigne étant « l'instruction de l'interviewer qui définit le thème du discours attendu de l'interviewé. » (Ibid., p. 59) Premièrement, nous avons divisé notre questionnaire en trois catégories ou grands axes thématiques, qui s'associent chacune à un entretien : le parcours d'immigration, le parcours d'intégration et les questions identitaires. Ces catégories sont ensuite composées de plusieurs thèmes.

Par exemple, dans le contexte du parcours d'immigration, nous discutons des raisons derrière l'immigration et des défis auxquels font face les immigrants lors de leur immigration et de leur installation au Québec. L'axe thématique lié au parcours d'intégration inclut des thématiques telles que la formation de l'entourage, l'apprentissage linguistique et l'adaptation sociale, entre autres, et celui lié aux questions identitaires permet d'aborder plus en profondeur la perception que les participants ont de leur identité, mais aussi leur interprétation de la perception de l'Autre, que ce dernier provienne de son pays d'origine, de sa communauté ethnoculturelle au Québec, ou du pays d'accueil, soit le Canada ou le Québec. Un temps d'entrevue précis n'a pas été établi au préalable puisque nous souhaitons laisser l'opportunité aux participants de s'exprimer à leur convenance sur chacun des thèmes. Pour finir, chaque entretien a duré environ une heure.

Nous avons ainsi fait de deux à trois entretiens avec chaque participant, afin de brosser un portrait le plus complet possible de leur parcours immigrant et de leur processus de construction identitaire. Dans un entretien non structuré, le participant « a tout le loisir de s'exprimer librement sur le sujet » (Boutin, 1997, p. 32), bien que le chercheur puisse guider le sujet, que ce soit en « en demandant des clarifications, en reformulant [ou] en "réflétant" ce qui a été dit » (Idem). Le chercheur/intervieweur ne fait que relancer le participant. Il n'y a pas de questionnaire précis indiquant des questions qui doivent être absolument abordées avec le participant. Cela dit, nous avons tout de même noté des questions que nous jugions pertinentes à chacun des thèmes sélectionnés, afin de nous assurer de recueillir des informations pouvant être utilisées dans le cadre de notre recherche.

3.3. Critères de participation et recrutement

Tel que nous l'avons établi plus tôt, notre recherche se concentre sur les jeunes immigrants latino-américains de génération 1.25 s'étant installés au Québec entre les âges de 13 et 17 ans, environ. Les critères de sélection se résument ainsi principalement à l'origine ethnique ainsi qu'à l'âge d'immigration, qui définit la génération d'immigration à laquelle appartiennent les participants. Ceux-ci ont bien évidemment dû accepter d'être au centre de notre recherche, et nous avons donc obtenu leur consentement avant de débiter nos entretiens, tel que le requiert le Comité éthique de l'UQAM.

Lorsqu'une recherche s'inscrit dans une approche narrative, l'échantillon se limite souvent à quelques participants, puisque l'objectif est de mieux comprendre le vécu de ces individus, et non d'effectuer une recherche qui se veut nécessairement représentative de l'ensemble du groupe. Nous souhaitions initialement faire notre recrutement auprès d'organismes ayant comme objectif d'aider à l'accueil et à l'intégration de nouveaux arrivants, puisque nous nous disions que ceux-ci auraient des contacts dans la communauté latino-américaine de Montréal. Nous considérons alors les modes d'accès indirects, qui passent « par l'entremise de tiers, institutionnels ou personnels. » (Blanchet et Gotman, 2007, p. 53). Nous avons notamment contacté le Centre de familles latino-américaines à Montréal (CAFLA) et le Carrefour latino-américain de Montréal (CLAM), qui sont tous deux des organismes d'action sociale et culturelle ; nous n'avons obtenu qu'une réponse de l'un de ces organismes, qui nous indiquait qu'il était difficile pour eux de nous aider avec le projet, puisque l'organisme fonctionnait complètement en ligne, à ce moment, en raison de la pandémie. Nous avons brièvement communiqué avec eux par courriel, mais nous nous sommes rapidement rendu compte qu'il valait peut-être mieux considérer une autre avenue pour le recrutement.

Nous avons donc publié une annonce de recrutement pour notre recherche sur des pages Facebook dédiées aux immigrants latino-canadiens, dont celle de l'Association latino-américaine de Montréal, mais nous n'avons eu aucun retour de ce côté. La pandémie de COVID 19 a rendu le processus de recrutement plus ardu, puisqu'au moment de la mise en marche de celui-ci, au début du printemps 2022, la pandémie, tout comme les mesures lui étant associées, comme le port du masque, étaient encore en plein effet. Tel que mentionné, beaucoup d'individus et d'organismes travaillaient totalement en ligne, et il n'était donc pas possible de nous rendre sur place, afin de

discuter avec quelqu'un de notre projet et du recrutement. Toutes les communications se faisaient par courriel, et nous n'obtenions pas toujours une réponse à nos messages.

Nous avons ensuite contacté directement des individus que nous connaissions, majoritairement de notre milieu académique, à l'UQAM. Ces individus soit appartenaient à la communauté immigrante latino-québécoise, soit connaissaient des personnes appartenant à cette communauté. C'est par l'entremise de ces personnes-ressources que nous avons pu trouver des participants correspondant au profil recherché, c'est-à-dire des immigrants d'origine latino-américaine de génération 1.25. Le recrutement s'est donc fait premièrement par « la méthode de proche en proche ». Celle-ci « repose donc essentiellement sur la mobilisation de relations sociales. » (Blanchet et Gotman, 2007, p. 54). Cela dit, elle s'est aussi faite par la méthode d'échantillonnage non probabiliste « boule de neige » (*snowball sampling*) (Goodman, 1961), qui, concrètement, « est une technique qui consiste à ajouter à un noyau d'individus [...] tous ceux qui sont en relation avec eux » (Beaud, 2003, p. 226). Nos deux premiers participants nous ont donc référés à d'autres potentiels sujets, sélectionnés parmi leur entourage, que nous avons ensuite pu recruter pour le projet.

Il convient aussi de mentionner qu'au départ, nous souhaitions recruter des participants de génération 1.5 d'immigration, ayant donc immigré au Québec entre 6 et 12 ans. Nous avons dû modifier le groupe d'âge à l'étude, au cours du recrutement, puisque nous ne trouvions pas de participants appartenant à ce groupe. Les individus auxquels nous référaient nos contacts appartenaient plutôt à la génération 1.25, nous poussant à prendre la décision de modifier nos critères de sélection. Nous étions fondamentalement intéressée par l'expérience d'un immigrant se trouvant dans l'entre-deux des premières générations d'immigration, donc cette modification des critères n'affectait aucunement notre capacité à répondre à l'objectif de notre recherche.

3.4. Analyse des données

Nous avons effectué une analyse qualitative des données, c'est-à-dire des verbatims de nos entretiens ouverts. Finalement, nous avons dix entretiens à retranscrire, pour lesquels, suite à une première relecture, nous avons fait des tableaux d'analyse, afin d'identifier non seulement des citations et propos à inclure dans notre mémoire, mais aussi associer ceux-ci à des thèmes et

catégories récurrents et pertinents à notre recherche. Nous avons donc effectué un codage de différents segments des verbatims, leur associant des étiquettes, c'est-à-dire des thèmes ou catégories.

Voici quelques-uns des thèmes principaux relevés au cours de notre révision des données recueillies : raisons derrière l'immigration, définition de la culture du pays d'origine et différences face au pays d'accueil, choc culturel, adaptation sociale, francisation ou expérience d'apprentissage et usage du français (et d'autres langues, surtout l'espagnol et l'anglais), relation maintenue avec la communauté immigrante et spécifiquement latino-américaine au sein du pays d'accueil, relation développée avec les gens du pays d'accueil, sentiment d'exclusion et discrimination (au sein du pays d'accueil, mais aussi du pays d'origine), relation maintenue ou contact avec le pays d'origine et les gens s'y trouvant, sentiment d'être partagé entre cultures, etc.

Les catégories conceptuelles nées de notre travail d'interprétation des données ont ensuite pu être liées et comparées, pour proposer une classification, en faisant appel aux concepts que nous mobilisons dans notre cadre conceptuel et théorique. Lors de la création des tableaux d'analyse, nous avons pu noter les thèmes abordés le plus fréquemment et en détail par les participants. Cela nous a permis d'établir les différentes sections de notre analyse, c'est-à-dire la définition de la culture, le rôle de la langue dans la perception et construction identitaire, le rôle de l'adaptation sociale dans la construction identitaire, ainsi que la création d'une identité hybride ou plurielle.

Nous avons bien sûr dû adapter les concepts de notre cadre théorique, au fur et à mesure que nous avançons dans l'analyse des données, puisque certains concepts devenaient plus ou moins pertinents aux résultats de recherche obtenus. Par exemple, la question de l'identité partagée ou du dualisme identitaire a été soulignée par plusieurs participants ; celle-ci pouvait être associée à l'hybridité, mais nous avons jugé qu'il valait la peine d'élaborer un peu plus sur cette question dans le cadre théorique, afin d'assurer que nous puissions bien analyser les propos des interviewés.

3.5. Considérations et positionnements éthiques

En lien avec les considérations éthiques du projet, nous devons obtenir le consentement (libre, éclairé et continu) des participants à notre recherche, notamment pour l'enregistrement des

entrevues, mais aussi pour l'utilisation du matériel recueilli. Par exemple, nous leur avons clairement indiqué quelles thématiques allaient être abordées, dans le cadre de la recherche. Initialement, nous souhaitions occulter le fait que notre recherche porte sur la (re)construction de l'identité (occultement qui se reflète dans le formulaire de consentement partagé avec les participants), afin d'éviter que leur réponses soient influencées par la connaissance de cette information. Cela dit, nous nous sommes rapidement rendu compte que l'emploi de la méthode « boule de neige » avait fait en sorte que nos collègues de maîtrise, qui nous ont aidée à recruter, avaient déjà informé la majorité de nos futurs participants du sujet de mémoire.

Nous avons également informé les participants qu'ils avaient la possibilité de se retirer à tout moment du projet, peu importe la raison derrière leur retrait. Nous souhaitions établir un lien de confiance avec les participants, afin qu'ils se sentent à l'aise de nous communiquer tout inconfort, dans le cadre de la recherche. Dans cette optique, il convient aussi de souligner « [qu']il appartient à l'intervieweur de situer la personne qu'il interroge et de la rassurer en recadrant les rôles de chacun. » (Boutin, 2007, p. 58) Nous devions aussi soumettre une demande d'approbation éthique au Comité pour les projets étudiants (CERPÉ) de l'UQAM, puisque notre projet implique la participation d'êtres humains et une collecte de données primaires auprès de ceux-ci. Nous avons débuté les entretiens seulement lorsque nous avons obtenu cette approbation du CERPÉ.

De plus, en tant que chercheuse n'appartenant pas à la communauté ethnique (latino-américaine) sur et avec laquelle nous travaillions, nous souhaitions aussi nous assurer de laisser le plus de place possible à la parole des jeunes latino-québécois avec lesquels nous nous sommes entretenue. Il est certain que nous nous fondions sur notre propre définition de l'identité afin de déterminer quels éléments aborder dans nos entretiens, mais c'est la perspective et la voix des jeunes qui nous importait le plus, donc nous avons porté une attention particulière à notre manière de formuler et d'aborder certaines questions. Tel que mentionné, nous souhaitions le moins possible influencer les réponses des participants, donnant un aperçu le plus adéquat possible de leur réalité, comment ils la vivent et comment ils l'interprètent.

Finalement, il fut important de respecter la vulnérabilité et l'intimité des participants, qui peuvent vivre un certain stress ou appréhension face à « l'idée de révéler à une autre personne des éléments de sa vie privée ou encore à une expérience qu'il n'est pas nécessairement prêt à partager. » (Boutin,

2007, p.58) Il a été crucial de se fier à ce que l'interviewé était à son aise de partager et de discuter avec nous, raison pour laquelle il a été important d'indiquer, au préalable, quelles thématiques générales allaient être abordées, dans les entretiens. En effet, « le monde privé de la personne interviewée doit être exploré avec tact et discernement » (Boutin, 2007, p. 60) et il faut respecter les sentiments et la zone de confort de l'interviewé avant tout. Dans ce contexte, nous avons également pris la décision d'anonymiser les noms de nos participants, afin d'assurer qu'on ne puisse les identifier directement. Nous avons donc supprimé leurs noms réels, que nous avons remplacé par des pseudonymes, afin de faciliter la rédaction. Le reste des informations considérées identificatoires (âge, endroit d'origine, etc.) ont été laissées, puisque nous les considérons pertinentes à la présentation et à l'analyse des résultats de notre recherche.

CHAPITRE 4

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

4.1. Présentation des participants

Tel que nous l'avons souligné, quatre immigrants latino-américains ont été sélectionnés pour participer à notre recherche, tous ayant des expériences d'immigration et des perspectives uniques. Les participants proviennent de l'Équateur et de la Colombie, respectivement, et sont âgés entre 24 et 30 ans. Notre premier participant, Miguel, est d'origine équatorienne. Ce dernier, âgé de 25 ans, a un parcours unique, puisqu'il est né au Québec et est ensuite retourné en Équateur, alors qu'il n'avait que deux ans. Il est par la suite revenu au Québec, à Saint-Hyacinthe, plus spécifiquement, à l'âge de 16 ans, et cela « pour le simple fait d'avoir une meilleure qualité de vie, surtout sur une base d'éducation. » Au cours de l'entretien, il nous explique qu'il est venu au Québec avec sa mère, qui est d'origine québécoise, et sa sœur ; son père, quant-à-lui équatorien, est resté en Équateur. Nous avons également eu l'occasion de nous entretenir avec la sœur de Miguel, Gabriela, qui avait quant-à-elle 14 ans à son arrivée, ainsi que 24 ans, au moment de l'entrevue. Elle indique elle aussi que le retour au Québec s'est fait pour les études (de sa mère, mais aussi de son frère et elle), et « pour la qualité de vie, le travail, tout ça. »

Notre troisième participant, Samuel, d'origine colombienne, est arrivé au Québec, à Longueuil, à l'âge de 15 ans. Ce dernier, maintenant âgé de 24 ans, a immigré avec sa « famille nucléaire », tel qu'il l'indique, c'est-à-dire sa mère, son beau-père, son petit frère et sa petite sœur. Les parents de Samuel, en venant au Canada, « cherchaient tout simplement un meilleur niveau de vie », en « pensa[nt] surtout à l'avenir de leurs enfants, surtout par rapport à l'éducation [et] l'éducation supérieure, qui est un peu plus difficile d'accès en Colombie. » L'insécurité et la violence constitue aussi un facteur ayant poussé la famille à Samuel à se déplacer vers le Canada. Carlos, notre dernier participant, évoque des raisons similaires pour son départ de la Colombie, c'est-à-dire de meilleures opportunités en matière d'éducation et l'insécurité en Colombie. Carlos, aujourd'hui âgé de 24 ans, est quant-à-lui arrivé à Longueuil à l'âge de 12 ans, avec ses parents et son jeune frère.

4.2. Culture et identité ethnoculturelle latino-américaines dans toute leur diversité

Tel qu'établi, la culture, tout comme l'identité culturelle, résulte en un concept assez général et subjectif : elle « n'existe que particularisée en fonction de la diversité des sociétés humaines ; comme telle, elle peut être définie comme l'ensemble des manières de penser, d'agir et de sentir d'une communauté » (Abou, 1995, p. 34). Chaque individu a une « expérience culturelle singulière à nulle autre pareille » (Ibid., p. 35), expérience qui dépend de multiples éléments, propres à chacun. Dans le cadre de cette recherche, l'imprécision de la définition de ce qu'est une culture, qu'elle soit liée à un individu (culture personnelle), à un groupe (communauté culturelle) ou aux deux, implique que nous ayons senti le besoin de discuter avec nos participants de leur interprétation de ce qu'est une ou la culture et l'identité ethnoculturelle, de la culture de leur pays ou région d'origine à celle du Québec/Canada. Khanlou et al. (2018), dans leur étude sur l'identité culturelle des jeunes immigrants, déterminent que « *we cannot separate culture from identity and cultural identity itself cannot be reduced to one fixed definition. Rather, it is multiple, overlapping, and evolving.* » (p. 62) Les perspectives adoptées par nos participants démontrent, justement, cette multiplicité et tendance à la transformation ou à l'évolution de l'identité.

Comme discuté précédemment, notre recherche et la sélection des participants à celle-ci se fonde tout de même sur des aspects plus objectifs de l'identité ethnoculturelle, puisque ceux-ci sont centraux à la formation de groupes culturels et ethniques, formation qui a su se faire au cours de l'histoire humaine. Notre sélection s'appuie surtout sur deux des trois catégories de l'identité ethnique abordées par Abou, sans bien sûr nous limiter à celles-ci. Ces catégories sont l'identité ethnique nationale, mais surtout l'identité ethnique supranationale, formée par « des communautés de langue et de culture créées par divers phénomènes de conquête et de colonisation. » (Abou, 1995, p. 43) La « communauté de langue et de culture » choisie est la communauté formée par les Latino-américains, plus spécifiquement hispanophones. Ainsi, on peut considérer cette communauté comme formatrice d'une identité ethnique. Cela dit, comme nous l'avons établi, on ne peut affirmer qu'elle forme une identité culturelle, car cette dernière implique un sentiment d'appartenance à la communauté.

En fait, les jeunes immigrants n'ont pas tous le même sentiment d'attachement ou d'appartenance à l'Amérique latine ou à leur pays d'origine. L'identité culturelle d'un individu est constituée de

plusieurs appartenances et éléments culturels, et la culture dite latino-américaine n'est qu'un aspect composant l'identité culturelle de l'immigrant provenant d'Amérique latine. Chacun des participants à notre recherche adopte et présente une perspective unique quant à ce à quoi cette culture peut être associée, comment elle se compare ou ressemble à la culture canadienne ou québécoise, ainsi qu'au développement de leur sentiment d'attachement aux cultures qui forment leur identité culturelle personnelle. Nous présentons, dans les pages et sous-sections qui suivent, des éléments caractéristiques de la culture et/ou de l'identité ethnoculturelle qui ressortent des entretiens avec nos participants. Ces éléments nous permettent d'établir la ou les définition(s) de l'identité sur lesquelles nous nous fondons pour le reste de notre analyse, qui regarde le processus de construction de l'identité dans son ensemble.

4.2.1. L'apparence physique

En premier lieu, l'apparence physique peut constituer, pour certains, un aspect définissant la culture et l'identité ethnoculturelle. En fait, cet aspect n'a été que brièvement abordé par Miguel, qui nous mentionne que ses traits physiques sont surtout un élément remarqué par les autres, qui l'identifient ou le catégorisent selon ceux-ci. Cette identification dépend beaucoup du contexte dans lequel il se trouve, et elle peut impliquer un parcours ou un statut social différent, d'une société à l'autre. Entre autres, il souligne le privilège social qu'il avait, alors qu'il vivait encore en Équateur, dû au fait qu'il était « juste un peu plus blanc que les autres » ou *white passing* ; il nous mentionne que, de ce privilège blanc, découlaient et découlent toujours de nombreux avantages sociaux. Miguel compare cette expérience à celle vécue ici, au Québec, où il nous dit avoir face à du profilage racial et avoir été placé dans une « case » par les gens qu'il rencontrait.

L'apparence physique est donc un élément identitaire, par le fait que la perception qui se crée face à celle-ci est changeante et qu'elle relève beaucoup du relationnel et du situationnel, et non simplement d'un héritage ethnique immuable. Dans ce contexte, Miguel discute également de l'expérience sa sœur, qu'il décrit comme ayant une peau et des cheveux « plus foncés » que lui. Il nous dit que ces traits tendent à automatiser l'identification de celle-ci comme étant d'origine latino-américaine : « Les gens vont souvent dire "Oh, c'est plus elle, la Latina", à cause de choses comme ça. » Les traits ou l'apparence physique peuvent être considérés comme un élément constitutif de l'identité ethnoculturelle, surtout si l'on considère que cette dernière est partiellement formée par

le regard d'autrui, mais il semble que, dans notre recherche, comme dans celle que font Khanlou et al. (2018), la définition que font les immigrants de l'identité culturelle ou ethnoculturelle « *shifted more often to social practices and personality traits.* » (p. 63)

4.2.2. Les manières d'être, d'agir et de penser

Ainsi, les pratiques sociales et la manière d'être des individus semblent être nettement plus importantes à la définition de l'identité ethnoculturelle. Pour Carlos, l'identité culturelle est souvent question d'appartenance à certains éléments culturels plus objectifs, tout en étant « comment tu te perçois toi-même », ainsi que « la façon dont t'agis, dont tu réagis ». Ainsi, pour ce dernier, l'identité ethnoculturelle est surtout la manière dont l'individu se perçoit et perçoit ses appartenances, ainsi que sa manière d'agir et de réagir face à diverses situations ou contextes, principalement culturels. Il rajoute que l'identité, « c'est vraiment la mentalité, la façon de faire les trucs, la façon de penser. »

À leur arrivée au sein de leur pays d'accueil, les jeunes immigrants ont déjà certaines manières d'être et d'agir, acquises dans leur pays d'origine, qui peuvent contraster avec celles des gens originaires du pays au cœur duquel ils immigreront. Pour Miguel, ce contact initial avec les jeunes québécois, au secondaire, a provoqué un vrai « choc culturel », qu'il qualifie « [d'] horrible, même limite traumatique, pendant quelques années. » Miguel nous confie qu'au départ, il n'arrivait pas à comprendre les manières de penser et d'agir des Québécois, en plus de trouver ceux-ci très peu accueillants. Il souligne notamment l'individualisme, qui caractérise selon lui la culture québécoise, ou du moins nord-américaine :

Tout le monde est très individualiste, tout le monde est très...tu sais, en Équateur, quand on reçoit quelqu'un qui vient d'un autre pays, on les accueille, et on est genre « *Oh my god, c'est quoi ton parcours?* » et ici, tu es juste une autre personne dans le tas. Personne ne te pose des questions, on s'en « criss » de toi et c'est, genre « *Go, voilà, une autre personne...tu parles espagnol? Cool.* »

Miguel contraste donc cette « valeur » ou cette manière d'être plus individualiste avec la manière d'agir des Équatoriens, qu'il perçoit comme étant plus curieux et accueillants. L'individualisme est également soulevé par Samuel, qui décrit qu'en Colombie, au contraire du Québec, « [ç]a paraît mal de faire les choses pour toi » et « [...] c'est très important d'aller chercher ce lien social avec

les gens qui sont autour de toi. » Pour Samuel, un Colombien « pur et dur » tend à chercher et à créer un groupe ou une communauté, peu importe l'environnement au sein duquel il se trouve. Il mentionne la valeur du « communautarisme », c'est-à-dire l'importance de la communauté et de l'entraide, dans la culture colombienne : « Il y a une expression qui dit *Hoy por mi, mañana por ti*, et ça veut dire aujourd'hui je le fais pour toi, demain tu me rendras la faveur, donc c'est ça, je pense que ça résume bien ».

Ainsi, la culture québécoise, selon nos participants, peut s'associer à des tendances plus individualistes, alors que la culture latino-américaine, quant-à-elle, se lie plutôt à un fort sens de communauté. Carlos fait également référence à l'importance de la communauté et de la famille dans la culture colombienne : « Dans notre culture à nous autres, on est vraiment proches de notre famille. Pas vraiment juste de notre famille, mais des gens. » Les Colombiens sont selon lui plus faciles d'approche, facilitant la création de liens entre les individus. Ce « sens de communauté » qui définit la culture, en Colombie, s'accompagne d'une grande curiosité. Comme l'indique Samuel, « les Colombiens sont vraiment curieux, et tout le monde se parle. »

Gabriela, comme Miguel, décrit une difficulté à faire face à la différence entre la culture équatorienne et la culture québécoise : « Mettons, si je compare les deux cultures, tu sais, [culture] québécoise et culture latino ou culture équatorienne...les gens en Équateur sont très ouverts, très chaleureux. » Elle décrit un accueil au Québec assez froid, qu'elle contraste avec l'accueil qu'une personne vivrait en Équateur. L'exemple qu'elle donne est celui de son partenaire, d'origine québécoise, qui a pu aller en Équateur à plusieurs reprises, en sa compagnie : « Mon chum ne parle pas l'espagnol, nécessairement, et même lui avait sa place. Il ne s'est jamais senti exclu, il ne s'est jamais senti comme s'ils l'ont mis de côté et ne voulaient pas lui parler. » Samuel met lui aussi en valeur le côté accueillant des Colombiens, mais aussi plus généralement des Latino-américains :

Quelque chose d'autre, c'est que c'est vraiment un peuple accueillant. Ça je pense que c'est vraiment plus à l'échelle... tout le monde que j'ai connu de d'autres pays d'Amérique latine me disent la même chose. Ils vont toujours accueillir les gens, toujours t'accueillir avec un grand sourire.

Il semble ainsi que la culture latino-américaine puisse être définie par la tendance des Latino-américains à être, de manière générale, chaleureux et accueillants. En effet, l'ensemble de nos

participants paraissent être attachés à ces manières d'être et d'agir. Ils ne se limitent cependant pas à ces éléments. Gabriela, qui se décrit comme étant pétillante et charmeuse, qualités qu'elle associe concrètement à ses origines latino-américaines, relève quant-à-elle le côté très expressif et *loud* (bruyant) de la culture ou manière d'être équatorienne :

Comment je dirais ça...la culture en Équateur, si j'avais un mot pour la définir, je dirais que c'est très...c'est bruyant. Je ne sais pas comment le dire, mais c'est *loud*. On a beaucoup d'expression quand on parle, on parle vraiment fort. On prend de la place, mais c'est comme tout le monde qui prend de la place.

Samuel, tout comme Carlos, mentionne l'aspect festif et détendu de la culture colombienne, tout en signalant un rythme de vie très différent à celui du Québec. Carlos souligne cependant une certaine impulsivité liée à cette tendance à la festivité : « la mentalité en Colombie, c'est toujours genre aller plus vers la violence, les gens aiment ça beaucoup faire le *party*, donc parfois leur responsabilités, ça passe après. » Cette manière d'être plus festive, Carlos l'associe à des manières d'agir ou comportements plus « violents » ou impulsifs, qu'il oppose à une manière d'être canadienne plus « calme ». Pour Samuel, cette caractérisation festive est plutôt liée à un « laisser vivre » et à une tendance à prendre les choses et la vie plus à la légère :

C'est quoi être Colombien, tu m'avais demandé tantôt...ils vont toujours tout prendre à la blague. Tout est du niaisage pour eux, c'est pas sérieux, le *take it easy*. On arrive en retard, c'est pas grave. On prend notre temps. Il y a beaucoup cette ambiance festive. Je pense qu'on est le pays dans le monde avec le plus de congés fériés.

Miguel définit également « l'énergie » des Latino-américains, particulièrement ceux ayant vécu en Amérique latine, comme étant très directe. Il décrit également ces derniers comme débrouillards et instinctifs :

Dans le sens que comme il y a un genre de *spice* qui vient...une genre d'énergie directe qu'ont les Latinos. Pas tout le monde, il faut pas généraliser, mais souvent c'est...ça niaise pas, genre. Un genre de truc, surtout je trouve les Latinos qui ont *actually* vécu en Amérique latine, tu sais. [...] C'est vraiment le mot, *to be street smart*. C'est comme un genre de sixième sens, un instinct plus qu'autre chose.

4.2.3. Les activités ou pratiques socio-culturelles

Miguel nous dit également : « [...] c'est le sport, la lutte pour l'union, la chaleur, l'intégrité...je pense que c'est les mots qui décrivent la culture latine. » Des activités un peu plus concrètes peuvent alors être associées à ou caractéristiques d'une culture ; Miguel mentionne le sport, plus généralement, et Carlos nous parle spécifiquement du soccer, par exemple, qu'il affirme associer à la Colombie. Un tel élément relève beaucoup plus du culturel que de l'ethnique, mais il peut tout de même contribuer à la création d'un sentiment d'appartenance à une culture, que nous pouvons lier à l'identité culturelle telle que définie par Abou (1995). Dans le même ordre d'idées, Gabriela aborde la nourriture équatorienne, à laquelle elle est particulièrement attachée et qu'elle semble considérer comme un élément important de son appartenance à l'Équateur. Cette « chaleur » latino-américaine, Gabriela la retrouve lorsqu'elle fait ou mange des plats équatoriens :

Je considère que l'Équateur c'est l'un des meilleurs pays en Amérique du Sud, avec la meilleure bouffe. Je n'ai pas fait les autres, je sais un peu c'est quoi, mais on a trop de quantité de plats, de mets équatoriens qui sont trop bons. Fait que je dirais vraiment que c'est ça, c'est comme...c'est chaud au cœur, ça te fait [du] bien.

4.2.4. L'histoire et les orientations politiques

Ensuite, la culture et l'identité ethnoculturelle semblent aussi se définir par l'histoire, les croyances et les orientations politiques et sociales générales des individus. Selon Abou (1995), « l'identité ethnique dépend en partie de la manière dont le groupe interprète son histoire » (p. 49), alors que « l'identité culturelle échappe en grande partie à sa conscience et à ses prises de positions idéologiques » (Ibid.) Dans cette recherche, nous prenons en compte certains aspects ethniques et donc plus objectifs de la culture, mais, tel que nous l'avons discuté, nous considérons ceux-ci dans le contexte d'une définition de l'identité culturelle qui se veut la plus inclusive et représentative possible de la multiplicité des identités qui peuvent exister et cohabiter chez les individus et au cœur des communautés. Nous sommes d'avis qu'il est difficile (même impossible) de dissocier l'identité culturelle de l'histoire et des idéologies associées aux identités ethniques, d'où la pertinence d'aussi se référer à une identité ethnoculturelle.

Au niveau des prises de position politiques et culturelles et des façons de penser, nos participants semblent, de manière générale, partager une vision de ce qui définit et différencie le Québec et leur

pays d'origine. Par exemple, Miguel considère que la culture québécoise peut être décrite en se référant à un certain progressisme, qui l'interpelle particulièrement. Il insiste qu'en Équateur, les gens et la culture tendent à être plus conservateurs et machistes, notamment en raison des liens maintenus par le peuple équatorien avec la religion catholique, lien qui existait également au Québec, mais qui n'est aujourd'hui plus aussi fort qu'au sein de nombreux pays d'Amérique latine. Carlos contraste également le conservatisme de la Colombie avec l'ouverture d'esprit qu'il associe au Canada :

Je trouve que la mentalité est tellement...le monde sont tellement ouverts d'esprits qu'on est capables de tous habiter ensemble sans problèmes. C'est vrai qu'il va y avoir des problèmes, partout dans le monde, mais c'est moins fréquent que, mettons, en Colombie. Et puis ça, je lie ça vraiment à la culture d'ici, donc j'aimerais ça...ce calme que cette façon de penser m'offre, je l'associe à mon expérience, ici, au Canada.

Comme Miguel, Carlos décrit la « mentalité » colombienne comme étant « très ancienne » et les Colombiens comme plutôt « fermés d'esprits » et particulièrement attachés à la religion. Il nous donne l'exemple de son frère, dont l'homosexualité l'empêche de pouvoir retourner à son pays d'origine, par peur de se faire persécuter pour son orientation sexuelle, justement. Dans nos entretiens, Carlos critique fortement le conservatisme en Colombie, qu'il perçoit comme un élément définissant la culture colombienne, sans cependant le considérer comme caractéristique de son identité culturelle personnelle. Il convient ainsi de réitérer que ce ne sont pas tous les éléments définissant une culture ou une communauté culturelle qui vont automatiquement être définitifs de l'identité culturelle ou ethnoculturelle à laquelle s'associe un individu.

Chacun interprète sa culture à sa façon, selon son contexte et ses expériences personnelles. Il peut ensuite faire des choix quant à son identité ethnoculturelle et aux éléments culturels qu'il considère comme formateurs, mais aussi transformateurs de celle-ci. Tel que discuté plus tôt, l'acculturation des jeunes de génération 1.25 se trouve entre le matériel et le formel ; ainsi, certains aspects de la culture « d'accueil » sont interprétés selon la culture d'origine, et vice-versa. Ces jeunes adoptent donc des façons de penser pouvant être associées à l'une ou à l'autre (ou aux autres) des cultures qui forment son identité ethnoculturelle, et il est difficile de prévoir exactement comment l'affiliation à ces différentes cultures se fera.

Miguel indique qu'il conçoit ses valeurs et orientations politiques comme étant plutôt de gauche, valeurs qu'il associe plus au Québec qu'à l'Équateur : « Je pense que ça, c'est plutôt mes valeurs, où que je supporte l'éducation...je supporte beaucoup [...] la gratuité médicale, [...] un peu les valeurs qu'on a dans le Nord, ou qu'on dit avoir. » Ainsi, Miguel semble rattacher la priorisation des domaines de la santé et de l'éducation au Québec ou à la culture québécoise. Il souligne aussi l'importance qu'il accorde à la liberté individuelle et à l'égalité pour tous : « Tu sais, je te dirais que ça tombe toujours dans qu'est-ce qui est l'égalité, les droits de tout le monde, tu sais, je te dirais...si on entre dans le contexte de la recherche et tout, qu'est-ce qui est tolérance zéro pour le racisme, l'homophobie, le sexisme, mille et une choses différentes ». Il exprime sentir que ces valeurs qui le rejoignent sont beaucoup plus présentes au Québec qu'en Équateur, qu'il décrit comme un pays plus conservateur, similairement à la Colombie décrite par Carlos.

Miguel aborde également brièvement l'histoire de la colonisation en Amérique latine, histoire qu'il semble considérer centrale à la définition de ce qu'est la ou les culture(s) de la région latino-américaine. Comme l'indique Abou (1995), des communautés de langue et de culture telles que la communauté latino-américaine, peuvent être formées à partir de « phénomènes de conquête et de colonisation » (p. 43). Des histoires et expériences communes peuvent non seulement créer des communautés culturelles, mais aussi un sentiment d'appartenance à celles-ci. Miguel nous dit, justement, que la résilience des Latino-américains face à leur expérience de colonisation, en combinaison avec d'autres éléments (culturels et autres), crée chez lui une grande fierté :

Je pense que c'est juste plus ce côté-là de littéralement penser qu'on vient d'un peuple qui a été massacré, violé, volé, et qu'aujourd'hui, on est quand même vraiment dans les *tops* pour certaines choses, que ça soit l'agriculture, que ça soit, tu sais, la culture de la musique. Il y a beaucoup de pays qui sont *out there* et ça, c'est vraiment *nice*. Pas pour dire que les autres continents ou pays l'ont pas, mais je pense que c'est ce côté-là, surtout au niveau artistique, [on a] dépassé...tu sais, parce que je m'associe surtout à l'art, en général. Je pense que c'est surtout ça, pour moi. J'ai comme cette fierté-là.

Cette résilience des peuples latino-américains face à la colonisation, tout comme l'art, sous toutes ses formes, paraissent alors constituer des aspects centraux à la fierté culturelle ressentie par Miguel. Samuel souligne lui aussi cette résilience latino-américaine, plus spécifiquement colombienne, résilience ayant su se démontrer au cours de l'histoire du pays, mais aussi dans le quotidien des Colombiens. La solidarité et l'esprit d'équipe, dans le même ordre d'idées que le

« sens de communauté » auquel nos participants font référence, constituent également des qualités ou manières d'être que Samuel identifie comme s'associant à la culture latino-américaine :

La solidarité et l'esprit d'équipe c'est quand même central, c'est important. Quelque chose que j'admire et j'aimerais passer ça aux autres générations, c'est la résilience. Je pense que les Colombiens sont un peuple résilient. En Colombie, on dit qu'on est le peuple de *echar pa' lante*, qui regarde toujours par en avant, peu importe les difficultés.

Miguel note en revanche que la culture latino-américaine est tout de même teintée par certains moments historiques et sa situation socio-politique actuelle, qu'il considère comme étant « problématiques » : « [...] il y a tellement de choses, malheureusement, qui, en ce moment, sont représentatives du peuple latino qui est énormément la corruption, le manque d'éducation, tu sais. Ça reste que c'est un problème aujourd'hui. » Les enjeux sociaux ou la réalité sociale à laquelle font face les pays d'Amérique latine peuvent ainsi constituer un élément définissant leur culture ou le « peuple » qu'ils forment.

4.2.5. L'art, la musique et la danse

Tel que nous pourrions le constater, la culture et l'identité ethnoculturelle peuvent aussi inclure des formes d'expression artistiques, notamment la musique et la danse, qui ont été mentionnées à plusieurs reprises au cours de nos entretiens avec les participants. En effet, la danse est évoquée par l'ensemble d'entre eux, qui l'associent à la culture de leur pays, mais aussi de la région latino-américaine, plus généralement. Samuel considère que la danse, surtout la salsa, constitue un aspect assez central de sa culture colombienne et de celle de son père : « Danser la salsa, c'est très important pour moi. Ça me permet de rester attaché à mes origines. Mon père aimait beaucoup la salsa et c'est lui qui m'a appris à danser. » La danse constitue une manière pour Samuel, mais aussi pour Carlos, qui indique aimer sortir et danser dans des bars latino-américains, d'exprimer leur appartenance culturelle à la Colombie. Elle est aussi une façon assez concrète de maintenir un lien avec leur culture d'origine et de former des liens avec des individus de même origine qui, eux aussi, souhaitent garder ce lien par l'entremise d'activités telles que la danse.

La salsa, en plus d'être une danse, est aussi un genre musical. Comme Gabriela, Samuel mentionne la centralité de ce genre, dans sa consommation de musiques latino-américaines : « J'écoute beaucoup de musique en espagnol ou de la salsa. Ça c'est plus du côté de mon père, qui m'a laissé

cet héritage-là. Lui, c'était un grand fanatique de musique salsa. J'essaie d'approfondir vraiment là-dedans. » Carlos indique quant-à-lui consommer majoritairement de la musique latino-américaine : « C'est vrai que la plupart de la musique que j'écoute c'est souvent de la musique latino, mais c'est pas nécessairement de la musique qui vient de mon pays, en Colombie. En fait, c'est rare que j'écoute de la musique de la Colombie. »

Ainsi, au niveau de l'écoute de musique, Carlos ne semble pas être particulièrement attaché à la musique de son pays d'origine, mais plutôt à celle de sa région d'origine. Dans ce contexte, l'identité ethnoculturelle est donc supranationale. Quant à son appartenance supranationale et linguistique, Carlos rajoute : « La plupart des chansons que j'écoute c'est vraiment des gens de d'autres pays, mais qui chantent en espagnol. Je pense que c'est plus facile...comme je te dis, les expressions, la façon de penser. C'est plus facile de faire une connexion avec ça qu'avec la musique d'ici. » Il associe donc la musique à des façons de penser.

Il convient cependant de souligner que la définition de ce qu'est la culture et l'art latino-américain est très large et diverse, diversité qui n'est pas toujours reconnue ou mise de l'avant. Miguel remarque que la définition de la culture artistique latino-américaine ne se limite souvent qu'à quelques genres de musique ou de danse, par exemple, alors que, pour lui, cette culture est beaucoup plus riche : « C'est un gros *relief* pour moi de dire qu'être Latino, c'est pas juste, mettons, si je le mets aussi simplifié [qu']être Latino, c'est pas juste la salsa ou du reggaeton. Être Latino, pour moi, c'est du hip hop, c'est de l'humour, c'est ça. Être Latino, c'est toutes sortes de couleurs et de *shapes*, tu sais. »

Son attachement à la culture latino-américaine se définit ainsi beaucoup par les arts, et, pour lui, cette culture prend plus d'une forme. Dans ce contexte, il est crucial de réitérer la différenciation faite entre la culture et l'identité culturelle ; les individus peuvent choisir d'associer certains éléments, activités ou pratiques à une culture, mais puisque cette association relève d'un processus conscient, elle est finalement une question identitaire, et non culturelle, techniquement. Miguel, indirectement, nous rappelle qu'une culture est beaucoup plus que simplement l'appartenance que les individus ressentent face à celle-ci ou les choix identitaires que ceux-ci font face aux cultures qu'ils rencontrent.

La reconnaissance de la diversité de la scène musicale latino-américaine semble alors être particulièrement importante pour Miguel, puisqu'il mentionne s'être fait reprocher de ne pas être « assez Latino » pour ses goûts musicaux, qui n'incluent pas des musiques considérées et associées plus traditionnellement à l'Amérique latine. Pour Miguel, « c'est un peu ça qui vient en parallèle avec la culture, c'est que c'est plusieurs choses en même temps. Pour [ce dernier], c'est quoi la culture, après ça, c'est vaste. » Sa définition de la culture reste donc assez large. Il est crucial, selon lui, de reconnaître les multiples configurations que peut prendre la culture latino-américaine, culture de laquelle il se considère fier représentant :

Et si je peux éduquer quelqu'un en étant pas un *white saviour*, mais en étant un Latino qui *knows his shit and knows latin culture*, j'aime mieux le placer comme ça. J'aime mieux me placer comme un représenta[nt] de la culture latine, pis dire « *This is O.K., this is not O.K., this is Latino, this is not Latino* ». C'est plus dans ce genre-là, tu sais...pas pour dire ce qui est latino ou pas latino, car c'est plusieurs choses.

Miguel nous mentionne quelques artistes qu'il considère comme particulièrement inspirants et représentatifs de la culture latino-américaine tel qu'il la conçoit. L'un de ces artistes est Canserbero, rappeur d'origine vénézuélienne ; pour Miguel, cet artiste définit non seulement son « peuple » latino-américain, qu'il décrit comme étant parti « de rien », étant un peuple colonisé. En se référant à Canserbero, plus spécifiquement, il nous dit :

J'ai fait la découverte d'un artiste qui m'a ouvert les yeux...un artiste musical qui met beaucoup de l'avant de la représentation et ce côté-là d'être fier Latino. Depuis la découverte de cet artiste-là, ça m'a comme poussé à *always do things* en étant moi, *obviously*, en premier, mais toujours aussi à dire que je suis un artiste latino et que je suis fier, mettons d'être...que mon peuple, on vient de rien, et on est *self-made*.

Miguel note alors que la musique de Canserbero, dont le message est souvent très politique, est représentative de plusieurs aspects de sa culture et de son identité : « Moi, j'adore tellement les trucs politiques progressistes, et ça, ça m'a vraiment ouvert les yeux. C'est comme le seul truc que je consomme le plus. [...] Ça représente beaucoup les valeurs que je vis, auxquelles je m'associe aujourd'hui. » Comme nous l'avons souligné, la culture et l'identité ethnoculturelle sont aussi question de prises de position politiques et culturelles, et de façons de penser. Ces façons de penser, Miguel les retrouve dans la musique de Canserbero, notamment.

4.2.6. Les produits culturels et l'appartenance culturelle

En fait, nous considérons que ces contenus, consommés par les jeunes immigrants tout au long de leur vie, peuvent également jouer un rôle dans l'attachement que ces derniers ont face aux cultures qui forment leur identité, impactant alors la formation de celle-ci. Les contenus culturels et médiatiques consommés par les jeunes immigrants peuvent également jouer un rôle dans l'attachement que ces derniers ont face aux cultures qui forment leur identité, impactant alors la formation de celle-ci. Avec le passage du temps et l'adaptation des jeunes à leur nouvel environnement culturel, cette consommation peut se modifier. Les contenus culturels consommés à l'enfance et à l'adolescence, dans le pays d'origine, peuvent alors être très différents de ceux consommés par les jeunes dans leur vingtaine. Premièrement, Miguel nous explique qu'il grandit avec des médias anglophones, en Équateur, notamment puisque la communication entre ses parents, qui n'ont pas la même langue maternelle, se faisait surtout en anglais :

Donc on a toujours écouté de la musique en anglais, écouté de la TV en anglais, des films en anglais. Littéralement, à la maison, à part l'espagnol avec mon père, toutes les sortes de médias, dans un sens, se faisaient en anglais. [...] C'est pour ça aussi que ma mère nous a jamais vraiment poussé à parler français. On comprenait parce qu'on n'avait pas le choix, à causes de ses origines. Mais on n'était jamais réellement forcés à le parler, pis voilà.

Aujourd'hui, la consommation de Miguel reste surtout axée sur les contenus culturels en anglais, ce qui inclut la musique : « Je te dirais que 80% de toute la musique que je consomme c'est vraiment en anglais. » Cela dit, il écoute également de la musique d'origine latino-américaine : « Là, je commence beaucoup à écouter de la musique en espagnol aussi, et drôlement j'ai comme un trip de samba, donc j'écoute beaucoup de musique en portugais. » La consommation de contenus culturels de Gabriela est majoritairement en espagnol, de la musique aux émissions de télévision. Elle souligne qu'elle apprécie la disponibilité actuelle de ces contenus, qui étaient plus difficiles d'accès, à son arrivée au Québec :

Admettons, du reggaeton, de la salsa, des choses de même, moi, j'aime ça. Des films, mettons, j'écoute des émissions, admettons, ça s'appelle des *telenovelas* [...]. Si on parle d'il y a six ans, si je voulais « checker » une *telenovela* ou de quoi sur *Netflix*, je n'en trouvais pas. Donc je trouve ça le *fun* quand même qu'il y ait plus de cultures et de choses comme ça.

Au niveau des émissions de télévision latino-américaines ou colombiennes, plus spécifiquement, Samuel est peu familier avec celles-ci : « Au niveau, mettons, des émissions, de la télé qui se fait en Colombie, je connais rien de ce qui se passe en ce moment. » Carlos apprécie lui aussi surtout des contenus en anglais : « c'est plus facile d'avoir des bons films quand t'écoutes des films qui viennent des États-Unis ou de l'Europe. » Ainsi, l'évolution ou le changement dans consommation de contenus culturels télévisuels semble dépendre partiellement des émissions regardées par ceux-ci dans leur pays d'origine. En effet, la consommation de contenus en anglais semble rester relativement constante, notamment en raison de leur quantité et accessibilité, alors que la consommation de contenus dans la langue d'origine, l'espagnol, et son évolution varie d'un individu à l'autre. Il va de même pour la consommation de contenus en français, qui paraissent cependant être moins populaire chez nos participants.

Samuel nous indique également consommer de la littérature latino-américaine, notamment colombienne : « Je pense que je lis plus en espagnol, des auteurs colombiens surtout, parce que ça aussi c'est important pour moi de me faire une culture sur c'est qui les écrivains importants de mon pays. Je pense que j'ai moins cet intérêt-là par rapport aux écrivains québécois ou canadiens. » Gabriela, quant-à-elle, nous dit qu'en Équateur et à son arrivée au Québec, elle lisait des romans en espagnol, mais elle nous avoue qu'elle lit aujourd'hui beaucoup moins dans sa langue d'origine. Ainsi, la consommation de contenus culturels du pays ou dans la langue d'origine peut diminuer, avec l'immigration et l'intégration ou l'adaptation au pays d'accueil.

Cependant, il convient aussi de considérer que ce ne sont pas tous les jeunes qui consomment au départ des contenus culturels provenant de leur pays ou région d'origine. Samuel indique qu'à son arrivée au Québec, il n'avait que très peu d'intérêt non seulement pour les contenus culturels colombiens, mais aussi pour les contenus québécois ou canadiens, auxquels il avait été peu exposé avant son CÉGEP :

En même temps, j'avais pas un intérêt non plus pour les produits culturels québécois ou canadiens. Pas que j'avais pas un intérêt, mais je connaissais rien. J'avais pas été exposé à ça. C'est plus...bon, quand j'ai commencé le CÉGEP, c'est sûr que j'ai commencé à connaître un petit peu plus c'était qui les auteurs québécois, des pièces de théâtre. Mais c'est ça, ça restait à l'intérieur du cadre académique, les romans qu'ils

nous faisaient lire au CÉGEP. Les pièces de théâtre qu'il fallait regarder dans les cours de français.

Pour une bonne partie de sa vie, Miguel ne ressentait pas d'attachement particulier aux contenus culturels latino-américains. Il note que ce manque d'intérêt ou d'attachement face à ces contenus avait un impact sur la perception que les autres Latino-américains qu'il fréquentait avaient de son identité, le poussant à se questionner sur celle-ci : « Bref, tout ça pour dire que je me suis jamais associé à ces mouvements-là, de salsa ou quoi que ce soit, et à cause de ça, je me suis souvent [fait] traiter de pas assez Latino ou juste comme si j'étais pas Latino, comme un *fake*, souvent par beaucoup de monde, même par ma sœur. » Les préférences ou choix en matière de contenus culturels peuvent alors avoir un impact non seulement sur sa propre perception identitaire, mais aussi sur la perception qu'a l'Autre de notre appartenance ou identité ethnoculturelle.

4.2.7. Les généralisations et les stéréotypes culturels

La définition d'une culture implique aussi souvent le développement de stéréotypes, puisque, comme l'identité, la culture est définie par l'individu qui s'y associe, mais aussi par l'Autre. Tel que le mentionnent Phinney et al. (2006), « *stereotypes, prejudice, and discrimination are rarely accounted for in acculturation research* » (p. 83-84), surtout chez les adolescents immigrants, raison pour laquelle nous croyons qu'il est important d'aborder la question. Dans ce contexte, nous pouvons ainsi considérer l'auto-identité et l'hétéro-identité, tels que définis par Cucho (2010) ; l'hétéro-identité, dans un contexte de rapport de force entre groupes, qu'il soit symbolique ou non, peut mener à ce qu'il appelle une « identité négative ». Cette « identité négative », souvent associée aux membres d'un groupe minoritaire, peut être intériorisée par ces derniers et mener au développement d'un « mépris de soi » (Cucho, 2010, p. 104).

En lien avec les généralisations ou les stéréotypes associés à la culture latino-américaine, Miguel affirme qu'il ne laisse pas ces derniers le définir, puisque, justement, il est conscient de la vastitude d'éléments pouvant caractériser cette culture. Il indique qu'il considère que son identité ethnoculturelle latino-américaine ou équatorienne se lie surtout à sa nationalité et au fait qu'il y ait passé une partie de sa vie. Il insiste que ces stéréotypes qu'il énumère, plutôt de nature péjorative, ne lui correspondent pas, et il qualifie ces derniers de « malsains » :

On reste avec les clichés, on reste avec les stéréotypes de justement, les Latinos sont supposés danser la salsa, les Latinos sont hyper machos, ils boivent beaucoup. Mais je [...] suis aucunement ça. Je suis Latino, j'ai grandi en Équateur et j'ai ma nationalité équatorienne. Je suis comme ça...c'est pas parce que je tombe pas dans les stéréotypes que je ne suis pas Latino. Ça aussi, c'est juste pour *break* le côté des stéréotypes, tout le côté malsain des choses.

Comme Miguel, Gabriela aborde l'importance de reconnaître la différence au sein-même de la communauté et culture latino-américaine. Sa perspective met en évidence l'aspect subjectif de la culture et du sentiment d'appartenance de chacun face à celle-ci : « On est tous différents. La culture est si large et vague, tu sais. Tant que toi tu ressens que, pour toi, ça te rapproche à ta culture latino ou équatorienne, ben tant mieux ». En effet, chaque individu ressent un attachement différent aux cultures qui l'entourent et avec lesquelles il a grandi. Cet attachement peut également se transformer au cours de l'intégration et de l'acculturation de celui-ci. Un jeune immigrant peut être très attaché à sa culture d'origine à l'arrivée, mais cela ne signifie pas nécessairement qu'il le restera ou que sa relation avec cette culture ne se modifiera pas.

4.2.8. L'attachement à la terre et à la culture d'origine

Face à son lien à la culture ou aux valeurs latino-américaines et équatoriennes, Miguel affirme qu'il sent aujourd'hui un certain détachement, notamment en raison de la perception d'autrui : « J'ai toujours été comme un peu éloigné à ça et aussi parce que je me suis toujours fait dire que j'étais pas assez Latino. Fait que ça a comme toujours affecté un peu ce côté-là de moi, et mon approche envers d'autres Latinos. » Il semble ainsi que ce détachement face à certains aspects de la culture ou des valeurs latino-américaines affecte les relations que ce dernier maintient ou développe avec sa communauté ethnoculturelle, au Québec comme en Équateur. Miguel semble être attaché à la culture latino-américaine, mais il affirme ne pas ressentir ce même attachement face à son pays d'origine ou à la culture de celui-ci : « L'Équateur, à part pour le cacao pis le soccer, en ce moment, je n'y tiens pas nécessairement. Je vois pas grand-chose...je pense que je tiens plutôt au côté de l'Amérique latine qu'autre chose. »

Gabriela, quant-à-elle, a un fort sentiment d'appartenance envers l'Équateur, sentiment qui ne s'étend pas nécessairement à l'ensemble de l'Amérique latine. Elle explique que lorsqu'elle et son frère sont arrivés au Québec, elle ne sentait pas qu'un lien particulier se créait avec les autres jeunes

d'origine latino-américaine, notamment les Colombiens, qu'elle décrit comme étant « calmes », en comparaison avec les Équatoriens. Cela dit, malgré qu'elle affirme ne pas sentir une appartenance envers l'ensemble des nations d'Amérique latine, elle nous avoue tout de même se sentir un peu chez-elle, lorsqu'elle visite d'autres pays de la région : « C'est sûr que quand je vais au Mexique, je me sens un peu comme chez nous, parce que je parle l'espagnol, et la bouffe est bonne, et je connais un peu les cultures et tout ça, mais c'est pas pareil. »

Comme Gabriela, Samuel ressent un attachement à son pays d'origine. Cependant, même s'il est d'avis qu'une culture dite latino-américaine est « très vague » et qu'il existe de nombreuses différences entre les divers pays d'Amérique latine, il nous confie ressentir une certaine appartenance à cette communauté culturelle : « Oui, dans le sens large du terme, quand je rencontre des Mexicains ou...je vois qu'il y a quand même des similitudes avec moi. [...] Après, je pense qu'ils vont tous dire la même chose. T'aurais trouvé un Mexicain, il t'aurait dit "Ah, je trouve ça admirable leur résilience." »

Il nous révèle également percevoir certaines ressemblances entre les cultures latino-américaines et la culture québécoises : « Je sais que les Latino-américains, leur culture n'est pas totalement en opposition avec la culture du Québec. » Ces ressemblances, il les voit surtout dans le rôle qu'a joué la religion catholique dans leurs parcours respectifs, et l'histoire commune d'oppression vécue par les francophones et les Latino-américains :

Je sais qu'on partage une histoire de religion catholique, nos langues sont quand même proches. Quelque chose que j'aime par rapport à la culture du Québec, c'est comme leur histoire, le fait qu'ils ont été dans une position défavorisée et ils se sont battus pour arriver à un meilleur statut aujourd'hui, donc je pense que c'est un peu quelque chose auquel on peut s'identifier.

En résumé, les définitions de la culture et de l'identité ethnoculturelle que font nos participants, appuyées par les travaux de quelques auteurs ayant abordé les questions culturelles et identitaires, nous permettent d'arriver à plusieurs conclusions. Premièrement, la culture et l'identité ethnoculturelle sont à distinguer, mais elles restent des notions interreliées, en plus de se retrouver en constante évolution. La culture est inconsciente, alors que l'identité ethnoculturelle relève de choix faits par l'individu et de sentiments d'appartenance. Chez les jeunes immigrants d'origine

latino-américaine, plusieurs facteurs ou éléments peuvent définir ce qu'ils considèrent comme étant leur identité ethnoculturelle : l'apparence ou les traits physiques, la manière d'être et d'agir, des pratiques ou activités (artistiques ou non), les prises de positions politiques ou culturelles et les façons de penser, et l'histoire, par exemple.

Pour ceux-ci, il semble qu'il soit important de reconnaître que la culture latino-américaine en est une très diverse, ce qui signifie que les identités ethnoculturelles qui se forment le sont aussi. Ils considèrent important d'éviter le piège des stéréotypes, qui limitent la définition de la culture latino-américaine. L'identité ethnoculturelle se définit par la perception de l'individu-même (auto-identité) et aussi beaucoup par la perception de l'Autre. Tel que nous le verrons dans la section suivante, elle se construit surtout dans le contact et l'interaction entre individus et cultures. Chaque immigrant maintient un lien d'attachement ou d'appartenance à son pays ou à sa région d'origine, mais la force de ce lien n'est pas la même pour tous. En effet, certains vont plus s'associer à leur pays d'origine, alors que d'autres vont plutôt se rattacher à leur région d'origine. Ce lien peut aussi s'affaiblir, avec leur intégration au sein de leur nouveau chez-soi. L'immigrant peut également s'attacher à la culture de sa terre d'accueil, et même retrouver des éléments de sa culture d'origine au cœur de celle-ci.

4.3. Rôle de la langue dans la perception et construction identitaire

Comme l'indique Abou (1995), en s'inspirant des propos de William Mackey (1976), « la rencontre des langues et des cultures peut être un facteur d'enrichissement de la personnalité » (p. 85) ou de l'identité. Dans cette recherche sur la construction de l'identité immigrante, nous avons ainsi décidé de nous pencher sur la question de l'apprentissage des langues et de la relation entretenue par l'immigrant avec celles-ci. En fait, « *(t)he relationship between language and ethnic identity is a much-debated topic. A clear but extreme position [...] is that ethnicity is largely defined by culture, which includes language, and even more specifically, the language in which it is transmitted between generations.* » (Phinney et al., 2006, p. 80) Nous adoptons la position que la langue est bel et bien étroitement liée à l'identité ethnoculturelle et à la culture, mais nous reconnaissons en même temps qu'elle n'est pas le seul élément d'importance. Il convient de préciser qu'analyser l'acculturation et le développement identitaire en examinant plus spécifiquement l'aspect linguistique résulte en un défi, puisque de nombreux autres éléments influencent ce développement,

en conjonction avec cet aspect. En effet, la langue est non seulement un élément de la culture, mais aussi un véhicule et un symbole de celle-ci (Abou, 1995), et elle peut jouer ces rôles pour plus d'une culture. De plus, nous pouvons considérer que la langue est l'une des frontières devant être « traversée » par l'immigrant, frontières qui sont « *physical and metaphorical, visible and invisible, known and unknown.* » (Agnew, 2008, p. 44).

Dans cette étude, nous concevons ainsi la langue comme l'un des principaux aspects définissant la culture. Nous cherchons ensuite à établir comment cette dernière est liée à l'identité ethnoculturelle et à sa construction. En fait, la langue ou l'apprentissage de celle-ci est un « *pragmatic challenge of settlement that affects identity – a necessity of integrating and requirement for feeling a sense of belonging in a new culture.* » (Khanlou et al., 2018., p. 64) Elle est donc nécessaire à l'intégration immigrante, mais aussi au développement d'un sentiment d'appartenance à une culture, sentiment dont la formation de l'identité ethnoculturelle découle. En effet, « *[a]s [immigrants] learn the language and customs of the new society, they begin to identify with it to varying degrees.* » (Berry et al., 2006, p. 5) Dans ce contexte, la formation identitaire n'est pas un « phénomène statique, figé, qui renvoie à une collectivité définie de façon invariable et elle-même quasi immuable » (Cuche, 2010, p. 100), mais un sentiment d'appartenance pouvant être multiple.

En effectuant des entretiens avec nos participants, nous avons pu nous rendre compte que l'ensemble de ceux-ci ont participé aux cours de francisation requis pour les immigrants non-francophones, puisqu'ils ne parlaient pas ou ne parlaient que très peu le français avant de s'installer au Québec. En faisant le recrutement de nos participants, nous avons omis d'identifier cet élément comme étant un critère de sélection, mais nous pensons qu'il est tout de même important de relever cette caractéristique, qui, tel que nous le verrons, peut avoir un impact assez significatif sur les processus d'adaptation et de développement identitaire des jeunes immigrants. En effet, « [c]hez le polyglotte, chacune des langues qu'il parle ou écrit se nourrit des autres et contribue à la constitution de son identité complexe (dont les langues ne sont qu'une composante). » (Micone, 2021, p. 57) Ainsi, connaître la langue de la terre d'accueil peut constituer une porte permettant l'accès à la ou les cultures de cette dernière. Les cours de francisation (ou classes d'accueil, comme certains de nos participants s'y réfèrent) sont souvent l'un des premiers contacts que ces derniers non seulement avec le français, mais aussi avec d'autres jeunes qui, eux aussi, sont en processus d'apprentissage de la langue.

4.3.1. Résistance au français comme mécanisme contre-acculturatif

L'apprentissage d'une nouvelle langue constitue une expérience qui peut beaucoup différer d'un individu à l'autre, dépendamment des circonstances et de l'environnement dans lesquels se fait cet apprentissage, mais aussi de la facilité avec laquelle un individu apprend. Chaque jeune fait face différemment à la nécessité d'apprendre la langue du pays d'accueil. Miguel a appris le français non seulement lors des cours de francisation de son école secondaire, à Saint-Hyacinthe, mais aussi lorsqu'il est resté quelques mois chez sa marraine et son parrain, à Québec, avant d'officiallement et plus permanemment emménager au Québec. Ainsi, avoir déjà de la famille ou du moins des contacts au sein du pays d'accueil peut faciliter l'apprentissage de sa langue. Dans le cas de Miguel, ces contacts lui ont permis une introduction au français avant son installation au Québec. Cela dit, il est peu clair si cette introduction a réellement contribué ou à quel point celle-ci a aidé à son apprentissage du français.

Miguel nous indique qu'à son arrivée, la communication en français était assez difficile, bien que son apprentissage ait au final été assez rapide : « Je ne parlais pas tout à fait français, j'avais quand même un énorme accent, j'avais de la misère à chercher mes mots. » Tel qu'indiqué, lorsqu'il a emménagé au Québec, il comprenait la langue et la parlait un peu, grâce à son séjour chez sa famille québécoise, mais il ne savait ni lire, ni écrire. Il nous confie que sa connaissance de l'espagnol, sa langue maternelle, a tout de même participé à son apprentissage du français : « C'est sûr qu'il y a des mots plus complexes...tu sais, surtout les mots qui ressemblent beaucoup à l'espagnol, c'était très facile. » Il semble ainsi que sa connaissance préalable d'une langue latine ait facilité son apprentissage du français, par les similarités que ces langues peuvent avoir l'une avec l'autre.

Gabriela parlait également à peine le français, à son arrivée au Québec, et, au départ, elle ne souhaitait pas l'apprendre : « Moi, je ne voulais vraiment pas apprendre le français. Mon but, ça aurait été de déménager à Montréal, de ne jamais apprendre le français et de parler anglais pour le restant de mes jours. La langue était trop compliquée et je ne trouvais pas ça l'fun à apprendre. Ça aussi, c'était une barrière. » Il paraît ainsi que l'intérêt face à la langue ou la culture d'accueil joue un rôle dans l'apprentissage de cette langue, et, conséquemment, dans l'intégration de l'immigrant. Comme nous le dit Gabriela, la difficulté de la langue française a constitué pour elle un obstacle à son apprentissage. Carlos souligne que ce dernier signifiait en quelque sorte une coupure avec sa

vie d'avant, qui se déroulait entièrement en espagnol : « [...] je voulais rien savoir. Je voulais pas apprendre la langue, je voulais continuer ma vie comme elle était, et c'est justement pourquoi j'ai rien appris avant qu'on arrive ici. »

Ce rejet initial de la langue française et, par conséquent, de la culture lui étant associée, peut être considéré comme un réflexe contre-acculturatif ou assimilatif. Comme l'indique Abou (1995), « le premier réflexe de l'immigrant, pourtant désireux de s'intégrer à la société réceptrice et d'adopter sa culture, est de se défendre contre l'assimilation. » (p. 72) Ainsi, à leur arrivée, les jeunes immigrants peuvent avoir tendance à s'opposer à l'adoption de la culture ou de la langue de la terre d'accueil, par peur de perdre leur culture d'origine, notamment, ou simplement par crainte de faire face au changement que représente l'immigration au sein d'un nouvel endroit, d'un nouvel environnement culturel. L'adolescence est déjà une période de grande transition, et il peut ainsi être difficile pour un adolescent immigrant d'avoir à se confronter à de tels changements.

Comme Gabriela, Carlos décrit l'apprentissage du français comme étant plus ardu que celui de l'anglais, langue qu'il avait lui aussi déjà apprise, en Colombie : « Je trouve que le français, la prononciation, c'est vraiment plus difficile que l'anglais. » Ayant également fait son CÉGEP et s'étant trouvé un emploi au sein duquel il doit interagir surtout en anglais, Carlos semble ressentir peu d'attachement au français. Il nous dit que l'anglais « sort plus naturellement que le français » et qu'il considère que l'adaptation aurait peut-être été plus facile s'il n'avait pas eu à apprendre le français : « Donc, tu vois, ça me donne l'idée que, genre, si on était allés à un autre pays ou est-ce que leur langue maternelle c'était l'anglais, ça aurait été plus facile pour nous de s'adapter. » Encore une fois, il convient de réitérer que l'apprentissage de la langue du pays d'accueil est central, dans l'intégration et adaptation immigrante.

4.3.2. Francisation et regroupement culturel

Tel le souligne Rumbaut (2004) « *language assimilation is expected of immigrants not only for instrumental reasons but for symbolic ones as well since language also lies at the core of national identities and ethnic solidarities.* » (p. 1992) On peut considérer que la langue constitue, fondamentalement, un aspect plus objectif de l'identité, puisqu'elle est surtout associée à l'identité nationale et/ou à l'identité ethnique. Cependant, tel que nous le constaterons, elle peut également

s'associer à l'identité culturelle, puisque les jeunes peuvent avoir ou développer un sentiment d'appartenance face aux langues qu'ils emploient pour communiquer, de leur langue d'origine à la langue de leur pays d'accueil. L'absence de l'apprentissage de cette dernière peut freiner l'intégration de l'immigrant à sa société d'accueil. La connaissance limitée du français de Miguel a notamment ralenti son parcours scolaire, puisqu'il a dû refaire une année du secondaire :

Moi, en Équateur, dans une couple d'années, j'étais supposé terminer mon secondaire...je suis arrivé ici, et je vois les gens avec qui je n'allais probablement pas terminer mon secondaire à cause de mon français. Ça aussi, c'était comme assez dur à l'accepter, de dire que mes amis finissaient le secondaire ici et pas moi, parce que je devais aller à l'école des adultes [pour] mon français de cinq.

Miguel critique fortement le système de francisation, qu'il qualifie de « tout croche », et « par tout croche...c'est que la façon comment qu'ils poussent aux gens de "s'intégrer", c'est "Oh, tiens-toi avec eux, ils vivent le même parcours!" » Miguel est alors d'avis qu'encourager les jeunes à se regrouper en communautés culturelles, par la création de classes d'accueil ou de francisation, ne constitue pas nécessairement le meilleur moyen de favoriser leur intégration. Nous pouvons ainsi affirmer que ce ne sont pas tous les jeunes immigrants qui ressentent ce besoin ou qui souhaitent se tourner vers leur communauté de langue et de culture, malgré qu'ils aient souvent l'instinct de le faire, puisqu'ils ont la plupart du temps des caractéristiques culturelles en commun avec les membres de cette communauté. Tout immigrant souhaite répondre à son « besoin d'intégration (être inclus dans un groupe, y avoir une place reconnue, être reconnu comme membre légitime, comme semblable ou égal aux autres) » (Lipiansky, 1993, p. 33), et chacun répond à ce besoin de façon différente.

Certains immigrants vont prioriser trouver leur place au sein de la société d'accueil et de ses membres, alors que d'autres vont plutôt se réfugier au cœur de leur communauté culturelle, au sein de laquelle ils se sentent déjà semblables aux autres. Miguel dit comprendre ce regroupement, qui peut en quelque sorte adoucir le choc culturel vécu par certains immigrants, en leur permettant de former un entourage qui leur est plus familier, culturellement. Pour lui, en revanche, ce regroupement culturel aurait constitué un obstacle à son envie de s'intégrer et de former des liens avec des Québécois : « Mais l'affaire, c'est que, tu sais, on était comme "O.K., c'est le *fun*, vous

nous comprenez, mais on veut s'intégrer, tu sais, on veut apprendre le français, on veut avoir des amis québécois, tu sais ».

Gabriela souligne également la tendance de la francisation et des classes d'accueil à regrouper les jeunes de mêmes communautés culturelles, rendant plus difficile et rare la socialisation en français : « On voulait vraiment apprendre le français, et ce qui arrivait, quand on se tenait avec eux autres, c'est qu'on parlait juste espagnol. Fait que c'était vraiment difficile pour nous d'apprendre le français, parce qu'on faisait juste socialiser avec des gens qui parlent l'espagnol. » Elle décrit que son objectif initial était de retourner en Équateur, et que puisqu'il était nécessaire d'apprendre le français afin de finaliser son secondaire, elle souhaitait que cet apprentissage se fasse le plus rapidement possible.

En lien avec les classes d'accueil, Carlos nous dit : « Tu te tiens toujours avec des gens qui parlent ta langue, qui ont la même culture que toi, qui vont faire des trucs semblables à ce que tu faisais en Colombie, donc c'est vraiment un obstacle pour s'adapter à cette culture-ci. » Ils ont ainsi en commun la langue, mais aussi des pratiques et des expériences communes, qui rendent la création de liens sociaux plus facile et naturelle. Ils peuvent alors ressentir que l'adaptation à leur « nouvelle » culture et l'interaction avec des jeunes d'autres cultures est moins « nécessaire », puisqu'ils ont la possibilité de tisser des liens avec des individus qui leur ressemblent déjà, à plusieurs niveaux.

Tel que souligné, plusieurs jeunes immigrants se tournent donc vers leur communauté culturelle, comme stratégie d'adaptation et d'intégration. Tel que qu'établi, selon les témoignages de nos participants, il semble que les classes de francisation ou d'accueil favorisent ce regroupement culturel. Celui-ci n'impacte cependant pas toujours négativement l'intégration et/ou l'apprentissage du français. Par exemple, Samuel décrit une expérience plutôt positive au sein des classes d'accueil, qui lui ont permis d'apprendre la langue en un an seulement. Notamment, il souligne qu'observer l'expérience d'intégration et d'apprentissage du français d'autres jeunes immigrants y ayant fait face avant lui était pour lui très encourageant :

Les profs étaient hyper bonnes. Ils nous faisaient des sorties, des activités culturelles...ça donnait du gout d'aller en classe d'accueil. C'était toujours dynamique,

on avait toujours des activités et ça t'encourageait à apprendre le français aussi. Tu voyais d'autres immigrants qui avaient arrivé avant toi, puis tu voyais comment ils s'exprimaient déjà mieux que toi, fait que ça te donnait comme envie de [te dire] « Ah O.K., c'est possible, ils l'ont déjà [appris]. » C'est ça. Puis j'ai pu apprendre le français en une année.

4.3.3. Apprentissage linguistique et intégration sociale dans différents milieux

L'apprentissage de la ou des langue(s) du pays d'accueil peut permettre une meilleure intégration ou adaptation sur le plan social. Apprendre le français a permis à Gabriela de s'ouvrir un peu plus aux autres, à l'école : « Avec eux autres, [les amis québécois de mon frère], j'ai appris à parler mieux français, fait que je devenais un peu plus sociable dans les cours...je ne voulais pas trop parler, vu que c'est comme un peu quand tu ne veux pas parler dans ton cours d'anglais parce que tu as un gros accent ». Les immigrants peuvent alors craindre la perception et même le jugement de l'Autre, quant à leur niveau de connaissance de la langue du pays d'accueil et à leur accent.

En effet, dans le cas de nos participants, leur sociabilité avec les Québécois, surtout, semble étroitement liée à leur niveau de confort en français. Samuel indique avoir eu une expérience similaire à celle de Miguel et Gabriela. Il nous parle lui aussi d'une gêne face sa manière de s'exprimer et à son accent, notamment. Selon lui, surtout à son arrivée, la langue était l'un des éléments principaux dont dépendait la possibilité qu'il avait de s'intégrer socialement. Il note qu'apprendre à communiquer dans la langue du pays d'accueil implique le gain d'une certaine confiance en soi :

Je pense qu'au début, c'était la langue. De plus en plus que j'ai commencé à m'améliorer en français, je me suis fait plus d'amis québécois, donc il y avait cette gêne de « Ah, qu'est-ce qu'ils vont penser de mon accent? J'ai des expressions drôles qu'ils ne comprennent pas. » Des fois, j'ai du vocabulaire qui n'existe pas, donc c'est ça, c'était comme une gêne, une timidité par rapport à la langue, à mon niveau de français. Je pense que c'était surtout ça, au début. Au fur et à mesure que tu deviens bon, t'as plus confiance.

Carlos souligne lui aussi l'importance de la langue dans la création de liens sociaux avec les gens du pays d'accueil :

Mais là, quand tu commences à faire plus d'amitiés avec des gens d'ici, c'est vraiment en français que ça se passe. Là, on parlait en français et c'était plus facile pour moi

d'établir plus de relations avec des gens d'ici quand j'étais en couple avec une Québécoise, quand je trainais plus souvent avec mes amis québécois. C'était juste plus facile en général.

Tel qu'abordé plus tôt, la connaissance ou le manque de connaissance d'une langue peut beaucoup affecter la capacité d'un individu à créer des liens sociaux, impactant la formation de son entourage. La communication est essentielle, dans l'interaction humaine ; sans cette communication, il est très difficile de créer des relations avec d'autres. Carlos note que c'est principalement son apprentissage du français qui lui a permis de créer des liens avec des Québécois, mais aussi plus généralement avec des francophones, qu'ils soient d'origine québécoise ou non :

Au fur et à mesure que j'ai commencé à être capable de communiquer avec les gens en français, ben là, c'était pas uniquement avec des Latinos que je trainais. Ben là, il y avait d'autres sortes d'immigrants, il y avait des gens qui venaient des pays orientaux, des gens qui venaient du Brésil, même en Amérique du Sud, mais qui parlaient pas la même langue que nous, genre, eux autres, ils parlaient portugais, nous autres, on parlait espagnol, mais on n'a jamais essayé de communiquer dans une langue semblable. C'était vraiment le français. Donc c'est sûr que ça nous aidait aussi à établir des connections avec de gens d'autres pays, pas uniquement les pays qui parlent espagnol.

Le français constitue donc un point commun entre immigrants et Québécois, mais aussi entre immigrants ne possédant pas la même langue d'origine. Pour les parents de Samuel, qui ont à peine appris le français, il a été très difficile de former des liens avec des individus n'appartenant pas à leur communauté ethnoculturelle, c'est-à-dire la communauté latino-américaine. Samuel nous dit que ses parents « vont restreindre tous leurs contacts à des Latinos. Ils ont aucun lien ou très peu avec des personnes d'ici. » Miguel et Gabriela, à leur arrivée au Québec, souhaitaient apprendre le français le plus rapidement possible, notamment afin de pouvoir mieux socialiser avec des jeunes hors de leur communauté ethnoculturelle. Ainsi, certains jeunes peuvent choisir de s'intégrer ou de s'adapter en s'associant plutôt à des personnes provenant du pays d'accueil.

Le milieu scolaire constitue un milieu central d'interaction et d'apprentissage du français, pour les jeunes immigrants arrivant au Québec. Cela dit, d'autres milieux peuvent faciliter l'apprentissage d'une langue, comme les milieux de travail, par exemple. Miguel indique qu'en plus de lui permettre de devenir plus indépendant, l'un de ses premiers emplois au Québec lui a aussi permis de mieux apprendre le français : « Déjà, je n'avais pas le choix de parler en français, donc, un peu,

ça a brisé cette peur-là que j'avais au début qu'on a en tant qu'immigrant, de, genre, parler tout croche et se faire regarder comme un bébé bizarre parce que les gens [ne] te comprennent pas. » Gabriela nous dit : « Je me suis trouvé un emploi, donc ça m'a beaucoup aidée à pratiquer. » Ces milieux forment un microsysteme, qui impacte le développement de l'adolescent immigrant.

4.3.4. Transformation du sentiment d'attachement à la langue d'origine

Avec le passage du temps, leur intégration et le développement de leur identité personnelle et ethnoculturelle, la relation des immigrants avec les différentes langues qu'ils connaissent peut se transformer. Dans cette recherche, nous considérons que la ou les langue(s) parlées par un individu est un élément constituant non seulement de sa culture, mais aussi de son identité ethnoculturelle, puisque l'individu peut avoir différents sentiments d'attachement ou d'appartenance face aux langues qu'il emploie pour communiquer. Miguel nous indique qu'il interagit majoritairement en français, depuis son arrivée au Québec, mais qu'il parle aussi couramment l'anglais, et qu'il tente de continuer à parler sa langue maternelle, lorsqu'il en a l'occasion : « Dès que je peux parler en espagnol, je le fais à quelqu'un, parce que je trouve que les langues, c'est comme un muscle, il faut l'entraîner. Dès que je peux parler en anglais avec quelqu'un, je vais le faire. Dès que je peux parler en espagnol avec quelqu'un, je vais le faire. »

Aujourd'hui, ce dernier tient ainsi à maintenir son espagnol, ce qui semble démontrer qu'il ressent un certain attachement à sa langue maternelle. La plupart de nos participants paraissent avoir cet attachement ; cela dit, il convient de souligner que la force ou l'ampleur de ce dernier est rarement fixe, chez les jeunes immigrants. Tel qu'abordé précédemment, à l'arrivée au sein de leur terre d'accueil, les immigrants peuvent adopter diverses stratégies pour s'intégrer. Par exemple, certains jeunes immigrants peuvent souhaiter s'éloigner de leur culture d'origine afin de mieux s'intégrer à la société ou culture d'accueil, ce qui peut passer par un éloignement ou un détachement face à leur langue maternelle. Miguel, entre autres, n'a pas toujours voulu maintenir son usage de l'espagnol, par pression qu'il s'imposait de s'intégrer et d'apprendre le français. Il nous dit : « J'avais ce genre de *feeling*-là que je devais rusher à m'intégrer, pis j'étais tanné de parler en espagnol, je voulais parler le français. Fait que ça a été un côté un peu malsain de ma part. »

Il souligne qu'aujourd'hui, il emploie plutôt l'espagnol avec ses proches : « Je pense que c'est vraiment plus les relations plus proches auxquelles je vais me référer en espagnol. Même avec [ma blonde], des fois je veux qu'elle pratique, donc je lui parle en espagnol. Donc je pense que c'est ça, le côté plus intime, plus personnel, je me réfère en espagnol. » Quant à Samuel, ce dernier parle encore entièrement en espagnol avec ses parents, sa famille en Colombie et ses amis colombiens, mais, dans son quotidien, il interagit surtout en français, notamment avec sa partenaire, avec laquelle il habite, et en anglais, puisqu'il étudie présentement à l'université McGill. Comme Miguel, il interagit parfois avec sa partenaire en espagnol. Quant au sentiment d'appartenance ou d'attachement à la langue d'origine, tel que mentionné, celui-ci varie d'un immigrant à l'autre. Comme cette étude le démontre, cet attachement peut impacter la manière dont l'immigrant lie la langue à son identité. Samuel nous dit ressentir un fort attachement à l'espagnol, qu'il considère justement comme un élément important de son identité :

C'est ma langue maternelle, qui va me suivre toute ma vie. Je ne pense jamais que je vais oublier comment parler l'espagnol, parce qu'à cause de l'âge auquel je suis arrivé...j'étais quand même vieux, j'avais plus que 16 ans. [...] Je pense que je me sens quand même privilégié de pouvoir parler cette langue-là. C'est quelque chose dont je suis fier, puis c'est sûr que si jamais j'ai des enfants...je sais pas, j'aimerais qu'ils apprennent à parler cette langue-là. Je pense que ça fait quand même partie de mon identité.

Ainsi, il semble que les immigrants ressentent majoritairement une certaine appartenance à leur culture et langue d'origine, ainsi qu'une fierté face à leur capacité de communiquer dans cette langue. Comme le souligne Samuel, l'âge d'immigration est un aspect important dans la relation que les jeunes maintiennent avec leur langue d'origine, puisqu'en effet, le développement de Samuel, comme celui de nombreux jeunes/adolescents immigrants, se fait en grande partie en leur langue d'origine, qui est dans ce cas l'espagnol. La langue est donc un élément central dans le maintien du sentiment d'appartenance identitaire à la culture d'origine. Samuel nous confie : « Je me sens fier de parler espagnol et je pense que c'est une des seules choses qui me permet de rester attaché à mon pays, à mes origines. » Il est également intéressant de constater, chez Samuel, son désir de transmission de la langue espagnole à ses enfants. Cette volonté démontre selon nous l'importance, pour lui, de sa relation avec sa culture d'origine.

4.3.5. Développement du sentiment d'attachement à la langue de la terre d'accueil

De plus, en plus de garder un certain attachement à leur langue d'origine (attachement dont la force dépend de plusieurs facteurs, que nous tentons de déchiffrer), certains adolescents immigrants développent également un sentiment d'attachement, et même d'appartenance, face à la langue qu'ils apprennent dans leur pays d'accueil. C'est le cas de Samuel, qui affirme ressentir une fierté de parler français et de se considérer comme étant francophone. Il souligne que cette connaissance du français lui permet, entre autres, de créer des liens un peu plus profonds avec les Québécois. Il nous dit :

Je me sens fier du niveau de maîtrise que j'ai développé du français, ça, c'est sûr. Je pense que c'est quelque chose de crucial qui m'a permis de m'intégrer. C'est d'avoir des conversations profondes avec les personnes et d'apprendre plus sur eux. C'est de bien parler, de comprendre la langue, puis je pense que ça met les gens à l'aise de voir que, mettons, je vais utiliser du vocabulaire québécois ou une expression québécoise, parce que c'est ça, ils voient qu'on a des similarités.

Le lien que ce dernier a développé avec le français et avec la culture québécoise semble être très lié aux relations de proximité créées avec des Québécois, surtout sa partenaire actuelle, qu'il a pu rencontrer au CÉGEP, ainsi que la famille de cette dernière. Il est aussi intéressant de constater sa mention de la perception des Québécois (considérés comme l'Autre, dans ce contexte), qu'il paraît souhaiter « mettre à l'aise » ; cela nous confirme encore une fois la centralité de l'interaction sociale dans tout processus que vit l'immigrant, incluant le développement identitaire. Le fait que les Québécois soient « mis à l'aise » par sa communication en français, mais plus spécifiquement par son usage de vocabulaire et d'expressions québécoises, nous rappelle également qu'une langue peut être symbole et véhicule de plus d'une culture, et qu'elle ne constitue qu'un aspect de la définition de ces cultures. Le français, par exemple, est parlé dans de nombreux pays, mais, dépendamment de la manière dont celui-ci est parlé, entre autres, il peut être associé à différentes cultures.

Comme nous l'avons discuté, un jeune immigrant cherche souvent simplement à faire partie d'un groupe et à être accepté. L'apprentissage de la langue du groupe dans lequel il souhaite s'intégrer ou duquel il cherche l'acceptation peut souvent permettre une plus grande inclusion, par le point en commun majeur que crée la langue, centrale à la communication. Ce ne sont cependant pas tous

les immigrants qui ressentent un attachement à la langue de leur pays d'accueil. En effet, aujourd'hui, l'usage du français par Carlos n'est que très limité. Tel que mentionné, celui-ci ressentait au départ beaucoup d'appréhension face au fait d'apprendre le français, et il semble qu'encore aujourd'hui, il n'affectionne pas particulièrement cette langue. Il perçoit celle-ci comme plus utilitaire qu'autre chose :

Là, en ce moment, c'est rare que je parle en français. C'est vraiment seulement quand je vais faire mon épicerie, quand je vais acheter des vêtements ou peu importe. Quand je vais acheter des choses, ça se passe vraiment en français. C'est normal, on est au Québec. À part ça, si c'est pour avoir une conversation avec quelqu'un, si c'est aller prendre un verre avec des amis, ça se passe soit en espagnol, soit en anglais.

Finalement, il convient de réitérer que la langue ne constitue que l'un des éléments pouvant définir non seulement la culture, mais aussi l'identité ethnoculturelle. Nécessaire à l'intégration immigrante, elle est en même temps un élément plus objectif de la culture et l'objet de sentiments d'attachement et d'appartenance, la liant ainsi à l'identité. Nous avons premièrement identifié que les jeunes immigrants peuvent au départ démontrer une résistance à l'apprentissage de la langue du pays d'accueil, résistance qui constitue un mécanisme de contre-acculturation. Dans le cas de nos participants, certains d'entre eux indiquent avoir eu recours à un tel mécanisme de résistance, malgré qu'au final, ils aient tous eu à apprendre le français, langue qu'ils qualifient pour la plupart comme assez difficile à apprendre.

Les jeunes immigrants peuvent également avoir tendance à souhaiter se réfugier dans leur communauté linguistique (et culturelle), refuge qui ne constitue pas nécessairement un rejet de la culture du pays d'accueil, mais qui démontre plutôt un désir d'appartenance à un groupe. Cette appartenance est souvent plus facilement ressentie auprès d'individus de même culture et langue. Les cours de francisation, selon nos participants, tendent à encourager ce regroupement culturel. Ce ne sont cependant pas tous les jeunes immigrants qui souhaitent adhérer à ce regroupement, puisqu'il peut parfois également impliquer une plus grande difficulté à apprendre la langue du pays d'accueil, par manque d'interaction en celle-ci. L'apprentissage de la langue peut aussi permettre une meilleure adaptation et intégration sociale au cœur de la société d'accueil, du milieu scolaire au milieu de travail, qui relèvent tous deux du microsystème impactant le développement d'un

adolescent. De plus, cet apprentissage linguistique peut être favorisé par le développement de liens sociaux, surtout des liens sociaux de proximité.

Au niveau de l'identité ethnoculturelle, les jeunes immigrants peuvent également développer un sentiment d'appartenance à plus d'une culture ou langue. En effet, avec le temps et l'intégration, des sentiments d'appartenance et de fierté culturelle peuvent naître face à la langue de leur pays d'accueil. Cette appartenance peut cohabiter avec l'appartenance qu'ils ressentent face à leur culture et langue maternelle, qui semble rester assez présente chez la plupart des jeunes immigrants. Comme nous le dit Maalouf (2001) dans *les Identités meurtrières*, la langue n'est pas comme la religion, dans le sens où elle n'est pas exclusive. Plusieurs langues peuvent prendre une importance particulière dans le contexte identitaire, tout comme plusieurs liens ou relations sociales peuvent jouer un rôle au cœur de ce dernier.

4.4. Adaptation/intégration sociale et construction de l'identité

Tel que nous l'avons abordé, « l'identité se construit et se reconstruit constamment au sein des échanges sociaux » (Cuche, 2010, p. 101) ; l'identité immigrante ou ethnoculturelle ne fait pas exception. En fait, les jeunes immigrants peuvent faire face à des défis à plusieurs niveaux, sur le plan social, défis dont nous discutons dans la section qui suit. Entre autres, les liens sociaux formés par un jeune immigrant au sein de son pays d'accueil dépendent du sentiment d'attachement ressenti par celui-ci face à son pays d'origine et aux gens ou à la famille s'y trouvant, mais aussi du désir d'intégration ou d'adaptation au pays d'accueil. Souvent, ces jeunes immigrants ne choisissent pas de quitter leur pays pour s'installer ailleurs, ce qui rend l'expérience d'immigration encore plus difficile et dépayssante qu'elle ne l'est déjà.

Miguel nous dit : « Je pense que c'était ça, c'était complètement, du jour au lendemain, juste m'arracher ça des mains et c'est comme "Bon, on a ça pour toi, et il faut que tu l'acceptes ou pas." C'est comme un peu le mode survie. » L'adaptation à ce nouveau contexte leur est donc en quelque sorte forcée ou imposée, et, comme l'indique Samuel, « c'est comme tout recommencer à zéro. » Leur développement en tant qu'adolescents ayant ainsi lieu en « mode survie », cela peut impacter la perception et les sentiments qu'ils auront face aux cultures formant leur identité.

4.4.1. Adolescence, deuil et isolement social

L'immigration peut constituer une expérience socialement très isolante pour un jeune immigrant, non seulement puisque celui-ci est retiré du cercle social qu'il avait dans son pays d'origine, mais aussi parce que son cercle familial, souvent lui aussi en plein processus d'immigration et d'adaptation, est moins disposé à lui offrir le support dont il peut avoir besoin dans cette période plus difficile. Le sentiment de deuil auquel fait face l'immigrant est double, puisque, « déraciné de son pays, il se sent exclu de la société nouvelle. » (Abou, 1995, p. 76) Quant à cet isolement, Samuel nous dit :

Il y avait des moments, mettons, quand j'étais au CÉGEP et que je vivais cet isolement, que j'avais peur de parler aux gens et tout ça, que j'aurais aimé en parler plus avec ma famille, mais ils n'étaient pas nécessairement disponibles non plus, parce qu'ils avaient leurs propres difficultés. Donc je pense aussi que ça, c'est quelque chose qui t'affecte. Ton cercle social, non seulement il est réduit, mais il est aussi moins disponible.

L'adolescence est une période cruciale du développement d'un individu, et des changements majeurs dans la vie de celui-ci peut créer beaucoup d'instabilité. De plus, « *(i)identity issues continue to be present in adulthood, but they are most prominent during adolescence and emerging adulthood.* » (Schwartz et al., 2018, p. 337) L'immigration est source de questionnements et d'enjeux identitaires, puisque l'individu est poussé à se déplacer d'un contexte culturel à l'autre, mais aussi d'un contexte social à l'autre. En effet, « *integration means change. Homesickness, culture shock, "holding on" to something and "opening up to" new things, and "getting comfortable" are all aspects of change.* » (Khanlou et al., 2018, p. 69) Miguel indique qu'il y avait peu de stabilité dans ses cercles sociaux, mais aussi dans ses relations amoureuses, qui vivaient des « rotations » constantes, à l'adolescence. Il nous dit : « C'est ça, je n'avais pas nécessairement beaucoup de stabilité, il n'y avait rien de stable, dans ce contexte-là, du social. Ça affectait beaucoup ou j'étais face à ce développement social. »

Gabriela souligne que l'adolescence a été une période particulièrement importante, puisqu'elle y a formé son cercle d'amis et commençait à peine à apprendre à se connaître, en tant qu'individu : « Quand je suis arrivée, j'allais avoir 15 ans. Je commençais à avoir mes amis, je commençais à sortir en Équateur. Je commençais un peu...je ne dirais pas ma crise d'adolescence, mais, tu sais, j'avais un chum. » À l'adolescence, le développement de liens sociaux devient de plus en plus

important : « *[k]ey developmental processes of this period are a changing balance of autonomy and relatedness in the family and the increasing importance of peers.* » (Berry et al., 2006, p. 8) En venant au Québec, Gabriela perd tout repère social, notamment par son déménagement, mais aussi par le fait qu'à son arrivée, elle pouvait à peine communiquer en français.

4.4.2. Famille et formation de liens de proximité

Il convient aussi de souligner la présence de famille ou de contacts au sein du pays d'accueil, inclus dans le microsysteme du monde de l'immigrant. Selon Khanlou et al. (2018) « *families [...] play an important role in preserving cultural heritage for newcomer youth.* » (p. 63) Tel que mentionné plus tôt, la plupart des adolescents immigrants se déplacent avec leur famille ; celle-ci peut donc faciliter le maintien du lien avec la culture d'origine. Certains jeunes ont également de la famille installée au sein de leur terre d'accueil, ce qui, comme on pourrait le croire, pourrait faciliter l'introduction à la culture de la société d'accueil. Gabriela et Miguel, ayant une mère québécoise, avaient déjà de la famille au Québec. Pour Miguel, cependant, la présence de cette famille ne semble pas avoir contribué à sa « bonne adaptation », puisqu'il n'était que réellement proche de sa famille rapprochée, c'est-à-dire sa mère et sa sœur. Gabriela avait quant-à-elle certaines attentes face à sa famille au Québec, dont elle décrit les membres comme étant « *full froids* ». Miguel mentionne cela dit sa cousine, qui l'aurait appuyé et aidé dans son adaptation sociale :

Je me suis beaucoup tenu avec cette personne-là, puisqu' [...] on avait le même âge, pis elle voulait bien que je me fasse des amis et ci pis ça, fait que je pense que c'est vraiment quelqu'un qui m'a tendu la main, un peu, genre de comme « Voici de quoi que ça a l'air », pis c'est pour ça que j'y tiens quand même, à cette personne-là, même si je ne lui parle pas souvent. Fait que je pense que c'est juste le fait de voir qu'il y avait un peu d'espoir dans l'intégration que... je pense que c'est la seule personne à qui j'ai vraiment...j'accorde vraiment un rôle, d'une certaine façon.

Ainsi, il semble que la famille ou les contacts déjà existants dans la société d'accueil peut contribuer à la bonne adaptation ou intégration du jeune immigrant. Cela dit, d'autres éléments entrent aussi en compte, notamment des programmes « d'intégration » offerts à l'école. Par exemple, dans le cadre d'un programme de jumelage, Gabriela et Miguel ont pu commencer à socialiser avec des Québécois. Comme nous l'indique Miguel : « Moi et ma sœur on a comme un peu développé des amitiés là-dedans, et c'est à partir de là, je pense, que ça a comme mieux été, pour qu'est-ce qui est

du côté social. » Miguel mentionne que ce programme de jumelage a en quelque sorte « brisé une barrière », leur permettant un peu de sortir de leur « monde d’immigrants ».

Miguel considère qu’il n’a pas suivi le « chemin » conseillé aux immigrants, chemin qu’il associe au fait de se tourner vers leur communauté ethnoculturelle, de demeurer avec ce qui leur est le plus familier, afin d’atténuer le choc de l’immigration et le choc culturel. Gabriela, qui prend le même « chemin » que son frère, nous confie cependant comprendre le choix de certains immigrants de rester attachés à leur communauté ethnoculturelle, malgré son désir à elle de s’intégrer, socialement : « Je comprends qu’ils essayaient vraiment de faire une communauté ici, au Québec, pour se sentir mieux, pour se sentir à leur place. Je comprends ça, c’est juste que moi, j’aimerais quand même ça avancer. »

Gabriela souligne que c’est surtout grâce à la partenaire de son frère, une Québécoise, qu’elle a pu se faire quelques amis québécois, à son arrivée à l’école secondaire. Cette dernière l’a introduite à ses amis, lui permettant de former un cercle social majoritairement composé de Québécois. Gabriela indique également que ce cercle d’amis lui a permis de mieux apprendre le français. Elle insiste encore une fois qu’il aurait été plus difficile pour elle d’apprendre si elle s’en était tenue à créer des liens d’amitié avec des individus appartenant à son groupe culturel et parlant sa langue d’origine. Ainsi, tel qu’établi plus tôt, la connaissance de la langue du pays d’accueil impacte non seulement la possibilité de créer des liens avec gens provenant de celui-ci, mais ces liens jouent également un rôle dans l’apprentissage de la langue.

De plus, nous pouvons noter que la formation de liens plus intimes avec des gens du pays d’accueil permet souvent d’intégrer leurs cercles sociaux et familiaux, ce qui paraît également impacter l’expérience d’adaptation sociale plus générale. Comme Miguel, Samuel rencontre une partenaire québécoise, au CÉGEP ; cette rencontre favorise la création de liens d’amitié avec un plus grand nombre de Québécois. Il nous dit : « Je pense qu’avec eux, j’ai plus commencé à m’intégrer dans des activités, dans des gangs, dans des petits groupes plus québécois. Tu sais, on allait à la Cage aux sports regarder le hockey, des choses comme ça. » Il mentionne aussi le rôle que joue la famille de sa partenaire dans son intégration, ainsi que l’impact de son emménagement avec sa partenaire :

Je pense qu'à partir du moment que j'ai commencé à sortir avec ma blonde, ça a vraiment accéléré mon processus d'intégration, parce que je faisais des soupers avec sa famille, puis c'est ça, j'ai commencé à habiter avec elle, donc forcément t'acquires...t'es vraiment là-dedans toute ta journée.

4.4.3. Regroupement culturel et adaptation sociale

Il convient cependant de noter qu'au contraire de Miguel et Gabriela, à son arrivée au Québec, Samuel se tourne assez rapidement vers sa communauté ethnoculturelle, puisqu'il nous indique que se retrouver avec des individus de même culture ou ayant des expériences similaires aux siennes lui amenait un certain réconfort :

Du côté social, je pense que je me suis beaucoup réfugié dans la communauté des Latinos que j'ai pu rencontrer à l'école secondaire où j'allais. [...] [J]'étais entouré de plein d'autres immigrants qui étaient dans la même situation que moi. C'était rassurant, c'était réconfortant de trouver d'autres personnes qui vivaient la même chose que toi.

Celui-ci intègre donc une « petite clique de Colombiens, en classe d'accueil », avec laquelle il passe la majorité de son temps. À son arrivée au secondaire, alors qu'il est encore en classe d'accueil, il forme en fait peu de liens avec des Québécois, à part avec les partenaires de certains de ses amis, qui sont quant-à-elles québécoises. Il semble ainsi qu'au départ, il est plus facile pour des jeunes de former des liens avec d'autres adolescents de même communauté ethnoculturelle. L'immigrant, surtout celui de première génération, par peur de faire face à une déculturation, tend à « divise[r] spontanément le monde en deux secteurs : il confine ses relations primaires (émotionnelles) dans le cercle de la famille et de la collectivité ethnique et n'entretient avec la communauté d'accueil que des relations secondaires, des relations d'affaires. » (Abou, 1995, p. 107)

Rappelons-nous que, comme nous l'avons noté dans la section précédente, les immigrants ayant participé à notre recherche semblent surtout associer et utiliser leur langue d'origine (l'espagnol) au cœur de contextes qui impliquent des personnes dont ils sont plutôt proches (famille, partenaires amoureux, etc.) ; il paraît aller de même pour les liens sociaux que les jeunes immigrants développent. Ceux-ci semblent avoir plutôt tendance à se rapprocher de membres de leur propre communauté culturelle, avec lesquels ils sentent avoir plus en commun. Quant à sa relation avec les Colombiens au Québec, Samuel nous dit :

C'est sûr qu'avec les personnes qui venaient de Colombie il y avait beaucoup de similarités, qui faisaient qu'il était plus facile d'avoir une connexion avec eux, comme, par exemple, les expressions, quand tu parles, les endroits auxquels tu fais référence dans tes conversations, comme le parc central à Bogota ou le parc d'attractions à Bogota. Je sais pas, tu avais comme plus de sujets de conversation en commun avec ces personnes-là. Puis les émissions de télé qu'on regardait là-bas, les publicités qui passaient à la télé, je pense des trucs comme ça, qui [nous font dire] « Ah, tu me ressembles ».

Les similarités entre membres d'un même groupe culturel sont alors liées à l'aspect linguistique, mais aussi à des références concrètes, comme des endroits ou des émissions/publicités télévisuelles. En fait, on peut affirmer que le milieu familial et/ou ethnique permet de trouver des « appuis affectifs solides qui [...] permettent d'affronter sans angoisse excessive le processus conflictuel provoqué [...] par la nécessité impérieuse d'apprendre un code culturel nouveau » (Abou, 1995, p. 107). L'intégration peut alors être perçue comme un « processus conflictuel », par les défis qu'elle amène. Carlos adopte une approche similaire à celle de Samuel, au niveau de l'intégration sociale et du regroupement culturel. Il souligne qu'il est plus facile de se tourner vers sa communauté ethnoculturelle, à l'arrivée dans un nouvel environnement, dans un nouveau pays. Il note qu'il partage avec les autres jeunes immigrants colombiens la culture, mais aussi des souvenirs de la Colombie et du vécu au cœur de celle-ci :

C'est sûr que leur manière de procéder, c'est vraiment très semblable à celle que j'avais quand j'étais en Colombie. On partage pas uniquement la culture, mais on partageait la même ville. On savait c'était quoi le moyen de transport, on savait c'était quoi la température. Il y a plein de trucs qui étaient plus faciles de parler avec eux-mêmes.

Carlos reconnaît cependant l'obstacle que peut poser ce refuge dans la communauté ethnoculturelle, obstacle que Miguel et Gabriela tentaient d'éviter en décidant de s'éloigner de leur communauté ethnoculturelle, à l'adolescence. Carlos nous mentionne la langue, mais aussi la culture, plus généralement, tout comme les manières d'agir et/ou les activités pratiquées :

Quand j'allais à l'école, j'ai fait plein de connaissances, des gens qui venaient aussi de la Colombie, donc c'était plus difficile d'apprendre la langue quand tu la pratiques pas, mais tu te tiens toujours avec des gens qui parlent ta langue, qui ont la même culture que toi, qui vont faire des trucs semblables à ce que tu faisais en Colombie, donc c'est vraiment un obstacle pour s'adapter à cette culture-ci.

Tout en reconnaissant qu'il se soit lui-même tourné vers sa communauté ethnoculturelle, surtout à son arrivée au Québec, Samuel est d'avis que, de manière générale, les immigrants d'origine latino-américaine tendent à être ouverts à la socialisation avec d'autres groupes culturels (incluant les Québécois) et à l'intégration au sein de la société qui les accueille : « Je pense que les Latino-américains, en général, pas seulement les Colombiens vont plus, à la fin, au bout du compte, se faire de nouvelles connaissances un peu partout et finir par s'intégrer, sans nécessairement garder une forte communauté autour de leur ethnicité. » Cette communauté, ils la trouvent parfois chez la communauté immigrante plus large, et non simplement chez leur communauté ethnoculturelle.

4.4.4. Regroupement entre immigrants et sentiments d'appartenance

Comme Samuel, Carlos indique qu'il a été plus naturel pour lui de créer des liens avec des Colombiens ou des Latino-américains, plus généralement, mais aussi avec d'autres immigrants. En fait, sans nécessairement être un critère de sélection conscient, l'expérience d'immigration semble être un point commun recherché par plusieurs jeunes immigrants, lorsqu'ils forment des liens d'amitié. Carlos nous avoue que les expériences communes, notamment d'immigration, sont importantes, pour lui, dans la sélection des personnes qui forment son cercle social : « Oui, moi, personnellement, je recherche plus souvent à trouver quelqu'un que ça ressemble plus aux expériences que j'ai vécu moi-même, qui a vécu quelque chose d'assez similaire. » Il spécifie que cette expérience commune ne se limite cependant pas aux individus de même origine que lui, tout en soulignant qu'il a pu former des liens avec d'autres jeunes (québécois ou non) grâce au français :

J'ai réussi quand même à faire beaucoup de relations avec des gens qui parlent français. C'est pas nécessairement tous des Québécois, parce que c'est sûr que j'ai des amis québécois aussi, mais dis-toi que...avec des gens qui viennent aussi d'autres pays. Donc des gens de l'Iran, de l'Iraq. Des Arabes, c'est vraiment plus facile...parce qu'on dirait qu'on se sent pas à cent-pour-cent Canadiens ou pas à cent-pour-cent québécois, donc c'est plus facile pour nous de, genre, partager les idées.

Nous y reviendrons, mais il semble que les relations sociales formées peuvent dépendre de la perception identitaire et du sentiment d'attachement ressenti par le jeune immigrant envers son pays d'accueil (et/ou son pays d'origine). Les sentiments d'appartenance ressentis ou l'absence de ceux-ci peuvent constituer un point commun central dans la création de liens sociaux chez les

immigrants. Dans leur étude, Khanlou et al. (2018) notent justement que « *participants stated that making friends with people who are different is difficult, yet the difficulty in crossing cultural boundaries does not preclude doing so; they discussed how having friends of other cultures is a valuable way of learning about other cultures.* » (p. 64) La création de liens avec des individus ayant des cultures différentes à la leur permet alors aux jeunes immigrants d'en apprendre plus sur l'Autre, qu'il soit lui aussi immigrant ou non.

Le développement de relations avec d'autres immigrants, de même culture ou de culture autre, peut également être une manière pour les jeunes immigrants de faire face à la difficulté qu'ils éprouvent de se retrouver si loin de leur pays d'origine et de tous leurs repères. En effet, les jeunes immigrants peuvent ressentir le besoin de partager l'expérience d'immigration avec d'autres jeunes. À ce sujet, Carlos nous explique : « J'avais des amis avant, que c'était plus facile de partager, mais là, maintenant, j'en ai d'autres, avec qui je suis aussi capable de partager, parce qu'ils ont vécu pas mal la même chose que moi, même exactement la même chose que moi. » Lorsqu'ils vivent encore dans leur pays d'origine, les repères sociaux qu'ont ces adolescents incluent d'autres jeunes de même culture qu'eux ; au fur et à mesure qu'ils s'installent et s'adaptent, au Québec, leurs repères sociaux semblent se transformer.

Comme Carlos, Samuel semble plus incliné à connecter avec d'autres immigrants, ou du moins il l'était lors de ses premières années au Québec, alors qu'il était au secondaire et au CÉGEP. Il nous dit : « C'est plus quand j'ai rentré en classe régulière que, là, j'ai commencé à plus interagir avec des Québécois », mais aussi avec des immigrants d'autres origines et de seconde génération : « J'avais des amis brésiliens, des amis afghans, des amis haïtiens... puis...ou sinon avec des gens qui étaient Québécois, nés ici, mais que leurs parents avaient une expérience d'immigration, que leurs parents étaient asiatiques, afghans. » De nouveau, on réitère la centralité de l'expérience d'immigration comme élément souvent recherché par les jeunes immigrants dans les relations sociales qu'ils forment.

4.4.5. Formation de liens avec les membres de la société d'accueil et sa culture

Lorsqu'ils s'installent au sein de leur pays d'accueil, notamment dans leur milieu scolaire, les adolescents ont contact avec d'autres jeunes de toutes origines, incluant des jeunes provenant de

cette terre d'accueil. En effet, l'adaptation au milieu scolaire est considérée comme étant centrale à l'interaction sociale et, en conséquence, à la « transition culturelle » qu'implique l'immigration :

For most immigrant children and adolescents, school and other education settings are the major arenas for intergroup contact and acculturation. Thus, school adjustment can be seen as a primary task and as a highly important outcome of the cultural transition process. Within many immigrant communities, the importance attributed to school adjustment is particularly high: Newcomers tend to see schools as avenues to participation and mobility. (Sam et al., 2006, p. 125)

Quant à ses relations avec les Québécois, Samuel nous confie qu'au départ, il sentait avoir peu en commun avec ces derniers, au contraire des jeunes immigrants, avec lesquels il se sentait plus à son aise d'interagir et de former des liens : « Je pense pas que je le recherchais activement, mais ça se faisait automatiquement, et je me sentais automatiquement plus à l'aise, plus en confiance de "Ah, cette personne-là comprend mon vécu." » Samuel note que ses contacts avec les Québécois étaient « un peu sporadiques et spontanés » et souligne que la difficulté de développer des relations plus profondes avec ceux-ci venait notamment du manque de connaissance ou de familiarité qu'il avait face à la culture et aux contenus culturels associés au Québec :

C'est sûr que quand tu arrives ici, il faut que tu apprennes la nouvelle culture des personnes ici, donc tu ne vas pas nécessairement connaître [...] les produits culturels, donc qu'est-ce qui se passe, c'est qui les artistes, c'est quoi les émissions de télé, c'est où qu'on va passer un bon temps avec ses amis, c'est quoi les thèmes d'actualité, les sujets de conversation. [...] C'est qu'il y a tout un apprentissage et une adaptation à faire pour pouvoir avoir de la facilité à entamer des liens avec les gens d'ici.

Les produits culturels (musique, télévision, films, etc.), notamment, peuvent alors être cruciaux au développement de liens entre individus. Aujourd'hui, Samuel ressent moins cet écart entre lui et les Québécois, non seulement en raison de son amélioration en français, mais aussi de sa plus grande familiarité avec les contenus culturels québécois et des relations de proximité formées avec des Québécois, au fil du temps et de son intégration. Tel que nous l'avons abordé, ces liens de proximité peuvent permettre une meilleure adaptation sociale et culturelle, impactant alors le développement identitaire. On remarque que « *(w)ith respect to the two cultural identities, national identity was positively related to national peer contacts and national language use* » (Phinney et al., 2006, p. 100). Les liens de proximité peuvent également jouer dans l'intérêt qu'un jeune immigrant peut porter envers la culture de la société d'accueil. Il semble que ces liens permettent

justement de développer un plus grand intérêt pour celle-ci. Dans le cas des jeunes immigrants au Québec, ceux-ci peuvent s'intéresser à des contenus québécois, mais aussi francophones, plus généralement. Quant à cela, Samuel nous dit :

À travers du contact avec la famille de ma copine, j'ai comme appris à découvrir des artistes québécois que j'adore, des artistes francophones que j'adore. J'aime beaucoup Robert Charlebois, j'aime Félix Leclerc, j'aime Charles Brassard, le Français... le père de ma blonde est Français aussi.

Sa relation avec sa partenaire et la famille de cette dernière lui a donc permis de se familiariser avec la culture québécoise et francophone, et de développer une certaine appréciation ainsi qu'un certain sentiment d'attachement face à cette dernière. Il note alors qu'avec son adaptation au Québec et le développement d'une conscience de soi, ainsi que d'une meilleure connaissance de son identité et de ses origines, son attachement face à la culture québécoise grandit, mais son intérêt quant à la culture latino-américaine croît également :

Plus que le temps a passé ici, plus je me suis intéressé à la musique plus latino. C'est peut-être aussi parce que j'étais un adolescent à cette époque-là, donc j'avais pas une conscience très développée de mon identité, de mes origines. À 15 ans, j'écoutais que de la musique américaine ; j'écoutais du *rock*, du *heavy metal*, du *rap*. C'est ça. C'est ce qui était à la mode. J'avais pas développé cet intérêt de « Ah, on a de la belle musique en Colombie, je vais explorer ça. »

Dans nos entretiens, Samuel lie assez directement sa consommation de contenus culturels, notamment francophone, à son identité, qu'il décrit comme étant riche dans sa diversité. Il paraît ainsi que, pour les jeunes immigrants, les contenus ou produits culturels peuvent contribuer à leur attachement et appartenance aux cultures qu'ils considèrent comme formatrices de leur identité. Samuel affirme :

Je suis aussi quelqu'un qui vit en d'Amérique du Nord, spécifiquement au Québec, donc je peux consommer du contenu francophone et je trouve ça *cool* aussi. Je me sens fier de pouvoir parler en français, de pouvoir lire en français, de pouvoir écouter de la musique en français. Ça m'apporte une richesse dans mon identité, donc je veux approfondir là-dessus.

4.4.6. Attachement à la culture d'origine et à la communauté culturelle

Comme nous l'avons discuté, l'identité ethnique, qui fournit aux individus d'un même groupe ethnique un sens de « communauté imaginée », peut créer un sens d'appartenance ou une connexion entre ces individus. Il se développe souvent un « *sense of solidarity with other people from the same group to which one belongs, because of similar experiences in the host country, a similar cultural and political history, and similar cultural values.* » (Schwartz et al., 2018, p. 340) Cependant, ce ne sont pas l'ensemble des immigrants qui ressentent cette même solidarité face à leur communauté ethnique ou culturelle. Les adolescents immigrants, plus spécifiquement, ont tous des préférences et font des choix différents, choix qui impactent la relation qu'ils maintiennent avec leur culture d'accueil et leur culture d'origine. Ces choix sont surtout influencés par des facteurs contextuels et systématiques, tout comme par des expériences et caractéristiques personnelles :

Adolescents can also differ in the kinds of friends they prefer, in their eagerness to learn a new language or retain their ethnic language, and the extent to which they adhere to the cultural values of their family. These preferences are the result of both contextual factors, such as the community they live in and their experience with discrimination, and personal characteristics, such as gender. (Phinney et al., 2006, p. 75)

Quant à sa relation avec la communauté latino, Miguel nous exprime qu'il a « développé un genre de racisme internalisé » envers les Latino-américains, ou du moins envers certains comportements qu'ont ceux-ci, qu'il décrit comme étant particulièrement *loud*. Ce sentiment qu'a Miguel peut être associé à la création d'une « identité négative », c'est-à-dire à l'intériorisation de certains stéréotypes culturels ou de « l'image de soi construite par les autres. » (Cuhe, 2010, p. 104) Miguel souligne qu'il n'a « jamais réellement eu des connaissances proches de l'Amérique latine » et même qu'il les évitait, surtout à son arrivée au Québec. Il nous confie qu'il n'a jamais ressenti ce besoin ou ce désir de « *stick together* » avec les autres jeunes latino-américains, sans nécessairement lier cela à son sentiment d'appartenance à la communauté latino-américaine.

Aujourd'hui, Miguel a tout de même des amis d'origine latino-américaine, dans son cercle, notamment par l'entremise de sa troupe de danse. Quant à Gabriela, celle-ci n'a toujours pas de Latino-américains dans son cercle, malgré le fort sentiment d'appartenance qu'elle a face à son

pays d'origine. On peut ainsi remettre en question les conclusions auxquelles arrivent Phinney et al. (2006), qui affirment que « *there is [...] a strong tendency for those with a strong ethnic orientation [...] to retain close ties to their ethnic group.* » (p. 117) Quant à son lien avec les Latino-américains, au Québec, Gabriela précise :

Aujourd'hui, présentement, je n'ai aucun ami latino, ni à Montréal, ni à Québec. Ou j'en ai un à Montréal, mais parce qu'il vient de déménager de l'Équateur au Canada. Je considère qu'une des raisons, c'est possiblement à cause de ça, que quand je suis arrivée, j'ai tellement *rushé*, je voulais tellement apprendre le français, la culture québécoise, que je n'ai pas pris le temps d'encore connaître des gens latinos puis des choses de même. Moi, personnellement, je pense que c'est l'une des raisons. Ou ça n'a peut-être juste pas adonné que j'ai rencontré des Latinos.

En guise de résumé, on peut affirmer que l'identité constitue une construction sociale. À l'adolescence, les jeunes font déjà face à de nombreux changements, raison pour laquelle l'immigration peut constituer un processus encore plus déstabilisant, en plus d'être particulièrement isolant. Les jeunes immigrants font ainsi face à un double deuil, c'est-à-dire un deuil du cercle familial et social de leur pays d'origine, ainsi qu'un deuil du sentiment d'inclusion au sein d'un groupe, sentiment qu'ils ont souvent, à leur arrivée au sein de leur pays d'accueil. Ensuite, il convient de considérer le rôle de la famille dans l'intégration des jeunes immigrants. En fait, il semble que la présence de contacts ou de famille dans le pays d'accueil peut, dans certains cas, aider à l'intégration ou à l'adaptation sociale, malgré qu'il soit difficile d'établir l'importance de ce rôle. La formation de liens plus intimes ou de proximité avec des gens de la société d'accueil constitue également un facteur jouant dans l'intégration, et, finalement, dans la formation de l'identité, par les sentiments d'attachement et d'appartenance qu'elle peut créer.

Au niveau de l'intégration sociale, les jeunes peuvent avoir différents réflexes ou adopter différentes stratégies ; certains se tournent vers leur communauté culturelle, afin de retrouver un sens d'appartenance à un groupe, par les similarités ou les points en commun qu'ils peuvent avoir avec les membres de cette communauté. Ces points communs incluent, par exemple, la langue, mais aussi les souvenirs du pays d'origine, ainsi que des produits culturels. D'autres, au contraire, vont éviter ce refuge dans la communauté culturelle, afin de "mieux s'intégrer" à la société d'accueil. La plupart des jeunes immigrants semblent reconnaître que le refuge dans la communauté

culturelle peut porter obstacle à la formation de liens sociaux avec des membres de la société d'accueil.

Les immigrants paraissent également avoir tendance à souhaiter former des liens avec d'autres immigrants, qu'ils soient de même communauté culturelle ou non. Ainsi, l'expérience d'immigration en commun peut jouer un rôle dans la création de liens sociaux. Cette création de liens permet aux jeunes de s'ouvrir et d'en apprendre plus sur d'autres cultures, entre autres. Face à la formation de liens d'amitié avec des membres de la société d'accueil, les jeunes immigrants peuvent ressentir une certaine réticence, principalement en raison de leurs vécus et repères culturels (incluant les produits culturels) souvent assez différents. Encore une fois, nous pouvons remarquer que la formation de liens de proximité avec des individus provenant du pays d'accueil peut permettre à l'immigrant de développer un certain intérêt et attachement à sa culture ; la consommation des produits culturels associés à cette dernière aussi.

Pour les jeunes immigrants, l'adaptation à leur terre et culture d'accueil s'accompagne du développement d'une plus grande conscience de soi et de leur identité (développement qui, tel que nous l'avons vu, se passe typiquement et surtout à l'adolescence). Ainsi, certains jeunes, dans cette prise de conscience identitaire, peuvent aussi souhaiter explorer plus en profondeur leur culture d'origine et développer (ou redécouvrir) un intérêt particulier pour celle-ci. Finalement, tel que discuté, certains jeunes peuvent ressentir un certain attachement ou une certaine solidarité envers leur communauté ethnoculturelle, mais ce n'est pas toujours le cas. Il arrive que les jeunes immigrants intériorisent des stéréotypes culturels, créant chez-eux une « identité négative ».

4.5. Multiplicité identitaire : Entre cultures et générations d'immigration

En dernier lieu et en guise de clôture à la présentation et à l'analyse de nos résultats de recherche, nous discuterons de la question de la multiplicité identitaire, que nous avons déjà abordée indirectement dans les sections précédentes, lorsque nous nous référions aux multiples sentiments d'attachement et d'appartenance pouvant être sentis par les jeunes immigrants face aux cultures composant leur identité ethnoculturelle. L'immigrant s'étant déplacé à l'adolescence, période de développement identitaire particulièrement importante, et ayant alors subi une « *ecological transition* » (Bronfenbrenner, 1979, p. 26), peut entretenir une relation assez complexe avec ces

cultures et les identités qui leur sont associées. On peut considérer que l'entre-deux séparant la première et la seconde génération d'immigration, qui inclut la génération 1.25, constitue une zone grise et imprécise, en matière d'appartenances et d'association à des identités ethnoculturelles. Voyons comment cette « zone grise » se manifeste, chez les immigrants d'origine latino-américaine avec lesquels nous avons eu la chance de nous entretenir, et comment cette dernière est liée et correspond à la formation de leur identité.

4.5.1. Synthèse, dualisme ou multiplicité identitaire?

L'arrivée au sein d'un nouvel endroit ou d'un nouveau pays peut impliquer une « transition écologique », c'est-à-dire, entre autres, un changement de paysage culturel. Ce changement peut s'avérer difficile à vivre, surtout si la ou les culture(s) ou valeurs du pays d'origine ont peu en commun avec celles du pays d'accueil. Le processus d'acculturation se réfère à cette « confrontation » entre cultures (Abou, 1995). Nous estimons que l'acculturation des immigrants de génération 1.25 se trouve en quelque sorte entre l'acculturation matérielle et formelle ; non seulement doivent-ils s'adapter aux valeurs et aux normes de la « société réceptrice », dans le milieu académique et de travail, par exemple, mais aussi au niveau personnel. Contrairement aux immigrants adultes, qui tendent à « perpétu[er] leurs traditions culturelles » (Ibid., p. 70), les tendances et appartenances culturelles des jeunes immigrants vont beaucoup varier, d'un individu à l'autre.

Il convient également de souligner que chaque groupe ethnoculturel fait face à des enjeux d'acculturation qui lui sont propres, raison pour laquelle il est selon nous crucial d'étudier la spécificité de la communauté ethnoculturelle latino-américaine, sans cependant oublier que d'autres caractéristiques peuvent unir les individus en communautés de tous types. Comme le soulignent Phinney et al. (2006) « *each ethnocultural group within a specific context faces particular acculturation issues. These differences can be understood only with further research on the history of the groups, their current attitudes and experiences, and the contexts in which they are undergoing acculturation.* » (p. 118)

Avoir grandi et s'être développé au sein de plus d'un pays et environnement culturel fait en sorte que les jeunes immigrants peuvent adopter divers codes culturels, et la réinterprétation des cultures

se fait de manière réciproque. Le sentiment d'attachement ou d'appartenance qu'ils tendent à ressentir face aux cultures de ces pays ou régions, sentiment qui peut fluctuer avec le passage du temps et l'intégration, peut impacter la formation de leur identité. Différentes perspectives peuvent être considérées, dans ce contexte ; le sentiment d'appartenances à plusieurs cultures peut créer chez l'immigrant soit une forme de pluralisme identitaire, soit une « synthèse originale », dépendamment de comment est perçue l'idée d'une « double identité ». Pour Cuhe (2010), « l'individu qui participe de plusieurs cultures fabrique [...] son identité personnelle unique », formant donc une « identité syncrétique, et non double » (p. 109). Berry et al. (2006) se réfèrent quant-à-eux au biculturalisme, qu'ils définissent comme suit :

At the same time, their sense of their cultural group membership changes, as they see themselves as part of an ethnocultural group, in a larger context. They may take on a double ethnic label, such as Vietnamese American, and begin to think of themselves as part of two cultures (their ethnic culture and the national culture). The ways in which immigrants' cultural identities change over time in a society of settlement is influenced both by their ethnic community and by the larger society, and the character of the relationships between them. (p. 5)

Tel que détaillé plus tôt, l'hybridité ou l'identité hybride, définie comme un entre-deux culturel, constitue également une perspective à examiner. Nous souhaitons rendre compte, dans cette recherche, de la vision de nos participants quant au résultat de ce croisement culturel et identitaire qu'implique l'immigration et l'intégration chez les jeunes. Ce mémoire considère principalement l'identité ethnoculturelle comme multiple et multidimensionnelle, c'est-à-dire comme ayant « plusieurs références identificatoires » (Cuhe, op. cit., p. 110), puisque nous percevons cette approche comme étant la plus inclusive de l'ensemble des perspectives présentées. En effet, « *[t]he notion of multiple identities allows for a better understanding of the phenomenon, particularly among immigrant youth in multicultural urban communities. [...] [M]ultiple identities are constituted in part by the systems in which they are formed.* » (Khanlou et al., 2018, p. 62) Peu importe la perception du contact entre cultures et identités, celui-ci engendre à son tour, dans certains cas, des sentiments de confusion et d'anxiété, ainsi que de multiples questionnements. Cette dernière section de l'analyse sert à mettre de l'avant ces questionnements auxquels peuvent faire face les jeunes immigrants, et à mieux comprendre comment ils y font face et comment ceux-ci impactent la formation de leur(s) identité(s) ethnoculturelle(s).

4.5.2. Mixité et questionnements identitaires

Ce sentiment de multiplicité ou de dualisme identitaire, dans le cas de Miguel, naît notamment du fait que ses origines soient mixtes, ce dernier ayant un père équatorien et une mère québécoise. Tel que mentionné plus tôt, celui-ci s'identifie comme étant *white passing*, ce qui, en Équateur comme au Québec, aurait impacté la perception de l'Autre de son identité, malgré que cette perception diverge d'un endroit à l'autre. Encore une fois, nous pouvons souligner l'aspect situationnel de l'identité ethnoculturelle, puisqu'en effet, la perception de son identité, qu'elle soit sienne ou d'autrui, dépend du contexte social et culturel au cœur duquel il se trouve. Ces expériences vécues par Miguel semblent l'avoir beaucoup conscientisé non seulement à la hiérarchisation raciale et au *white privilege*, très présents dans son pays d'origine, mais aussi au pouvoir de la représentation des minorités, dans le contexte québécois, canadien et même nord-américain.

En fait, « le sentiment d'une injustice collectivement subie entraîne chez les membres d'un groupe victime d'une discrimination un sentiment fort d'appartenance à la collectivité. » (Cuche, 2010, p. 108) Cette collectivité ne se limite pas nécessairement à la communauté ethnoculturelle (latino-américaine, dans le cas de nos participants) ; elle peut être plus large. Sans sentir une grande appartenance à la collectivité formée par les Latino-américains, au Québec, Miguel reconnaît et s'identifie à son statut de personne de couleur et de personne en situation de minorité. Justement, il semble beaucoup se questionner sur son identité ethnoculturelle et sur son rôle dans la société, en tant qu'immigrant.

4.5.3. Attachement à la culture et lien avec le pays d'origine

Le contact et le lien maintenu par un immigrant non seulement avec son pays d'origine, mais aussi avec sa communauté ethnoculturelle, peut jouer un rôle dans le développement de sentiments d'appartenance et, conséquemment, dans la formation de son identité. Tel que nous le démontrons, dans cette recherche, il semble que plus un immigrant reste attaché à son pays d'origine et moins il ressent de tel attachement face à son pays d'accueil, plus il aura tendance à rattacher son identité à la culture de son pays d'origine. Dans le même sens, plus un immigrant crée des liens avec son pays d'accueil, que ce soit avec des individus provenant de celui-ci ou par l'entremise de la consommation de ses contenus culturels, par exemple, plus son identité se liera à sa culture, sans

nécessairement que soit diminué le lien qu'il maintient avec sa culture d'origine. On peut notamment examiner le cas de Gabriela, qui garde un contact assez régulier avec sa famille restée en Équateur, surtout son père. Nous élaborerons sur la question un peu plus loin, mais celle-ci se considère et se présente premièrement comme étant équatorienne. Elle nous confie ressentir peu d'attachement à la culture québécoise. Nous pouvons ainsi dire que son attachement particulier à l'Équateur et à sa famille s'y trouvant paraît impacter positivement son identification au pays et à sa culture, et potentiellement contribuer au peu d'attachement ressenti face à sa société d'accueil, le Québec.

Miguel considère notamment que sa sœur a été très importante dans le maintien de son lien avec l'Équateur. La présence de cette dernière lui apportait du réconfort, surtout à son arrivée, et il affirme même que cela le « sauvait, vraiment », et lui « perm[ettait] de [s]e rappeler d'où [il] venai[t] et qui [il] était ». Il spécifie : « Je te dirais que c'était le plus gros pilier de qui on était et d'où on vient, dans un sens, parce que c'était le genre de personne avec qui je pouvais toujours avoir des références par rapport à l'Équateur, sans avoir à devoir expliquer quoi que ce soit, tu sais. » Miguel note que sa mère, une Québécoise, ne pouvait pas lui apporter ce « réconfort culturel ». Son père, quant-à-lui équatorien, a été peu présent dans sa vie d'adolescent et de jeune adulte, ne lui apportant alors pas non plus ce même réconfort. Il convient également de noter que Miguel, n'ayant pas cette même relation de proximité avec son père et avec sa famille équatorienne que Gabriela, ne semble pas autant s'associer à son pays d'origine, bien que, tel qu'abordé, ce dernier s'identifie à une culture latino-américaine plus large, ainsi qu'à la communauté formée par les « personnes de couleurs » ou celle formée par les minorités visibles, au Québec.

Samuel nous indique garder un contact assez régulier avec ses proches en Colombie, surtout sa grand-mère et quelques amis d'enfance. Il nous confie que sa séparation de sa famille a été assez difficile, surtout au départ, alors qu'il venait d'arriver au Québec : « Ils me manquent. Ils me manquaient beaucoup plus au début de l'immigration, mais encore aujourd'hui ils me manquent. » Pour certains immigrants, comme Samuel et Gabriela, la famille (ou les proches) peut être l'un des principaux éléments les liant à leur pays d'origine. Les jeunes d'origine latino-américaine, tel que le souligne Gabriela, communiquent souvent avec leurs proches par l'entremise d'applications de messagerie telles que *WhatsApp*, qui sont très populaires dans plusieurs régions du monde : « Les gens ne se parlent pas par *Messenger*, ils ne se parlent pas par messages *text*, ils se parlent par

WhatsApp, [ce qui] fait que je communique par ça, par cette application-là avec mon père, mes amis aussi. Sinon, *Instagram* ou *Facetime*. »

Ce contact peut aussi être maintenu avec des appels, qui leur permettent en même temps de rester au courant de l'actualité du pays, comme le souligne Samuel : « Je rajouterais que quand j'appelle les membres de ma famille qui restent en Colombie, aussi, ça, c'est une façon dont je me tiens au courant de ce qui se passe. » Ses échanges avec des amis colombiens sont également une manière pour Samuel de se tenir informé de ce qui a lieu dans son pays d'origine, tout comme les réseaux sociaux et les médias un peu plus traditionnels (comme les journaux, par exemple) :

J'essaie de rester branché sur ce qui se passe dans mon pays. J'ai beaucoup de personnes encore qui restent en Colombie sur mes réseaux sociaux, donc c'est une source d'information plutôt informelle, mais à travers les *memes* et toutes les choses que les gens vont publier, tu arrives quand même à percevoir une idée de c'est quoi qui est en train de se passer. Sinon, j'essaie d'écouter les nouvelles, la radio, deux ou trois fois par semaine, pour savoir ce qui se passe, ou je vais aller lire dans la presse pour savoir ce qui se passe.

Gabriela se tient quant-à-elle au courant principalement par l'entremise des réseaux sociaux et de son cercle d'amis, en Équateur. Ainsi, pour certains jeunes immigrants, les nouveaux médias de communication peuvent être centraux à la conservation du lien avec leur pays d'origine et l'actualité de celui-ci. Ils sont parfois même leur seule manière de se tenir informé :

Admettons, sur *Instagram*, je suis des pages de l'Équateur qui partagent des informations, des nouvelles, des choses de même. Sur *Facebook* aussi, j'ai quand même beaucoup d'amis qui partagent des nouvelles. Admettons, si tu me demandes si je rentre moi-même dans le journal, sur Internet, je ne le fais pas, non. Donc c'est vraiment par les médias sociaux. Tu sais, sur *Twitter*, on est quand même capables de suivre pas mal d'affaires.

Carlos utilise lui aussi principalement les médias sociaux pour communiquer avec ses proches, surtout *Instagram* et *Facebook*. Il nous dit : « Moi, j'aime plus texter et c'est plus facile pour moi. C'est vraiment plus facile de communiquer avec les gens qui sont dans un autre pays. Je communique souvent avec ma famille et mes proches en Colombie à travers des réseaux. » Cet intérêt qu'ont les jeunes immigrants face à l'actualité de leur pays d'origine peut également fluctuer

ou se modifier, avec le passage du temps et le désir qu'ils ont de continuer à nourrir et développer cet intérêt. Gabriela nous dit :

Au début, quand je suis arrivée, j'étais plus jeune aussi, donc je ne suivais pas vraiment les nouvelles ou les médias sociaux tant que ça. Je dirais, peut-être dans les quatre dernières années, ça a vraiment changé, ça a évolué, ça a augmenté...que je le suis vraiment, que je veux savoir ce qui se passe du côté politique, du côté santé, des choses comme ça.

Il semble que les retours au pays d'origine, aujourd'hui peu fréquents pour Miguel, peuvent également impacter le sentiment d'attachement au pays d'origine et l'identification à celui-ci. Pour Gabriela, ses retours en Équateur constituent une manière de « rejoindre sa personne », de se retrouver et de retrouver sa culture, en quelque sorte : « On dirait que retourner en Équateur, ça me fait un rappel de c'est quoi ma culture, je suis comment, tu sais, c'est quoi que j'aime, les petits moments que j'apprécie. »

4.5.4. Transformation du sentiment d'appartenance à la culture d'origine

Comme nous l'avons souligné, le sentiment d'attachement ou d'appartenance à une culture ou à un endroit peut se transformer, selon le contexte dans lequel se trouve un immigrant. Miguel nous confie que sa relation avec l'Équateur et la culture équatorienne s'est beaucoup modifiée, avec les années et le développement de sa conscience sociale. Ses retours en Équateur, au départ, étaient plutôt réconfortants, puisqu'il y passait du temps avec son père et ses amis, mais il nous dit : « Plus le temps passait, plus j'avais moins envie d'y retourner. » Il associe ses retours initiaux en Équateur à une peur de perdre ce « côté-là de [lui] », de son identité, mais il note qu'avec son intégration au Québec, il sentait de plus en plus la différence de ses valeurs face à celles des gens en Équateur.

Miguel nous dit : « Je pense que c'était comme nécessaire pour moi de retourner à mes racines pis me rendre compte que je n'en fais plus partie à cent-pour-cent comme je le faisais au début. » Il semble alors que le retour aux racines, au pays d'origine, peut provoquer chez les jeunes immigrants certains questionnements quant à leurs appartenances et identités. Le retour au pays d'origine peut être source d'un second choc culturel pour ces jeunes, dont la composition identitaire s'est souvent transformée, depuis leur départ.

Carlos aborde également la mutation de son sentiment d'appartenance à la Colombie. Il ressent surtout ce changement lorsqu'il retourne en Colombie, et qu'il remarque que son vécu et son parlé en espagnol, par exemple, sont très différents de ceux de ses proches colombiens. Il note qu'il se fait présenter par ses amis colombiens comme étant canadien, malgré ses origines colombiennes : « Je me fais toujours présenter comme le Canadien, malgré le fait que je suis cent-pour-cent Colombien. » Pour Carlos, son temps passé au Canada, qui constitue environ la moitié de sa vie, influence beaucoup son sentiment d'appartenir ou non à la Colombie. Le temps et le vécu sont ainsi centraux dans les sentiments d'appartenance qui se développent :

Parfois, quand je vais en Colombie, je me sens aussi que j'appartiens pas, parce que justement le fait que toute mon adolescence et, là, maintenant, ma vie d'adulte, je l'ai fait ici, donc c'est sûr que c'est comme si j'étais parti en enfant et là je retourne en adulte. Tout ce qui s'est passé en plein milieu, je peux pas vraiment *relate* avec ma famille. C'est pas des trucs...on a pas vécu la même chose.

Schwartz et al. (2018) nous donnent un exemple pertinent à la compréhension de la complexité des appartenances immigrantes. L'exemple est celui d'un immigrant mexicain qui aurait immigré aux États-Unis et intégré certains éléments de la culture dite « américaine » dans son « *sense of self* » (p. 337), avec l'apprentissage de l'anglais, la formation de liens sociaux avec des Américains et son ajustement à la culture américaine, entre autres. Schwartz et al. nous disent que cet immigrant, avec son intégration aux États-Unis, peut remarquer, de plus en plus, des éléments contrastés entre cette culture américaine, qu'il intègre, et sa culture d'origine mexicaine. Le développement d'un lien avec la culture du pays d'accueil peut ainsi influencer la place que prendra la culture d'origine dans l'identité culturelle et même personnelle de l'immigrant.

Samuel note aussi que sa réalité au Québec est très différente de celle des jeunes en Colombie, surtout économiquement, mais aussi sur le plan de l'éducation et des valeurs. Pour cette raison, entre autres, il nous dit se sentir « déconnecté » des gens qui restent toujours dans son pays d'origine. Comme Carlos, il fait valoir l'aspect linguistique, qui contribue à créer cette distance qu'ils ressentent tous deux face aux Colombiens. Samuel indique que son sentiment d'appartenance à la Colombie s'est transformé, depuis son arrivée au Québec. Il nous dit qu'il a aujourd'hui l'impression d'avoir des « identités partagées » entre la Colombie et le Québec :

Je pense que, de plus en plus, je me sens un peu des deux, un peu avec des identités partagées. Je me considère un peu Québécois, je me considère un peu Colombien, mais je pense que, de moins en moins, je me considère comme un Colombien pur et dur, parce que je sens que je m'intègre, que j'acquiers les coutumes d'ici, le mode de vie d'ici. Des fois, je vais plus m'intéresser à l'actualité d'ici, parce que c'est ici que j'habite et j'ai développé une appartenance à ici. Fait que...c'est ça, mais c'est quand même une grosse partie importante de qui je suis, et je pense que ça va me suivre toute ma vie, pareil. C'est sûr que je me sens partagé, beaucoup plus que dans les premières années d'immigration, où j'étais vraiment un immigrant qui venait d'arriver.

Miguel, quant-à-lui, mentionne qu'avec d'autres Latino-américains, au Québec ou en Équateur, on l'identifie souvent comme n'étant « pas assez Latino » ou *white passing*, alors que les gens n'appartenant pas à sa communauté ethnoculturelle, selon son expérience, l'identifient assez rapidement comme étant d'origine latino-américaine. Gabriela souligne qu'à son retour en Équateur, on lui fait souvent remarquer son « fort accent » en espagnol, et on la questionne sur ses origines.

4.5.5. Sentiment d'appartenance à la culture d'accueil

Au niveau du sentiment d'attachement face au pays d'accueil, celui-ci se développe différemment chez chaque immigrant, et, comme nous l'avons vu, il dépend beaucoup non seulement des relations proches développées avec des gens provenant de ce pays, mais aussi de l'association à ses valeurs. Comme le souligne Micone (2021), tout individu qui immigré est « transformé » par la société au sein de laquelle il s'intègre:

Que ce soit au travail, à l'école ou dans son milieu de vie, l'immigrant est transformé par la société d'accueil. Comme tous les Québécois, il est appelé à faire des choix dans une communauté en perpétuel changement, aussi imperceptible soit-il, parcourue par de multiples intérêts, valeurs et courants idéologiques, éclipsant ainsi le cadre restreint et évanescant de la culture d'origine. (p. 25)

Miguel nous confie qu'il se sent particulièrement attaché aux valeurs progressistes du Canada et à la fierté culturelle et identitaire des Québécois, surtout dans le contexte de son propre questionnement identitaire, en tant que minorité :

J'admire beaucoup le côté de la fierté québécoise, comparé aux Canadiens, ou au reste du Canada, en fait. Je pense que c'est plus ça, le côté un peu...avant, je n'y portais pas nécessairement d'importance, mais je pense que c'est venu avec le temps...ou que

j'avais des questionnements identitaires, ou que je reconnaissais, mettons, la beauté de la fierté de l'identité.

Carlos aborde pareillement son sentiment d'attachement au Canada, qu'il associe notamment aux opportunités qu'il sent avoir eu, grâce à son immigration : « En fait, j'aime vraiment ce pays où j'habite. Je crois que c'est un pays qui m'a beaucoup offert d'opportunités, peut-être des opportunités que je n'aurais jamais eu dans mon pays. Donc oui, je tiens beaucoup à ce pays ici aussi. » Il précise cela dit qu'il préférerait tout de même vivre en Colombie, puisqu'il y reste très attaché, même s'il associe ses valeurs et sa manière d'être actuelle à son expérience au Canada et au développement identitaire y ayant eu lieu.

De même, Carlos souligne qu'il ne se sent pas tout à fait « à sa place », au sein de son pays d'accueil : « Je trouve qu'il reste quand même une idée dans ma tête qui me fait penser que je fais pas partie du pays complètement, parce que je suis pas né ici. » Il note cependant qu'il se sent tout de même divisé entre le Canada et la Colombie, puisqu'il a vécu son enfance et sent un fort sentiment d'attachement face à cette dernière, tout en s'associant beaucoup plus aux valeurs et à la « mentalité » canadienne : « J'ai le cœur divisé en deux. L'aspect du passé, du souvenir, c'est vraiment la Colombie, mais la façon que je suis en ce moment, c'est vraiment quelqu'un de canadien. [...] [J]e trouve que oui, malgré le fait que j'ai vécu mon enfance en Colombie, je trouve que je suis une personne plutôt canadienne que colombienne. »

4.5.6. Présentation et stratégies identitaires

Quant à la présentation ou l'identification, en termes de nationalité et de citoyenneté, celle-ci varie d'un immigrant à l'autre, selon leurs expériences et appartenances ethnoculturelles. Miguel se considère Équatorien et Latino-américain, identification qu'il justifie comme étant un « réflexe », en raison de sa langue maternelle, l'espagnol. Il confie aussi qu'il s'identifie comme Latino-américain avant tout parce qu'il considère pouvoir être une « bonne représentation » des immigrants de cette origine. Dans ce contexte, on peut considérer la demande de reconnaissance, telle qu'abordée par Lipiansky (1993) ; Miguel semble ressentir un « besoin de valorisation (être jugé positivement, donner une bonne image de soi, être apprécié...) » (p. 33), mais aussi un certain « besoin de contrôle (pouvoir maîtriser l'expression et l'image que l'on donne de soi) » (Ibid.). Ces besoins mènent à l'adoption de stratégies identitaire telles que rechercher la visibilité, par exemple.

Miguel nous dit : « Je veux que les gens aient une belle image de la culture latine en étant une bonne personne » et « je [ne] suis pas la voix de la raison, mais je considère que je suis quelqu'un de très éduqué quand ça vient à ma culture et les questionnements identitaires. »

Gabriela semble percevoir la question de sa présentation identitaire comme étant particulièrement complexe. Elle souligne qu'elle s'identifie premièrement comme Équatorienne, mais qu'elle ressent souvent le besoin de spécifier qu'elle n'a pas récemment immigré au Québec et que, malgré qu'elle soit née ici, elle se considère tout de même de culture équatorienne. Elle nous dit : « J'ai ma nationalité de là-bas, mais même si je suis pas née là-bas, ma culture, elle vient de là-bas. [...] [J]e diras pas que je suis Québécoise avant de dire que je suis Équatorienne. » Elle précise aussi se considérer plus Canadienne et Équatorienne que Québécoise :

Pis si, admettons, tu me poses une question, c'est plus comme je suis Canadienne. Je suis pas Québécoise, parce que je trouve que, admettons, si je comprend plus mes traditions, mon mode de vie, qu'est-ce que j'écoute, qu'est-ce qui m'intéresse, qu'est-ce que je mange, tu sais, c'est vraiment plus latino. C'est vraiment plus équatorien. Tu sais, je suis pas en train de dire « Ah, non, je suis pas Québécoise. » C'est plus parce que je veux pas arriver et me dire « Ah, oui, non, je suis très culture québécoise. Ça, c'est très québécois. Mes traditions sont très québécoises. » C'est pas du tout ça, fait que c'est pour ça, on dirait que je ressens pas une appartenance envers ça.

Certains immigrants développent ainsi peu d'attachement à leur pays d'accueil. Samuel, quant-à-lui reconnaît la dualité de son identité. Il s'identifie comme Colombien, mais, tel qu'il le souligne, il n'est pas « uniquement Colombien ». Lorsqu'il rencontre de nouvelles personnes, il tient à spécifier qu'il habite au Québec depuis une dizaine d'années : « Je mets de l'accent sur le fait que ça fait longtemps que je suis là, puis que je peux comprendre des trucs d'ici. » Il se considère également plus Québécois que Canadien. Il précise : « Ça, c'est peut-être aussi à cause de la famille de ma blonde, qui sont nationalistes, mais oui, je pense que je me présente... [je n']essaie pas de rejeter mon héritage, puis j'essaie pas non plus excessivement ou uniquement sur le fait que je suis Colombien. » Dans ce contexte, on peut considérer l'hybridité, telle que définie par Bhabha. Les immigrants de génération 1.25 peuvent se retrouver dans cet entre-deux hybride, perçu par Bhabha (1994) comme central à la définition de la culture : « [...] *it is the "inter" – the cutting edge of translation and negotiation, the inbetween space – that carries the burden of the meaning of culture.* » (p. 56)

La présentation ou représentation de l'identité reste la même, pour Samuel, peu importe le contexte ou les personnes avec lesquelles il interagit: « Je pense que tant avec mes amis colombiens qu'avec ma famille colombienne qu'avec les personnes que je connais à l'université ou à ma *job*, je garde toujours présent que je suis un mélange des deux choses. » Même ses parents reconnaissent chez lui cette dualité ou multiplicité identitaire. Il nous confie que sa mère, par exemple, lui a déjà reproché avoir des comportements plus individualistes, ce qu'elle associe plutôt à la culture québécoise ou canadienne. Elle lui dit : « C'est parce que t'es rendu plus Québécois que Colombien. »

Samuel compare également son expérience, en tant qu'immigrant de génération 1.25, à celle de son petit frère et de sa petite sœur, qu'il décrit comme ayant « moins de références par rapport à la Colombie », mais qui tendent à plus « s'afficher » en tant que Colombiens que lui aurait tendance à le faire. Il donne l'exemple de son frère, qui inclut sa nationalité sur ses profils de médias sociaux, notamment *Instagram*. Il note qu'il semble que leur lien ou leur rapport avec leur pays d'origine est « tellement superficiel en comparaison à [lui] » qu'il est difficile pour ceux-ci de « perdre » ce rapport, qu'ils n'ont jamais vraiment acquis.

4.5.7. Identité situationnelle et sentiments d'exclusion

Au niveau de la perception qu'ont les Québécois de son identité, puisque, comme nous l'avons établi, l'identité dépend aussi beaucoup de la perception d'autrui, Samuel indique se faire majoritairement catégoriser comme Latino-américain, comme immigrant. Il précise cependant que certains Québécois, à sa rencontre, supposent qu'il est né au Québec et cela, en raison de son bon niveau de français : « C'est sûr que le fait que je veux bien m'exprimer en français peut faire croire à certaines personnes que je viens d'ici, mais je parle toujours de la même façon et d'autres personnes vont quand même remarquer que je suis un immigrant. » Carlos nous dit que sa présentation identitaire dépend beaucoup du contexte dans lequel il se trouve ou d'à qui il s'adresse :

Ça dépend qui le demande. Si c'est quelque chose de gouvernemental, c'est sûr que je vais dire que je suis citoyen canadien. Par contre, si c'est une amitié, genre une nouvelle connaissance, quelqu'un que je rencontre uniquement pour parler, pour connaître quelqu'un, ben, je vais leur dire que je suis Colombien. Colombien, mais s'ils me

demandent, je vais rajouter que je suis Canadien. Je le rajoute par après. C'est pas quelque chose qui sort tout seul.

Son identité est alors situationnelle, c'est-à-dire changeante selon les contextes. Il mentionne qu'au Canada, pays qu'il décrit comme particulièrement multiculturel, les gens semblent moins se préoccuper des appartenances culturelles, et qu'il ressent ainsi moins le besoin de spécifier celles-ci. Au Canada, on le considère comme un « Canadien mais avec un accent. *That's it.* » En Colombie, il ressent beaucoup plus ce besoin d'expliquer son parcours, notamment en raison de son espagnol, langue qu'il considère moins bien parler que ses proches étant restés en Colombie. Il nous confie se sentir exclu, parce qu'il se retrouve entre deux pays, entre deux cultures :

Je me sens comme exclu un peu. Donc quand je dis que je suis [...] un peu la culture colombienne aussi, c'est aussi mauvais, parce que c'est comme si j'appartenais pas à cent-pour-cent à une place. Je n'appartiens pas à cent-pour-cent aux Canadiens, je n'appartiens pas non plus à cent-pour-cent aux Colombiens, donc je me sens, comme je te dis, exclu.

Ainsi, cet entre-deux peut créer un sentiment d'exclusion, chez certains immigrants, principalement ceux se trouvant entre la première et seconde génération d'immigration. Tel que nous avons pu le constater, cette exclusion peut avoir lieu au sein du pays d'accueil comme au sein du pays d'origine. Carlos nous révèle : « Je [ne] sens pas que j'appartiens à mon pays, et je [ne] sens pas que j'appartiens ici. Je suis comme au plein milieu. » Miguel exprime également qu'il se considère comme étant dans cet entre-deux, c'est-à-dire « à moitié Latino, à moitié Québécois ». Il indique que son art, particulièrement la danse, lui permet d'exprimer son identité, qu'il décrit comme un « entre-deux entre Québécois et Latino ». Il associe ce « *mix* culturel » à un certain « *struggle* d'identité », mais il insiste qu'il ne souhaite pas être catégorisé dans une seule culture ou identité : « Les gens étaient comme "Tu es ça ou tu es ça", et j'étais comme "Non, je peux être les deux." »

4.5.8. Catégorisation identitaire

Miguel reconnaît ce besoin que peuvent ressentir les gens de mettre des « étiquettes » sur les appartenances à divers groupes, qu'ils soient culturels ou non, mais il remet en question celui-ci : « *Why? Why do we need to put someone in a box?* » Gabriela souligne aussi qu'on l'associait à des « étiquettes », qu'on la catégorisait, simplement en se fiant à son parlé ou à ses habitudes, par

exemple : « Mais tu sais, il y avait déjà du monde qui te mettaient une étiquette selon la façon que tu parlais, selon tes habitudes. » En effet, comme l'indique Lipiansky (1993), « autrui renvoie constamment au sujet une image de lui-même qui tend à lui assigner une place, une position et un rôle, à le ranger dans une catégorie en fonction de ses différents groupes d'appartenance. » (p. 35) Des participants à l'étude de Khanlou et al. (2008), notamment, remettent en question ces « *cultural labels* » (p. 62) et l'identification à une seule culture, qu'ils considèrent comme étant limitante. Ainsi, adopter une définition ou une vision de la culture ou de l'identité culturelle peut être problématique, surtout dans le cas de jeunes immigrants, puisque « *it fails to capture the many dynamic factors that influence identity, running the risk of labeling based on culture and ignoring the individuality of the person.* » (Idem)

La définition de l'identité culturelle est non seulement multiple, mais elle évolue aussi constamment. De plus, chaque individu interprète différemment ses propres appartenances, et il va de même pour les appartenances de l'Autre. Gabriela note que cette tendance à la catégorisation culturelle et identitaire, elle la remarque aussi chez d'autres immigrants latino-américains, surtout chez les jeunes ayant eu à faire face à un déplacement forcé ; au secondaire, Gabriela se sentait mise à part par ces derniers, ce qu'elle justifie par le fait qu'elle ait eu une expérience d'immigration différente de la leur.

Comme nous l'avons établi, il est crucial de considérer « *the importance of lived experience in understanding and explaining cultural identity.* » (Idem) Le vécu constitue une manière pour l'individu de s'identifier à l'Autre. Chez les immigrants, en particulier, il semble être un point commun central à la création de liens sociaux. En effet, « dans le cas d'une migration forcée, la trajectoire de l'immigré – son adaptation, son intégration, son acculturation – est beaucoup plus difficile à réaliser que dans le cas de l'émigration volontaire. » (Abou, 1995, p. 75) L'expérience d'immigration d'une personne s'étant déplacée par choix est alors distincte de celle d'une personne n'ayant pas eu cette possibilité. Ainsi, la catégorisation et l'exclusion peuvent avoir lieu au sein-même d'une communauté formée par des individus de même culture.

Ayant la chance de pouvoir retourner dans son pays d'origine, Gabriela se sentait alors exclue et jugée par d'autres immigrants de son entourage : « Tu sais, souvent, ça a été beaucoup dans le jugement de "Toi t'es Québécoise, tu vis pas, un peu, qu'est-ce que nous on vit." C'était vraiment

la mal interprétation entre immigrant et réfugié, je pense. » Ici, il est crucial de reconnaître l'importance de la possibilité du retour, qui influence grandement l'intégration ou non d'un immigrant et « le maintien du noyau dur de sa culture d'origine » (Abou, 1995, p. 75) Lorsque l'émigration est définitive, qu'elle soit forcée ou non, « les fantasmes du retour » deviennent « une stratégie de défense contre les menaces de déculturation et dépersonnalisation qui pèsent sur les immigrés » (Idem). La possibilité (ou non) du retour au pays d'origine peut alors constituer un élément déterminant de la catégorisation qui se fait au cœur d'un même groupe immigrant.

4.5.9. Anxiété face à la transformation identitaire

En se référant à sa génération d'immigration, Samuel nous dit : « On est comme un nouveau groupe qui n'est pas là ou ici. » Les membres de ce « nouveau groupe » sentent également, dans certains cas, de l'anxiété face à la transformation de leur identité qu'engendre souvent l'immigration. Samuel nous confie craindre s'éloigner de sa culture et de son identité colombienne, raison pour laquelle il s'assure de rester en contact avec la Colombie, son actualité et sa culture :

Des fois, je me demande avec le temps quel côté qui va prendre le plus de force si je vais autant accorder de l'importance à mon identité colombienne. On dirait que c'est comme une anxiété de perdre mes origines. Je pense que ça doit m'influencer du fait que je veux faire des activités qui vont me permettre de rester connecté, en allant danser, en m'informant sur ce qui se passe dans le pays, des trucs comme ça.

Pour résumer, nous avons établi que l'identité ethnoculturelle des immigrants de génération 1.25 est multiple, mais la définition de cette multiplicité est très subjective et dépendante de comment chacun perçoit ses identités et cultures, et comment il fait face aux divers codes culturels des environnements dans lesquels il se développe, ainsi qu'à l'acculturation. Nous avons premièrement remarqué que le sentiment de multiplicité identitaire peut naître du fait d'avoir des origines mixtes, et il est pertinent de considérer l'aspect situationnel de l'identité ou des identités d'un individu, dans ce contexte. En effet, dépendamment du contexte socio-culturel, les identités peuvent être interprétées et perçues différemment. Ces différentes perceptions peuvent mener les jeunes immigrants à plusieurs questionnements identitaires, mais aussi au développement de sentiments d'appartenance envers leur collectivité (qui peut être leur communauté culturelle, tout comme la communauté immigrante plus générale, notamment).

L'un des facteurs jouant dans l'attachement ou l'appartenance d'un immigrant envers sa culture d'origine peut être le contact et le lien qu'il garde avec son pays d'origine et ses proches y vivant. Tel que nous l'avons vu, l'identité ethnoculturelle semble beaucoup dépendre du sentiment d'appartenance envers une ou des culture(s) ; plus le lien qu'un individu garde avec son pays d'origine est fort, plus il semble s'y identifier. Le contraire est également vrai. Plus concrètement, il paraît que les retours au pays d'origine peuvent aussi jouer un rôle dans l'attachement ou le sentiment d'appartenance à celui-ci. La famille est aussi un élément central les liant à leur pays d'origine, et les nouveaux médias de communication (surtout des applications de messagerie telles que *WhatsApp*, ou les réseaux sociaux, comme *Instagram* ou *Facebook*, par exemple) sont des outils importants, surtout pour les jeunes/adolescents, dans le maintien de ce lien. Les réseaux sociaux constituent également une façon pour les jeunes de se tenir informés sur l'actualité de leur pays d'origine, s'ils le souhaitent.

La relation et le contact qu'ils gardent avec leur pays peut également se modifier, avec le passage du temps et l'adaptation à leur pays et culture d'accueil. En effet, leur identité et leurs appartenances peuvent se transformer, puisqu'une bonne partie de leur développement a lieu dans un environnement culturel différent de celui de leur terre d'origine. Au retour à celle-ci, ils peuvent ressentir un *clash* au niveau de la culture et des valeurs, surtout si elles ne correspondent plus tout à fait aux valeurs acquises au sein de la société qui les a accueillis. Ce retour peut provoquer de nombreux questionnements identitaires, et il peut conscientiser les immigrants à un sentiment qui semble caractéristique de cette génération d'immigration se trouvant entre la première et la seconde, c'est à dire le sentiment d'être entre deux (ou plusieurs) cultures, de ne pas appartenir complètement à un endroit ou à une culture, ou même d'avoir des « identités partagées ». Dans ce contexte, on peut remarquer un sentiment de déconnexion de ces jeunes immigrants face à la réalité et aux valeurs des gens de leur pays d'origine.

Quant à l'identification à leur terre et culture d'accueil, il semble que les jeunes immigrants développent pour la plupart un certain attachement à celle-ci, surtout au niveau des valeurs ou de la « mentalité » (dans le cas du Québec/Canada, ces valeurs sont perçues par les immigrants latino-américains comme étant assez « progressistes »), mais aussi en raison des opportunités que l'immigration au sein de ce pays a su leur apporter. En lien avec l'identification à la culture d'origine et l'identification à la culture du pays hôte, Phinney et al. (2006) affirment: « *(i)n contrast, the more*

recent two-dimensional model suggests that the two identities may vary independently. It is then possible to identify strongly with both cultures and have a bicultural identity. » (p. 78)

Au niveau de la présentation identitaire des jeunes immigrants latino-américains, celle-ci varie beaucoup d'un individu à l'autre. Certains vont s'identifier à la région latino-américaine, notamment en raison de leur langue maternelle, l'espagnol, mais aussi par désir ou besoin de reconnaissance et de validation. D'autres vont s'identifier à leur pays d'origine et premièrement se présenter comme provenant de celui-ci, tout en nuanciant cette présentation identitaire en spécifiant leur lien au Québec et/ou au Canada. Ainsi, ce ne sont pas tous les immigrants qui développent un lien avec leur pays ou culture d'accueil, malgré qu'un certain attachement à des aspects de cette dernière semble être présent chez la plupart. Si l'on considère le contexte québécois, plus particulièrement, il semble que certains immigrants s'associent et s'identifient plutôt au Québec qu'au Canada, et vice-versa ; ce lien dépend notamment de la création de liens de proximité avec des Québécois. Il paraît que ces liens peuvent contribuer à un plus grand attachement au Québec.

Nous avons établi que l'identité est fondamentalement situationnelle, mais il semble que plusieurs immigrants, peu importe le contexte socio-culturel dans lequel ils se trouvent, se présentent toujours en mettant une emphase particulière sur leur sentiment de dualité ou de multiplicité identitaire. L'identité d'un individu est également définie par la perception qu'en a l'Autre. Au Québec, il semble qu'ils soient souvent identifiés et catégorisés comme immigrants. Même dans leur communauté culturelle, ils peuvent faire face à une catégorisation, selon si leur immigration est forcée ou non. Au sein de leur pays d'origine, ils peuvent également être catégorisés, cette fois-ci comme émigrants. Cela peut créer chez eux un sentiment d'autreté, et même d'exclusion. Cela ne signifie cependant pas qu'ils acceptent ces catégorisations et cette tendance à établir des « étiquettes culturelles ». Certains immigrants démontrent une grande résistance face à ces dernières, puisqu'elles sont limitantes, et ne prennent pas en compte l'expérience individuelle. Finalement, les questionnements identitaires provoqués par l'expérience d'immigration et l'acculturation peuvent provoquer chez l'immigrant des sentiments d'anxiété face au possible éloignement de leur culture d'origine. Afin d'assurer que cet éloignement n'ait pas lieu, les immigrants peuvent avoir le réflexe de renforcer l'intérêt qu'ils portent face à leur culture d'origine, ainsi que les efforts qu'ils font pour assurer qu'ils continuent à s'y intéresser et à y participer activement.

CHAPITRE 5

DISCUSSION ET CONCLUSION

À maintes reprises, nous avons souligné que l'identité (ethnoculturelle, plus spécifiquement) constitue une notion complexe à analyser. Nous avons effectué certains choix quant à sa définition, nous concentrant sur son aspect plutôt subjectif, tout en tenant compte du fait qu'il est impossible de complètement se dissocier de son aspect objectif. En effet, on ne peut nier l'existence et l'historique de groupes ethniques et culturels, qui unissent de nombreux individus par les traditions et l'héritage ethnoculturel qu'ils ont en commun. Notre définition de l'identité présente celle-ci surtout comme étant une construction individuelle et sociale, non seulement parce qu'elle dépend des perceptions d'autrui, mais aussi parce qu'elle se développe et se transforme dans l'interaction avec celui-ci.

L'objectif principal de ce mémoire était donc de déterminer comment se (re)construisent les identités ethnoculturelles d'immigrants d'origine latino-américaine de génération 1.25 ayant immigré au Québec. Nous avons répondu à cet objectif en effectuant des entretiens avec quatre immigrants latino-américains, qui nous ont partagé leurs expériences de vie, d'immigration et d'intégration. Mieux comprendre l'impact des divers processus liés à l'immigration sur l'identité passe premièrement par la prise en compte de la perspective des personnes immigrantes quant à leurs expériences d'immigration et d'insertion linguistique et sociale, entre autres. Au travers des entrevues et de l'analyse effectuée de celles-ci, nous avons aussi pu répondre aux questions spécifiques complétant notre question de recherche. Notamment, nous cherchions à déterminer comment les immigrants latino-américains de génération 1.25 définissent la culture et l'identité ethnoculturelle latino-américaine, comment le processus d'intégration au Québec impacte la construction de leur identité, comment ils perçoivent l'évolution ou la transformation de leur identité, comment ils perçoivent et intègrent le regard de l'Autre dans leur développement identitaire, ainsi que de quelle manière l'apprentissage linguistique et la formation de liens sociaux ont une incidence sur ce développement.

Toute personne ayant un parcours et une construction identitaire qui lui est propre, il nous fut impossible d'arriver à des conclusions généralisantes quant à l'expérience de construction de

l'identité chez l'immigrant latino-américain. Effectivement, la personne immigrante fait face à une variété de processus qui peuvent jouer un rôle dans cette construction de l'identité ou des identités. Premièrement, cette recherche nous a permis de constater que l'identité ethnoculturelle, plus spécifiquement latino-américaine, peut être définie par une variété d'éléments, dont l'apparence ou les traits physiques, les manières d'être, d'agir et de penser, les pratiques socio-culturelles, l'histoire du pays d'origine, les orientations politiques, les arts (de la musique à la danse, par exemple), les produits culturels consommés, les stéréotypes, ainsi que l'attachement de l'immigrant à sa culture d'origine. Nous reconnaissons cependant que les éléments nommés et analysés dans cette recherche, sont loin d'être exhaustifs, ne représentant qu'une part de la réalité identitaire.

Notre recherche se fonde plutôt sur l'aspect anthropologique et socio-culturel, et non sur la perspective psychologique, ce que nous considérons comme l'une des limites de notre projet. Nos participants, au cours des entretiens, ont abordé certaines expériences ou sentiments, dont l'analyse aurait requis un regard et une littérature plus axée sur le psychologique, dans le cadre du développement de l'identité. Certains nous ont notamment parlé des effets de l'immigration sur leur santé mentale, thématique que nous considérons cruciale à la compréhension des processus identitaires, mais qu'il nous était difficile d'intégrer dans une recherche de ce type. Nunes (2019) discute justement de l'importance de la multidisciplinarité dans l'étude des identités :

Research that could bridge the two approaches would go a long way towards better explaining the psychological paths involved in, for example, the creation of oppositional identities (ex. identities that are developed in opposition to the culture of dominant societies). What psychological needs do these oppositional identities serve, within specific contexts? How do they both sustain, as well as limit, the sense of self of the youth who adopt them? (p. 611-612)

Afin de répondre aux questions spécifiques guidant notre mémoire, la recherche effectuée met également une emphase particulière sur l'aspect linguistique. En effet, selon la littérature consultée, la langue est un véhicule et symbole important de la culture. Nous avons aussi considéré son importance dans le contexte de l'environnement culturel unique qu'offre le Québec, province où se base la minorité linguistique formée par les francophones, au Canada. Notre recherche nous permet d'arriver à plusieurs conclusions quant à la langue et à son rôle dans le développement des identités immigrantes. Nous notons, entre autres, que certains immigrants ont tendance à résister à

l'apprentissage du français et à la francisation, comme mécanisme contre-acculturatif, ou à plutôt se regrouper avec les membres de leur communauté culturelle, avec lesquels ils peuvent communiquer en espagnol.

Nous concluons également que l'apprentissage du français est crucial au développement de liens sociaux, plus spécifiquement avec les Québécois, mais aussi avec d'autres immigrants parlant le français. Ainsi, l'apprentissage linguistique, peut jouer un rôle important dans l'intégration et l'attachement qui se crée face à la terre d'accueil ; conséquemment il impacte l'identification à sa culture. Ces sentiments d'attachement aux langues parlées, de l'espagnol au français, peuvent aussi se transformer, avec le passage du temps et l'intégration. Il semble que l'identification des immigrants latino-américains au français dépende également des liens de proximité formés avec les Québécois. Quant à leur identification à la langue espagnole, celle-ci paraît généralement rester assez forte, bien que la communication en celle-ci se limite souvent à leurs proches.

Malgré que nous ayons largement abordé l'aspect linguistique, nous tenons à souligner que nous aurions aussi pu prioriser l'étude d'autres éléments, comme les croyances ou les traditions, par exemple. En consultant les travaux de certains auteurs (Berry et al., 2006 ; Phinney et al., 2006), nous avons pu nous familiariser avec d'autres facteurs jouant un rôle non seulement dans l'intégration, mais aussi dans la construction de l'identité des jeunes immigrants. Ces facteurs incluent notamment la relation qu'ils entretiennent avec leurs parents, l'occupation de ces derniers et la composition ethnique du quartier au sein duquel ils s'installent. Certains éléments, dont le lien que les jeunes immigrants ont avec leur famille rapprochée, ont été abordés, puisqu'ils ont été relevés par nos participants, sans que les questions sélectionnées ne s'y attardent nécessairement. Ainsi, l'omission de certains facteurs jouant un rôle dans le développement de l'identité immigrante constitue un autre élément limitant de notre recherche.

Ensuite, notre recherche nous permet de conclure que l'adaptation sociale au sein de la société réceptrice joue un rôle important dans la (re)construction des identités immigrantes, et que l'identité ethnoculturelle paraît fondamentalement être une construction sociale. Comme nous l'avons souligné, il semble que la création de liens plus proches avec des Québécois, accompagnée de l'intérêt porté à leur culture, puisse favoriser une meilleure intégration, en créant des sentiments d'attachement et d'appartenance envers le Québec. Ce ne sont cependant pas tous les jeunes

immigrants qui adoptent les mêmes réflexes ou stratégies sociales ; certains vont chercher et trouver refuge dans leur communauté culturelle (ou dans la communauté immigrante plus large), alors que d'autres vont s'en éloigner, se tournant plutôt vers les membres de la société réceptrice. Il semble ainsi que l'identification à une culture ou à l'autre dépende beaucoup des liens de proximité qu'ils tissent avec des personnes s'identifiant elles aussi à ces cultures, ainsi que de la perception d'autrui sur son identité culturelle, d'où la potentielle naissance d'une identité négative, dans le cas de la présence de stéréotypes culturels. Le développement d'une identité culturelle québécoise est cependant loin de signifier que l'identification aux autres cultures formant l'identité ethnoculturelle de l'immigrant (incluant la culture de son pays ou de sa région d'origine, par exemple) soit diminuée. L'intérêt face à la culture latino-américaine peut même être renforcé.

Nos conclusions finales sont liées non seulement à la multiplicité ou pluralité des identités ethnoculturelles, mais aussi à l'entre-deux culturel créé par le fait d'appartenir à la génération 1.25 d'immigration. L'importance donnée par un immigrant à chacune de ses identités culturelles est très subjective et situationnelle, et les questionnements que cela évoque, peuvent être source d'anxiété et de confusion. L'identification d'un immigrant à sa culture d'origine peut dépendre de plusieurs facteurs, dont le lien maintenu avec le pays d'origine et la famille, et le contact avec cette culture par l'entremise des nouveaux médias de communication, par exemple. L'identification à l'Amérique latine ou au pays d'origine peut évoluer avec le temps et les retours au sein de ce dernier, retours qui peuvent provoquer un *clash* ou des questionnements identitaires. Il semble ainsi que les immigrants latino-américains de génération 1.25 puissent avoir tendance à se trouver au cœur d'un entre-deux culturel, ne sentant pas appartenir ou s'identifier « complètement » à une culture ou à l'autre.

Ayant intégré des manières d'être et de penser ou des caractéristiques associées à plus d'une culture, ceux-ci développent plusieurs identités ethnoculturelles, ou une identité ethnoculturelle plurielle. Ceci impacte leur manière de se présenter, culturellement ; leur présentation culturelle ou identitaire semble faire référence, pour la plupart, à leur parcours pluriculturel. Ainsi, nous pouvons conclure qu'il semble que les immigrants latino-américains de génération 1.25 développent une ou des identités ethnoculturelles assez complexes, dans leur pluralité et leur subjectivité. Leur construction, qui a lieu au sein de plus d'un environnement culturel, implique également une certaine reconstruction, qui, elle, naît notamment du contact entre cultures.

De nouveau, au niveau des limites de notre recherche, nous avons pris en compte certaines approches et théories dont la portée est restreinte, surtout dans le cadre de l'analyse d'une notion comme celle de l'identité. L'approche écologique des systèmes de Bronfenbrenner (1979), par exemple, n'est que très peu spécifique quant à l'ampleur de l'influence de chacun des systèmes, rendant difficile son utilisation dans le contexte d'une recherche comme celle-ci. Encore une fois, l'impact de ces systèmes sur la formation de l'identité dépend de l'expérience individuelle, et il est donc difficile de mesurer cet impact.

Il nous a également fallu faire certains choix quant à la sélection de nos participants ; ceux-ci appartiennent tous à la génération d'immigration 1.25 (à l'exception d'un participant, Carlos, qui appartient techniquement à la génération 1.5), et nous avons également tenté de nous assurer qu'il y ait une certaine diversité dans les origines et le genre de nos participants. La possibilité d'assurer cette diversité était cependant limitée, puisque le contexte pandémique a rendu le recrutement de participants plus ardu. Nous avons tout de même réussi à recruter des participants s'identifiant comme hommes ainsi qu'une participante s'identifiant comme femme, et nos participants provenaient de plus d'un pays d'Amérique latine, c'est-à-dire l'Équateur et la Colombie. Puisque notre recrutement s'est fait par méthode « boule de neige » et que, comme nous l'avons déterminé, dans notre recherche, il semble que beaucoup de jeunes immigrants tendent à créer des liens avec des individus de même communauté culturelle, nos participants nous ont référé à des individus de mêmes origines. Ainsi, la diversité au niveau des origines nationales était elle aussi limitée.

Nous en avons discuté brièvement, mais, en tant que chercheuse non-immigrante et ne pouvant pas s'identifier à la communauté formée par les personnes de couleur ou par les minorités ethnoculturelles, il est certain qu'il nous était, par moments, plus difficile de comprendre l'expérience décrite par nos participants. Cela dit, nous croyons tout de même avoir pu rendre compte de celle-ci, tout en créant un lien de confiance avec nos participants, qui semblaient tous à l'aise de nous partager leurs perspectives. Le contexte pandémique était aussi limitant par le fait que nous avons choisi, par précaution, d'effectuer l'ensemble des entretiens en ligne, sur la plateforme *Zoom*. Nous considérons qu'il est plus facile de créer une connexion avec autrui lorsque nous interagissons avec ceux-ci en face-à-face, en personne.

Enfin, l'immigration, à travers l'histoire, a su transformer le paysage démographique et culturel québécois. La relation entre les Québécois ou le Québec et ses immigrants est ainsi cruciale, et, au travers de notre mémoire, nous cherchions en quelque sorte à contribuer au renforcement de cette relation et des liens interculturels, en favorisant le partage de connaissances et d'expériences. Nous faisons aujourd'hui face à un monde dominé par beaucoup d'instabilité, qu'elle soit climatique, sociale ou politique, par exemple. De cette instabilité généralisée découle notamment l'expansion de mouvements plus radicaux, surtout de droite politique, qui tendent à se nourrir de l'insécurité ressentie face au contexte mondial actuel. Cette insécurité (culturelle, par exemple) a plusieurs sources, et l'augmentation massive des mouvements migratoires des dernières décennies constitue l'une de ces sources. Tel que le souligne Micone (2021), le « discours alarmiste » face au français et à sa perte est surtout fruit d'un manque de compréhension face à la « fonction des langues chez les multilingues et du processus d'insertion socioculturelle des immigrants dans une société d'accueil atypique comme le Québec, mais aussi de la non-reconnaissance des progrès réels depuis 1977 de notre langue officielle. » (p. 57)

Quant au discours anti-immigrants, fruit de l'insécurité culturelle, celui-ci est loin de prendre fin. En fait, son volume et sa portée ne font qu'augmenter, alimentés par le développement d'une insécurité économique à l'échelle mondiale. Nous sommes d'avis qu'il est critique d'aborder ces insécurités, qui, bien que taboues, sont cause d'une majorité des conflits et tensions internationales que nous observons aujourd'hui. Il est critique et nécessaire que ces discussions aient lieu au sein des milieux académiques, mais elles doivent aussi s'étendre à nos communautés et à la sphère publique, mondiale comme québécoise. Afin d'assurer que le Québec que nous façonnons soit à l'image de nos générations futures, nous devons notamment être à l'écoute des multiples générations d'immigration, centrales au paysage culturel québécois actuel. Tel que nous l'avons souligné, nous croyons ainsi que, dans l'objectif d'établir des politiques d'immigration et d'intégration les plus adaptées possible au monde actuel, de plus amples et diverses recherches devraient être effectuées sur la question de l'expérience et de l'identité immigrante, et cela, en y intégrant plus d'un regard disciplinaire.

BIBLIOGRAPHIE

- Abou, S. (1995). *L'identité culturelle*. Presses de l'Université Saint-Joseph.
- Agnew, V. (2008). *Diaspora, Memory and Identity: A Search for Home*. University of Toronto Press.
- Armony, V. (2017). *Les Québécoises et Québécois d'origine latino-américaine : une population bienvenue mais reléguée ?* [Mémoire présenté au nom de la Coalition pour l'intégration latino-québécoise].
- Arnett, J. (2000). Emerging Adulthood: A Theory of Development from the Late Teens Through the Twenties. *American Psychologist*, 55 (5), 469–480.
- Bauder, H. (2017). *Immigration Dialectic: Imagining Community, Economy and Nation*. University of Toronto Press.
- Beaud, J.-P. (2004). L'échantillonnage. Dans B. Gauthier (dir.), *Recherche sociale : De la problématique à la collecte de données* (1^{re} éd., p. 211–242). Presses de l'Université du Québec.
- Berger, P. et Luckmann, T. (2012). *La construction sociale de la réalité*. Armand Colin.
- Berry, J.W. (2001). A Psychology of Immigration. *Journal of Social Issues*, 57, 615-631.
- Berry, J.W., Westin, C., Virta, E., Vedder, P., Rooney., R. et Sam, D.L. (2006). Introduction: Goals and Research Framework for Studying Immigrant Youth. Dans W. Berry, J.S. Phinney, D.L. Sam et P. Vedder (dir.), *Immigrant Youth in Cultural Transition* (Édition classique, p. 1–14). Taylor & Francis.
- Bhabha, H. K. (1994). *The Location of Culture*. Routledge.
- Blanchet, A. et Gotman, A. (2017). *L'entretien*. Armand Colin.
- Boutin, G. (1997). *L'entretien de recherche qualitatif*. Presses de l'Université du Québec.
- Bronfenbrenner, U. (1979). *The Ecology of Human Development: Experiments by Nature and Design*. Harvard University Press.
- Brubaker, R. et Cooper, F. (2000). Beyond Identity. *Theory and Society*, 29 (1), 1–47.
- Cardénas, D. et De la Sablonnière, R. (2017). Understanding the Relation Between Participating in the New Culture and Identification: Two Studies with Latin American Immigrants. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 48 (6), 854–873.
- Chandra, K. et Wilkinson, S. (2008). Measuring the Effect of Ethnicity. *Comparative Political Studies*, 41(4–5), 515–563.

- Chapman, L. (2019, 3 janvier) Qui sont les Latino-américains du Québec ? *Radio-Canada international*. <https://www.rcinet.ca/fr/2018/12/31/qui-sont-les-latino-americaains-du-quebec/>
- Cohen, J.A. et Kassan, A. (2018). Being in-Between: A Model of Cultural Identity Negotiation for Emerging Adult Immigrants. *Journal of Counseling Psychology*, 65(2), 133–154.
- Comité des SMA de recherche sur les politiques. (1996). *Identité, culture et valeurs canadiennes : Construire une société cohésive* [Document de défi rédigé pour le Comité des SMA de recherche sur les politiques]. https://socialsciences.uottawa.ca/governance/sites/socialsciences.uottawa.ca.governance/files/identite_culture_valeurs.pdf
- Corcuff, P. (2017). *Les nouvelles sociologies*. Nathan Université.
- Cuche, D. (2010). Culture et identité. Dans D. Cuche, *La notion de culture dans les sciences sociales* (4^e éd., p. 98–114). La Découverte.
- Del Pozo, J. (2014). L’immigration des Latino-américains : une histoire de réfugiés et d’immigrants. Dans G. Berthiaume, C. Corbo et S. Montreuil (dir.), *Histoires d’immigrations au Québec* (1^{re} éd., p. 163–179). Presses de l’Université du Québec.
- DeVoretz, D. J. et Pivnenko, S. (2008). The Immigration Triangle: Quebec, Canada, and the Rest of the World. *Journal of International Migration and Integration*, 9(4), 363–381.
- Dyrness, A. et Sepúlveda, E. (2020). *Border Thinking: Latinx Youth Decolonizing Citizenship*. University of Minnesota Press.
- Erikson, E.H. (1968). *Identity: Youth and Crisis*. Norton & Co.
- Gallant, N. (2008). Choix identitaires et représentations de l’identité issue de l’immigration chez la deuxième génération. *Études ethniques au Canada*, 40 (2), 35–60.
- Goodman, L.A., (1961). Snowball Sampling. *Annals of Mathematical Statistics*, 32 (1), 148–170.
- Gosselin, J.-P. (1984). Une immigration de la onzième heure : Les Latino-américains. *Recherches sociographiques*, 25(3), 393–420.
- Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l’Homme. (2021). OHCHR and Migration: About Migration and Human Rights. *Nations Unies*. <https://www.ohchr.org/en/issues/migration/pages/migrationandhumanrightsindex.aspx>
- Hernandez Ramirez, J. A. (2012). *Colombian and Mexican Youth Migration and Acculturation Experiences: The Shaping of Identities in Metropolitan Vancouver* [Mémoire de maîtrise, Simon Fraser University]. Library and Archives Canada. <https://www.bac-lac.gc.ca/eng/services/theses/Pages/item.aspx?idNumber=1019490963>
- Husserl, E. (1959). *Recherches logiques*. Presses Universitaires de France.

- Johnson, D. J., Chuang, S. S., et Glozman, J. (dir.). (2022). *Re/Formation and Identity: The Intersectionality of Development, Culture, and Immigration*. Springer.
- Kane, O., Hsab, G., et Agbobli, C. (2013). *Identités diasporiques et communication*. Presses de l'Université du Québec.
- Kellner, D. (1995) *Media Culture: Cultural Studies, Identity Politics Between the Modern and the Postmodern*. London: Routledge.
- Kerzil, J. (2009). Constructivisme. Dans J.-P. Boutinet, *L'ABC de la VAE* (1^{re} éd., p. 112–113). ERES.
- Khanlou, N., Bender, A., Mill, C., Vazquez, L. M. et Rojas, L. (2018). Youth Experiences of Cultural Identity and Migration: A Systems Perspective. Dans S. Pashang, N. Khanlou et J. Clarke (éd.), *Today's Youth and Mental Health: Hope, Power, and Resilience* (1^{re} éd., p. 57–76). Springer.
- Kukathas, C. (2021). *Immigration and Freedom*. Princeton University Press.
- Labelle, M. (1990). Immigration, culture et question nationale. *Cahiers de recherche sociologique*, 14, 143–151.
- Le Bourdais, C. et Piché, V. (2003). *La démographie québécoise : enjeux du XXI^e siècle*. Presses de l'Université de Montréal.
- Legault, G. (2000). *L'intervention interculturelle : Pratiques professionnelles*. Gaëtan Morin Éditeur.
- Levine, E. (2001). Constructing a Market, Constructing an Ethnicity U.S. Spanish-Language Media and the Formation of a Syncretic Latino/a Identity. *Studies in Latin American Popular Culture*, 20, 33–50.
- Lipiansky E.-M. (1993). L'identité dans la communication. *Communication et langages*, 97, 31-37.
- Maalouf, A. (2001). *Identités meurtrières*. Le livre de poche.
- Mackey, W. F. (1976). *Bilinguisme et contact des langues*. Klincksieck.
- Márquez Reiter, M. (2014). *A Sociolinguistics of Diaspora: Latino Practices, Identities, and Ideologies*. Routledge.
- Meintel, D. (2000). Plural Identities Among Youth of Immigrant Background in Montreal. *Horizontes antropológicos*, 6(14), 13–37.
- Mercier, L., Rhéaume, J. et Institut québécois de recherche sur la culture. (2007). *Récits de vie et sociologie clinique*. Presses de l'Université Laval.

- Merriam, S. B. et Tisdell, E. J. (2016). *Qualitative Research: A Guide to Design and Implementation*. Jossey Bass.
- Micone, M. (2021). *On ne naît pas Québécois, on le devient*. Del Busso Éditeur.
- Ministère de l'Éducation et ministère de l'Enseignement supérieur du Québec. (2021). Législation. *Gouvernement du Québec*. <http://www.education.gouv.qc.ca/parents-et-tuteurs/admissibilite-a-lenseignement-en-anglais/legislation/>
- Ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration. (2016). *Ensemble, nous sommes le Québec : Politique québécoise en matière d'immigration, de participation et d'inclusion et stratégie d'action 2016-2021*. Gouvernement du Québec. http://www.mifi.gouv.qc.ca/publications/fr/dossiers/TXT_FaitsSaillants_AnnexeCommuniquique_Politique.pdf
- Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration du Québec. (1983). *Autant de façons d'être Québécois : Plan d'action du gouvernement du Québec à l'intention des communautés culturelles*. Gouvernement du Québec.
- Nunes, F. (2019). Critical and Intersectional Perspectives on Immigrant Youth Cultural Identity. *International Journal of Mental Health and Addiction*, 19(3), 606–615.
- Organisation mondiale de la santé. (2021). *Santé mentale des adolescents*. Organisation mondiale de la santé. <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/adolescent-mental-health>
- Oropesa, R. S., et Landale, N. S. (1997). In Search of the New Second Generation: Alternative Strategies for Identifying Second Generation Children and Understanding their Acquisition of English. *Sociological Perspectives*, 40(3), 429–455.
- Ostfeld, M. C. (2013). *One Vision: Spanish-Language Media Effects on Latino Political Identity* (Publication n° AA3609221) [Thèse de doctorat, University of Pennsylvania]. ProQuest Dissertations and Theses Global.
- Paquet, M. (2020). Immigration, Bureaucracies and Policy Formulation: The Case of Quebec. *International Migration*, 58(1), 166–181.
- Park, K. (1999). “I Really Do Feel I’m 1.5!”: The Construction of Self and Community by Young Korean Americans. *Amerasia Journal*, 25(1), 139–164.
- Phinney, J. S. (2000). Identity Formation Across Cultures: The Interaction of Personal, Societal, and Historical Change. *Human Development*, 43(1), 27–31.
- Phinney, J. S., Romero, I., Nava, M., et Huang, D. (2001). The Role of Language, Parents, and Peers in Ethnic identity among adolescents in immigrant families. *Journal of Youth and Adolescence*, 30(2), 135–153.
- Phinney, J.S., Berry, J.W., Vedder, P. et Liebkind, K. (2006). The Acculturation Experience: Attitudes, Identities and Behaviors of Immigrant Youth. Dans W. Berry, J.S. Phinney,

- D.L. Sam et P. Vedder (dir.), *Immigrant Youth in Cultural Transition* (Édition classique, p. 71–118). Taylor & Francis.
- Phukon, G. (2002). Introduction. Dans G. Phukon (éd.) *Ethnicity and Polity in South Asia* (1^{re} éd., p.1-20). Sage.
- Piché, V. (2002). Immigration, Diversity and Ethnic Relations in Quebec. *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada*, 34 (3), 5–27.
- Pires, A. (1997). De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales. Dans Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives (éd.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (1^{re} éd., p. 3-52). Gaëtan Morin Éditeur.
- Portes, A. et Rumbaut, R. G. (2001). *Legacies: The Story of the Immigrant Second Generation*. University of California Press.
- Ruano-Borbalan, J.-C. (2004). Introduction générale : La construction de l'identité. Dans C. Halpern et J.-C. Ruano-Borbalan (dir.), *Identités : L'individu, le groupe, la société* (1^{re} éd., p. 1-10). Sciences humaines Éditions.
- Rumbaut, R. G. (1997). Introduction: Immigration and Incorporation. *Sociological Perspectives*, 40(3), 333–338.
- Rumbaut, R. G. (2004). Ages, life stages, and generational cohorts: decomposing the immigrant first and second generations in the United States. *International Migration Review*, 38, 1160–1205.
- Sam, D.L., P. Vedder, C. Ward et G. Horenczyk (2006). Psychological and Sociocultural Adaptation of Immigrant Youth. Dans W. Berry, J.S. Phinney, D.L. Sam et P. Vedder (dir.), *Immigrant Youth in Cultural Transition* (Édition classique, p. 119–143). Taylor & Francis.
- Savoie-Zajc, L. (2004). L'entrevue semi-dirigée. Dans B. Gauthier (dir.) *Recherche sociale, de la problématique à la collecte des données* (1^{re} éd., p.290-316). PUQ.
- Schwartz, S. J., Meca, A., Angel, C. M., Lorenzo-Blanco, E. I., & Unger, J. B. (2018). Identity Development in Immigrant Youth: A Multilevel Contextual Perspective. *European Psychologist*, 23(4), 336–349.
- Segura, E. (2011). L'interculturalisme québécois, alternative au multiculturalisme canadien ? Voie québécoise ou voix québécoise. *Humanisme et Entreprise*, 305, 81-88.
- Shafer, J. (2017). *The Effects of Stereotypical Media Portrayals on Latino(a) Ethnic Identity and Self-Esteem* (Publication n° 10259283) [Mémoire de maîtrise, Illinois State University]. ProQuest Dissertations and Theses Global.

- Statistique Canada. (2018). *Statut des générations : Les enfants nés au Canada de parents immigrants*. Statistique Canada : Organisme statistique national du Canada.
https://www12.statcan.gc.ca/nhs-enm/2011/as-sa/99-010-x/99-010-x2011003_2-fra.cfm
- Tomic, P. (2013). The Colour of Language: Accent, Devaluation and Resistance in Latin American Immigrant Lives in Canada. *Canadian Ethnic Studies*, 45(1), 1–21.
- Tomlinson, J. (1991) *Cultural Imperialism*. Pinter Publishers.
- Vedder, P., Van de Vijver, F.J.R. et Liebkind, K. (2006). Predicting Immigrant Youths' Adaptation Across Countries and Ethnocultural Groups. Dans W. Berry, J.S. Phinney, D.L. Sam et P. Vedder (dir.), *Immigrant Youth in Cultural Transition* (Édition classique, p. 144–167). Taylor & Francis.
- Villenas, S. (2008). Diaspora and the Anthropology of Latino Education: Challenges, Affinities, and Intersections. *Anthropology and Education Quarterly*, 38 (4), 419–425.
- Vinsonneau, G. (2012). *Mondialisation et identité culturelle*. De Boeck Supérieur.
- Warde, A. (1996). Afterword: The Future of the Sociology of Consumption. Dans S. Edgell, K. Hetherington et A. Warde (éd.), *Consumption Matters* (p. 302–312). Blackwell/The Sociological Review
- Zhou, M. (1997). Growing Up American: The Challenge Confronting Immigrant Children and Children of Immigrants. *Annual Review of Sociology*, 23, 63–95

ANNEXES

Annexe A : Grille d'entretien thématique

<i>Axes thématiques</i>	<i>Exemples de questions et de relances</i>
<i>Parcours d'immigration</i>	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Parlez-moi de votre parcours d'immigration.
Raisons derrière l'immigration	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Depuis combien de temps êtes-vous installé(e) au Québec ? ▪ Quelles sont les raisons vous ayant poussé (ou poussé vos parents) à venir s'installer au Canada ? ▪ Pourquoi avez-vous/ont-ils choisi le Québec en particulier ?
Défis de l'immigration et de l'installation	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Quels défis avez-vous/vos parents ont-ils rencontré, lors de votre/leur déplacement vers le Canada? ▪ Quelles difficultés avez-vous rencontré, au début de votre installation ? ▪ Comment y avez-vous fait face ? ▪ Ces difficultés persistent-elles encore ? ▪ Si oui, comment y faites-vous maintenant face ?
<i>Parcours d'intégration</i>	
Formation de l'entourage	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Parlez-moi un peu de votre entourage. ▪ Avez-vous de la famille installée ici, à part votre ou vos parent(s) ? ▪ De qui est essentiellement composé votre entourage (amis, collègues, etc.) ?
Relation avec le pays d'origine et la communauté culturelle/ethnique au Québec	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Comment vous maintenez-vous en contact avec vos proches ? ▪ Comment restez-vous en contact avec l'actualité de votre pays d'origine ? ▪ Comment vivez-vous cela ?

	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Est-ce que ça a changé, depuis votre arrivée au Québec ?
Utilisation des langues et parcours d'apprentissage de ces langues	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Parlez-moi un peu de votre parcours d'apprentissage des langues que vous connaissez. ▪ Quelle(s) langue(s) employez-vous dans vos différentes activités quotidiennes ? ▪ Quelles langues parliez-vous déjà avant d'immigrer au Québec?
Consommation de contenus culturels	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Quels contenus culturels (musique, émissions télévisées, etc.) consommez-vous actuellement ? ▪ Quels contenus culturels consommiez-vous à l'adolescence ? ▪ En quelle langue sont les contenus culturels que vous consommez et consommiez ? ▪ La langue et la provenance de ces contenus importent-elles ?
<i>Questions identitaires</i>	
Présentation en termes de nationalité et de citoyenneté	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Cette façon de vous présenter ou considérer change-t-elle selon le contexte dans lequel vous vous trouvez ? ▪ Quelles activités ou pratiques vous permettent d'exprimer ces identités ?
Éléments valorisés	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Comment pensez-vous que ce en quoi vous croyez ou ce que vous valorisez correspond à ce que vous vivez ici, au Québec ?
Rôle de votre appartenance culturelle dans les interactions avec les autres	<ul style="list-style-type: none"> ▪ Cette perception change-t-elle selon l'appartenance des autres ? ▪ Comment pensez-vous que les autres vous perçoivent ?